This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

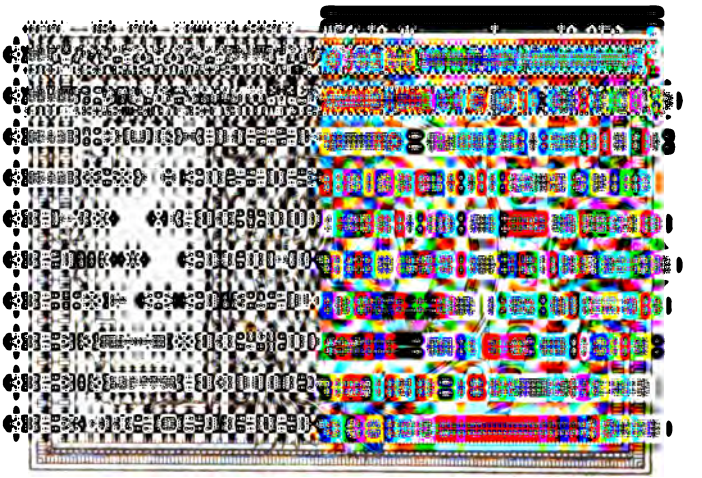
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



QH
313
.C48

CALENDRIER
DE FLORE.

imp Maire

de Chastenay

CALENDRIER DE FLORE,

OU

ÉTUDES DE FLEURS

d'après nature.

PAR MADAME V. D. C********.

Jam violas puerique legunt hilaresque puellæ,
Rustica quam nullo terra serente gerit:
Prataque pubescunt variorum flore colorum,
Indocilique loquax gutture vernat avis.
OVID. *Trist. Lib. 3. Eleg. 12.*

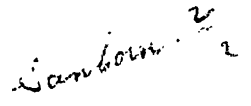
TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-S.-André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1802.



CALENDRIER
DE FLORE.

Suite de la seconde partie.

LETTRE XXIV.

23 Germinal.

POIRIER. ***Pyrus communis.***
ICOSANDRIE PENTAGYNIE.

GROSEILLER ROUGE. ***Ribes rubrum.***
PENTANDRIE MONOGYNIE.

ÉTUDIONS aujourd'hui le Poirier. Saviez-vous, mon amie, quand vous mangiez une poire, que la nature avoit été trois ans à en former le bouton ? Saviez-vous par combien de précautions elle en abritoit la semence? Cette membrane par-

316674

chemineuse, qui ressemble à un cuir extrêmement tendu, et qui contient le pepin vivant, n'en est que la première enveloppe. Remarquez cette loge à plusieurs cases, dans laquelle les semences sont rangées; puis cette carrière pierreuse, qu'une espèce de tunique légère enveloppe encore; puis enfin la pulpe et sa peau.

C'est pour le pepin et non pour vous que s'est formée la pulpe fondante que vous savourez; mais dès que la graine a mûri, elle est abandonnée à votre usage.

Ramifiée en tout sens par autant de vaisseaux qui lui portent ce que la sève a de plus pur, la queue de la poire n'est que la réunion de tous ces fibres, où la sève arrêtée ne coule plus, quand le fruit est mûr et que la poire tombe.

Les jardiniers imitent souvent le philosophe scythe de La Fontaine. Leur usage fut long-temps de renverser les tiges et les branches gourmandes, c'est-à-dire celles qui croissent perpendicu-

laires et sans fruit. Mais nous avons changé tout cela : nous regardons ces branches vigoureuses comme des réservoirs de sève; le fruit se noue sur des branches horizontales, plus minces, parce que la sève n'y porte que les parties élaborées. Ces petites branches, appelées brindilles en terme de jardinage, sont communément ridées en anneaux, et portent à leur extrémité de petites poches arrondies, qu'on nomme bourses-à-fruit, et qui fructifient en effet plusieurs années. Les arbres à fruit à pepin sont les seuls qui en possèdent.

Le bouton qui doit donner des fleurs se prépare en trois ans, et s'indique d'abord par trois feuilles inégales, puis par quatre ou cinq. L'arbre qui le porte est presque chargé de toutes ses feuilles quand ses fleurs ouvrent leur corolle.

Rien de plus intéressant que l'épanouissement successif de ce bouton. Des coques cotonneuses et couleur de rose, des fils d'un même tissu ne laissent que peu à peu alonger les pédoncules du bou-

quet de fleurs, dont un seul bouton garantit le berceau.

Les pédoncules plus ou moins nombreux du bouquet, étendent leurs cylindres délicats et cotonneux ; un bouton blanc, et plus ou moins revêtu de son calice, est à l'extrémité de chacun. Une pluie printannière les baigne, le soleil écarte les nuées, et la corolle s'entr'ouvre à ses rayons plus doux, comme un jeune cœur à la reconnoissance.

Cinq pétales blancs et coupés presque quarrément, sont attachés aux bords d'un calice sans profondeur, et s'évasent de manière à former une belle soucoupe.

Les étamines inégales, attachées circulairement devant les pétales, et en grand nombre, sont courtes, d'un blanc verdâtre, et chargées d'une anthère pourpre, en deux lobes arrondis, ce qui rend l'effet de cette fleur très-agréable. Je compte au milieu cinq pistils verts.

C'est au-dessous des cinq divisions effilées du calice que se fait le gonflement du fruit, et non dans le calice, comme

nous l'avons vu pour les fruits à noyau. Dans les fruits à pepin c'est, à proprement parler, le calice qui devient fruit.

Croissez, fleurs toutes charmantes, métamorphosez-vous pour vous reproduire ! Trésor de bienfaits dans l'automne, chaque printemps vous rend la jeunesse, et la bonté ne vieillit point.

La feuille nombreuse du Poirier est délicate; on la diroit d'un fin taffetas; elle est sèche au toucher et brillante à l'extérieur; un léger coton tapisse ses bords finement découpés; sa partie inférieure et son pédoncule, rougeâtres et creux. Une teinte extrêmement douce est celle du vert qui colore toutes les parties du Poirier, et qu'un transparent cotonneux adoucit encore.

Ne sortons point de notre verger. Nous avons observé le groseiller à épines, il nous faut un moment pour l'utile Groseiller à grappes.

Le bois qui porte les groseilles a une couleur grise, une peau sèche en appa-

rence, qui n'annonce point la vie. Ses feuilles sont assez tardives ; et c'est sous leur abri, c'est avec la succion dont elles les alimentent que se forment les grappes de fleurs.

Chaque petit pétiole de la grappe, appelé à porter une groseille, est sous-accompagné d'une espèce de stipule imperceptible.

Chaque fleur a son calice, c'est-à-dire un petit gonflement, comme une tête d'épingle, à l'extrémité du pétiole, et dont les cinq divisions s'identifient à celles de la corolle, qui sont plus blanches, quoique verdâtres, arrondies et plissées extérieurement.

Bulliard assure que ce que j'appelle ici corolle n'est, à proprement parler, qu'un calice : c'est à cinq petites membranes courtes et étroites qui paroissent entre ses divisions, qu'il donne le nom de corolle.

Je n'ose décider après un Savant, dont les ouvrages sont si utiles à l'instruction des personnes peu avancées, et auxquels,

en grande partie, je suis redevable du peu que j'apprends tous les jours.

Bulliard fut passionné pour la science aimable dont il a coloré et traduit tous les élémens. Sa vie simple se partageoit entre ses gravures et la chasse. On emploie son travail ; on le loue peu : il a le sort des plantes salutaires.

Cinq étamines sont attachées aux parois intérieures du calice, que je n'ose appeler corolle. Cinq pistils sont au milieu.

Rien de séduisant dans l'extérieur de cette fleur, qui nous donne un fruit si agréable, même à la vue : pâle, terne, sans élégance dans sa forme, sans agrément dans son maigre tissu, la grappe et ses fleurs n'appellent point l'intérêt. Heureux pourtant celui qui les recueille entre ses murs : c'est une douce leçon que nous donne la Nature.

Le Groseiller, *ribes rubrum*, est originaire des Alpes. Annibal peut-être descendit de son éléphant pour se rafraîchir de ses fruits. Le Groseiller greffé

sur un jeune plant de cassis, donne des grains égaux presque à ceux de la vigne.

Cette greffe doit se faire par juxtaposition; c'est la greffe primitive. Son inventeur, dit-on, fut Matius. Cet aimable ami de César, qui le fut d'Auguste, et sut chérir les maîtres du monde sans autre motif que le sentiment; organe près d'eux de la justice et du malheur, ses soins furent tous consacrés à l'exercice des bienfaits, et ses loisirs au jardinage. Le premier il tailla des cabinets de verdure; le premier il essaya l'art merveilleux de la greffe, art qui nous démontre si bien que la sève est une, et que la modification tient uniquement au genre de canaux qui l'élaborent.

On aime à s'assurer que le meilleur des amis et des hommes, ait trouvé le bonheur dans les plus pures jouissances, et nous ait procuré le plus utile des présens. Voyez, ma chère amie, combien le mérite des actions est supérieur à celui des écrits! Le savant seul lit Columelle, et le moindre enfant suce un fruit.

LETTRE XXV.

25 Germinal.

LIERRE TERRESTRE. *Glechoma hederacea.*

ORTIE MORTE. *Lamium amplexicaule.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

Ma chère amie, décrivons une plante utile. C'est le Lierre terrestre, que je ne connoissois pas. On l'appelle en latin *glechoma hederacea.*

La fleur est une labiée. Sa tige ne s'élève guère qu'à six pouces environ. Elle est quarrée, rougeâtre, et peu chargée de poils.

Ses feuilles opposées sur des pédoncules légers et assez longs, vers la base de la plante, sont petites, minces, quoique très-veinées, cordiformes, découpées sur les bords, et d'un vert foncé à la partie supérieure. Une membrane im-

perceptible semble réunir les deux pédoncules opposés autour de la tige.

Les fleurs me paroissent groupées trois à trois entre chaque pédoncule et la tige. Mais les fleurs de chaque étage ont l'air de se tourner par préférence vers un seul côté ; sans doute c'est celui où elles ont plus d'air et de lumière.

Les plantes en ont un tel besoin, que jamais un espalier ne pousse de branches vers la muraille, et que, si l'arbre n'est pas soutenu, il se penche en avant du mur.

Un très-court pédoncule porte un calice dans la forme d'un étroit cornet. Il a cinq divisions, toujours droites et pointues. Ce petit étui est couvert de petits poils : on le croiroit d'un tissu de laine. Sa nuance est claire, et sa substance, cannelée en miniature, suppose un travail précieux.

La fleur, qui alonge un tube blanchâtre hors de ce cornet, ouvre deux lèvres de cette couleur, qu'on appelle œil de roi.

La lèvre supérieure, pliée au milieu, et fendue à son extrémité, recourbe extérieurement ses petites ailes.

La lèvre inférieure se découpe en trois festons. Celui du centre est le plus large, et légèrement découpé au milieu. Il porte deux petites marques d'un violet foncé. Les deux autres festons sont unis et arrondis. L'intérieur de l'étroite corolle est nuancé de violet, et chargé d'un léger duvet à la partie inférieure de son ouverture.

Le pistil est bifide, et ses divisions sont violettes.

Les anthères des quatre étamines attachées à la partie supérieure de la corolle, comme dans presque toutes les labiées, sont blanches. Celles des deux grandes étamines, assez éloignées de celles des deux petites, forment une petite *x* fort jolie sur le fond où elle se détache.

L'ordre de cette salutaire plante didynamique, est la gymnospermie. Elle dépose quatre semences nues au fond de

chaque calice. Elle est plus touffue à son sommet qu'à sa base.

Je ne veux point quitter les labiées sans vous parler d'une variété du *lamium purpureum*, Ortie rouge, Ortie morte, et qu'on appelle *lamium amplexicaule.*

Effectivement, les feuilles, sans aucun pédoncule, s'attachent deux à deux à la tige, et l'embrassent. Ces feuilles, coupées quarrément sur leurs côtés, sont assez petites, et profondément découpées dans le demi-cercle que forme le reste de leur contour.

Semblables d'ailleurs à celles de l'Ortie rouge, dont cette seule variété distingue la plante qui les porte, je retrouve les fleurs rouges, appuyées, avec leurs calices, entre la feuille et la tige qu'elles entourent de leurs anneaux irrégulièrement espacés.

Je vois leurs boutons, rose tendre, encore fermés par la lèvre supérieure velue qui les recouvre, et qui ressemble

ainsi à un petit chaperon de velours cramoisi.

Je vois s'ouvrir cette lèvre. Je distingue, sous son abri, les petites anthères, teintes en carmin, de mes quatre étamines blanches.

J'admire la lèvre inférieure, presque blanche, très-étroite, pincée au milieu, et marquée de cinq petites taches cramoisies.

En un mot, après que les fêtes printannières m'ont ravie de leur magnificence, je trouve encore un charme extrême à retomber sur le tapis émaillé dont les merveilles n'exigent pas mon hommage, et se prodiguent à ma jouissance. Tels ces soins journaliers, ces soins domestiques, si tendres, sans lesquels on ne sauroit supporter la vie, et dont rarement la reconnoissance paye assez le prix et le bienfait.

LETTRE XXVI.

26 Germinal.

FAUSSE ARGENTINE. *Cerastium arvense.*

DÉCANDRIE PENTAGYNIE.

JACYNTHE DOUBLE.

Je tiens une Fausse-Argentine, *cerastium arvense*, autrement l'œilleton des bois.

La Fausse-Argentine ou Céraiste, est une plante légère, délicate; sa tige est mince et arrondie.

Les feuilles qui accompagnent la tige y sont rares, petites, étroites, opposées, et sans pédoncule. Celles qui, vers le sommet, se trouvent à l'embranchement des pédoncules qui portent les fleurs, ne sont plus guère que de petites bractées concaves.

Le calice, dont le vert est clair et doux comme celui de la tige, a cinq parties

exactement repliées l'une sur l'autre jusqu'à l'ouverture du bouton. Deux de ces parties sont comme interposées entre les autres, qui emboîtent leur base. Ces divisions s'écartent à mesure que la corolle s'épanouit.

Elle est jolie, sa blanche corolle ! Les cinq pétales s'évasent circulairement sans s'éloigner les uns des autres.

Chacun d'eux, fendu au milieu, et d'ailleurs arrondi, semble se plisser afin d'entrer dans le calice qui les contient tous.

Dix étamines légères s'attachent au fond de ce calice, et n'élèvent pas jusqu'au haut de la corolle leurs plus légères anthères jaunes.

Le vase d'albâtre qui les contient est assez transparent pour se nuancer au fond de la teinte verte du calice. Il exhale d'ailleurs une odeur douce et charmante. Elle a d'autant plus de prix, qu'on l'attend moins d'un aussi frêle objet. On aime à découvrir ; on se plaît à la surprise que causent les moyens inat-

tendus d'un être foible et peu confiant, et voilà ce qui prête tant d'avantages à la timide modestie.

Le germe qui se grossit comme une petite balle ronde, porte un bouquet de cinq styles peu élevés.

Ma petite plante appartient à la décandrie pentagynie.

De ses dix étamines, cinq s'attachent à l'onglet de chacun des cinq pétales, et peuvent s'enlever avec lui.

En vous décrivant la Jacynthe de nos prairies, je vous ai promis quelques détails sur l'orgueilleuse qui embellit nos jardins. Sa tige est grossie, ses fleurs ont épaissi la substance particulière qui les compose. La partie extérieure de la corolle ressemble à un calice, avec six divisions en étoile. La concavité de ce vase de porcelaine, dont le vernis le plus agréable, soit en rose, soit en bleu, remplace quelquefois l'éclatante blancheur, est toujours remplie de pétales étroits, légèrement plissés ou veinés au

milieu, quelquefois un peu pointus à leur extrémité, toujours rangés en cercles concentriques, et toujours plus petits aux approches du centre.

Tous ces pétales ne forment plus qu'un bloc commun à leur base, avec l'espèce de vase qui les porte. Le centre conserve quelquefois une apparence d'étamines, et se trouve rempli de pétales chiffonnés et très-petits, d'une nuance plus foncée que le reste de la fleur, et couleur de rose dans celles qui sont blanches.

La Jacynthe doublée, a tous les caractères d'un ouvrage de l'art. Epaisse et pesante, on la diroit quelquefois sculptée en marbre. On la range en plates-bandes, en représentation avec ses compagnes, comme les dames bien parées dont l'ensemble fait le grand mérite. On donne des parasols à ces imposantes beautés; on dresse une tente au-dessus d'elles pour les préserver du soleil; mais trop souvent on les cueille par caprice.

LETTRE XXVII.

27 Germinal.

PETITE MARGUERITE. *Bellis perennis.*

SYNGENESIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

Il fait un temps de la fin d'octobre ; vent du nord et grande pluie tout-à-la-fois. Je puis cependant vous présenter une petite fleur, qui depuis hier est à l'abri dans mon foyer.

Cette fleur est une petite Marguerite, une Paquerette, en latin *bellis perennis*, une des premières filles du printemps, et qui semble demeurer dans une perpétuelle enfance.

Amusement de l'âge heureux dont elle est l'emblême, la petite Marguerite se multiplie sur le moindre gazon ; elle ne s'élève point, et ne présente aucun danger à la petite main sans expérience qui la cueille sans adresse.

Les feuilles de la Marguerite restent

à la base, et s'étendent circulairement à terre comme un petit tapis autour d'elle. Plus ou moins larges ou arrondies, inégales entre elles, leur vert est assez prononcé, et les petits poils qui les chargent les rendent légèrement âpres au toucher.

Les Marguerites viennent une à une, mais plusieurs se jouent à-la-fois sur le même tapis de verdure.

Leur tige ronde, mince, unie, d'un vert clair, s'appuyoit d'abord sur la terre. Elle se dresse bientôt, et ne garde plus qu'une courbure qui en empêche la roideur. Cette première partie de la tige est garnie d'un petit duvet.

Le calice est imbriqué, c'est-à-dire que les parties qui le composent sont disposées comme des tuiles sur un toit. Elles forment deux rangs, dont l'un se trouve placé sur les intervalles de l'autre. Leur hauteur est la même, de sorte qu'ils n'offrent d'abord à l'œil qu'un petit vase de verdure découpé.

Le tissu de ce calice est herbacé, et

le rang supérieur des écailles est velu.

Ma petite fleur est radiée, et m'offre une double circonférence de demi-fleurons, c'est-à-dire de petites languettes blanches, quelquefois bordées d'une jolie teinte nakarat. Entre elles paroît le disque, tel qu'une petite pelotte de petites perles jaunes, et chacun de ces petits grains est un fleuron.

C'est ainsi que l'enfance porte en elle le germe des pensées et des sentimens; elle-même les ignore, et, comme la Marguerite, elle intéresse sans rien développer.

Enlevons délicatement un des demi-fleurons de l'enfantine collerette; un petit tube lui sert d'ongle. On voit que la Nature l'a pourvue d'un petit duvet; un court pistil tout blanc, habite dans ce vase imperceptible et y puise la vie.

Sans doute il est plus difficile de disséquer un fleuron du disque que d'analyser une idée que forme, sans la bien comprendre, la petite tête d'un enfant.

Il faut une loupe parfaite pour distin-

guer l'épanouissement du petit point jaune et y découvrir une petite corolle découpée. Je n'ai pu, je l'avoue, apercevoir le pistil que serrent plusieurs étamines unies par leurs anthères. Il faut de même un long usage pour saisir le mouvement compliqué de facultés proportionnées, mais imperceptibles de l'enfance. Une Marguerite est un mystère comme elle, mais ses secrets du moins ne sont pas plus dangereux.

Ma simple Marguerite n'a pas d'autre physionomie que celle des petits êtres dont elle est le hochet. Elle ferme, pour dormir, les rideaux blancs de sa corolle; elle ne s'ouvre qu'à une douce chaleur; il lui faut de la confiance pour se déployer toute entière.

Elle se trouve à-la-fois par-tout; pourtant elle devient rare ici, et j'ai eu de la peine à réunir celles qui vous offrent leur hommage, et qui, se croyant encore les petites sœurs de votre enfance, vous chargent de leurs complimens pour elle.

On cultive quelquefois en de petits

parterres une variété de la Marguerite, dont les pétales sont plus détachés, plus rouges, plus multipliés. Cette espèce de désorganisation, qui la fait ressembler mesquinement à d'autres fleurs, lui ôte son principal caractère; rien de moins convenable aux enfans que la parure. Leurs graces naïves disparoissent sous les entraves du mauvais goût.

LETTRE XXVIII.

29 Germinal.

CHOU. *Brassica oleracea capitata.*

TÉTRADYNAMIE. SILIQUEUSES.

Ma chère amie, le Chou s'est plaint de n'avoir point eu de place dans les Jardins de l'abbé Delille. Je préviens sa réclamation ; et n'ayant point le mérite d'un poète, je n'en prendrai pas les licences.

Le Chou a les honneurs d'un nom latin harmonieux et alongé. Les botanistes le nomment *brassica oleracea capitata.* Les anglomans ne le verront pas sans respect, en apprenant qu'il paroît naturel aux contrées maritimes de l'Angleterre. Le Chou aura son tour pour devenir à la mode.

Est-il rien en effet d'aussi beau qu'un beau Chou ? rien qui annonce mieux un sol fertile et l'abondance ?

C'est sur la Nature même que je vous

dessine une feuille de Chou. Elle est large, elle est nourrie; son énorme côte blanchâtre en soutient toute la charpente. Elle est arrondie, frisée, concave. Son tissu glabre et flexible forme de profondes cavités.

Voyez un Chou après une petite pluie, les gouttes qui s'y conservent semblent devenues des perles. Plus réunies en quelques places, elles y sont autant de lacs où l'insecte, où l'oiseau peut-être se désaltèrent, pendant que les bords de la feuille leur présentent la nourriture. Je me suis toujours figuré qu'un scarabée voit un Chou-pomme, précisément comme Herschell voit la lune, et qu'il en feroit une géographie du même genre.

Le vert tendre de mon Chou, qui, selon sa qualité, est quelquefois nuancé de violet, tandis que ses côtes sont rouges, est toujours glacé de cette espèce de vapeur blanche, qui s'efface au toucher, mais dont l'aimable aspect atteste l'éloignement de toute main profane.

Il faut examiner soi-même le mer-

veilleux arrangement de toutes ces feuilles repliées ; leur rapprochement serré, mais fait de manière à ne blesser aucune partie ; la beauté de la forme ronde ; le renversement élégant et successif des feuilles extérieures qui pompent l'air et la rosée, et qui alimentent le cœur de la plante ; nourrices si nécessaires, que leur santé fera toujours celle du globe végétal qu'elles entourent.

Lorsque notre Chou monte en graine, sa tige vigoureuse part du centre. Un grand nombre de branches s'en échappent, et des feuilles alternatives, progressivement plus étroites et plus petites, les accompagnent jusqu'au sommet.

Tout est vie dans cette plante, à laquelle le Chou même semble ne servir que de piédestal. Ses branches tortueuses et rondes sont marquées de violet, et frappées de cette vapeur qui en adoucit la teinte, et qui peut-être a pour objet de resserrer utilement leurs pores.

Les fleurs placées vers le sommet de

chaque branche, forment, par leur agrégation alternative et rapprochée, une espèce de colonne à jour.

Chaque fleur a son pédoncule ; il est léger et plus ou moins long. Le calice a quatre parties entièrement détachées.

Deux d'entre elles forment à leur base une petite gibbosité. Elles ont toutes quatre un pli et une petite nervure au milieu dans leur longueur. La teinte verte qu'on y distingue encore, se perd dans celle d'un jaune extrêmement pâle, qui est la couleur de toute la fleur.

La fleur est cruciforme, c'est-à-dire à quatre pétales, dont les onglets droits dans le calice se renversent horizontalement au-dessus de lui. Simples, arrondis, quoique un peu en pointe, les pétales sont d'un tissu et d'une couleur également délicats. On ne peut s'empêcher de penser, en voyant cette fleur, à ces êtres débiles qui, de tous les biens qui les entourent, achèteroient la santé, et dont l'équipage et la suite contrastent forte-

ment par leur embonpoint et leur bonne mine.

Les étamines, au nombre de six, ont de longues anthères, qu'on diroit de fleur de soufre. Elles sont presque égales ; cependant, comme deux d'entre elles sont un peu plus courtes, on range le Chou, avec la plupart des crucifères, dans la tétradynamie.

Le pistil est au milieu des étamines, comme un petit cylindre. Il deviendra une longue silique, dans laquelle un ordre imperturbable rangera les graines.

C'est ainsi que se multiplieront les Choux ; et, graces à eux, la choucroute, dont l'Allemagne se nourrit. Je ne puis croire à la salubrité d'une composition semblable, et je crois que nous perdrions beaucoup, si nous changions avec les étrangers nos ragoûts et nos caractères.

LETTRE XXIX.

1er Floréal.

BOUTON D'OR. *Ranonculus arvensis.*

POLYANDRIE POLYGYNIE.

Je vais vous peindre une petite fleur, que, dans mon enfance, j'appelois petite *cocote*. C'est en latin une espèce de *ranonculus*. Les *ranonculus* n'ont pas tous le surnom de *sceleratus*; cependant ils sont tous plus ou moins malfaisans et vénéneux. Cette petite tête jaune, brillante et satinée qui m'ouvre son hypocrite corolle, cache, comme la syrène, une queue redoutable, c'est-à-dire des feuilles, des racines, dont le suc corrosif peut devenir mortel.

Celle que j'ai sous les yeux élève une tige délicate, ronde et d'un vert tendre. Ses feuilles, placées par étage, accompagnent la naissance d'une branche ou d'un bouton. Elles embrassent alors la

tige à demi. Cette feuille amplexicaule est découpée en fines lanières, presque jusqu'à la tige qui la soutient.

La découpure des feuilles varie à l'infini dans les espèces très-nombreuses du *ranonculus*.

La tige nue et dégagée de feuilles, hors à la naissance des branches ou pédoncules, en a le port plus svelte.

Le petit Bouton d'or, si joli et si commun, se place au sommet de chaque branche; il étale peu à peu un calice composé de trois, cinq ou six petites coques velues, d'abord vertes et successivement jaunissantes. Sur ce calice s'évase une corolle, dont la demi-ouverture sur-tout est toute charmante. Cinq pétales satinés, vernissés intérieurement, s'arrondissent et se rapprochent avec grace. Les étamines sans nombre ont des anthères effilées, jaunes et longues comme leurs filets. Une réunion de pistils forme un petit cône entre ces courtes étamines. Leurs ovaires verts, et taillés comme des tranches de melons, sont les maté-

riaux de l'édifice; chacun porte un très-court style jaune.

Les *ranonculus* appartiennent à la polyandrie polygynie. Il ne faut pas qu'on les confonde avec les bassinets; le seul aspect en indique la différence. Quelques espèces de *ranonculus* sont bulbeuses, d'autres ont plusieurs racines, d'autres nagent dans les eaux. Le caractère commun qui les distingue est une petite glande ou petit nectaire, à-peu-près en cœur, qui se trouve attaché à l'extrémité de l'onglet, et qui s'enlève, quand on arrache délicatement le pétale.

La nature est exacte, et cette légère désignation ne manque à aucun *ranonculus*.

Les mendians employent, dit-on, le suc de cette jolie plante pour se procurer de fausses plaies. Moyen horrible, et qui peut attester la bassesse de celui qui l'emploie; mais qui n'en est pas moins la preuve d'une effrayante misère.

LETTRE XXX.

2 Floréal.

CRESSON DES PRÉS. *Cardamine pratensis.*

TETRADYNAMIE. SILIQUEUSES.

PETITE QUINTE-FEUILLE. *Potentilla verna.*

POLYANDRIE POLYGYNIE.

UNE des premières fleurs du printemps est celle qu'on nomme le Cresson des prés, *cardamine pratensis.*

C'est une fleur assez jolie, cruciforme et d'un lilas rose, tendre et très-frais.

La tige de cette plante ne s'élève pas beaucoup; elle est ronde, un peu tortueuse et glabre; ses feuilles, assez rares, ne se trouvent guère placées qu'alternativement à la naissance de chaque petite branche; ces branches d'ailleurs en sont aussi bien dégagées que la tige principale.

La feuille est composée, ou plutôt c'est une feuille unique, découpée profondément en lanières opposées, très-fines, et de telle sorte, que la bande longitudinale fait, à l'extrémité, l'effet d'une feuille terminale; celles qui se trouvent à la base de la plante sont, ou paroissent réellement des feuilles composées, et leurs folioles, plus larges, sont et plus courtes et plus rondes.

Les fleurs se trouvent agglomérées au sommet de ce maigre édifice, et elles y sont groupées circulairement sur de longs pédoncules, alternativement placés et successivement plus rapprochés. C'est toujours un corymbe. Au centre reposent les derniers boutons, qui doivent rendre à la tige quelque jeunesse et quelqu'éclat. Même parmi les plantes, le berceau de l'enfance paroît un objet sacré, et la jeune fleur qui s'épanouit, sert de rempart au frêle bouton fermé encore.

A l'extrémité de chaque pédoncule fin, délié et plus ou moins long, le calice se divise en quatre parties, dont deux

forment à leur base une petite gibbosité. Ce sont d'ailleurs quatre petites écailles légères et concaves, d'abord d'un vert clair, et bientôt d'un jaune pâle. Les quatre pétales, dont les onglets verdâtres sont droits et placés aux intervalles des divisions du calice, étalent au-dessus de ses écailles droites leurs lames lilas et arrondies.

Quatre étamines élèvent entre eux leurs inégaux filets d'ivoire au nombre de quatre plus grands et de deux opposés plus petits. Leurs anthères sont d'un jaune pâle. Le pistil est un tube verdâtre, qui survit seul aux rians objets qui l'environnent; il devient une courte silique, toujours mince, et qui brunit en mûrissant.

Cette plante, que je viens de cueillir moi-même, appartient à la tétradynamie, et se range dans les siliqueuses.

Une merveille en miniature croît depuis quelques jours par-tout et sous nos pas. C'est la petite Quinte-Feuille, *poten-*

tilla verna. Nous en cueillerons, cet été, une espèce absolument semblable, rampante comme elle, mais plus grande, à feuilles plus larges. Ce sera la grande Quinte-Feuille, ou proprement *potentilla reptans.*

Notre petite herbe à cinq feuilles, a plutôt l'air de se jouer sur la terre que d'y ramper; sa tige délicate et tortueuse s'y couche et relève toujours l'extrémité, où paroît sa corolle dorée, qui reçoit les hommages du passant attentif.

Le travail qui s'opère dans cette petite plante est prodigieux. La feuille est un petit éventail arrondi, divisé en cinq découpures inégales et découpées elles-mêmes. Cette feuille palmée et d'un vert foncé est tellement petite, qu'on la prendroit pour un des jouets de la Nature. Mais elle n'est pas toujours au même point; souvent plusieurs d'entre elles n'ont pas leur développement complet, et leurs découpures commencées, annoncent seulement, vers l'extrémité de la tige sur-tout, qu'elles pourront ressembler à celles qui

sont parfaites : elles n'ont point encore de pédoncules.

Le petit canal qui sert de pédoncule aux feuilles finies, embrasse la tige presque entière, d'une espèce de membrane verte, qui semble appartenir à la feuille, et qui forme comme deux petites oreilles de chaque côté du pédoncule.

La tige, le bord inférieur des feuilles et du calice, sont garnis de petits poils propres à absorber ou à rejeter le superflu de l'humidité de la terre, afin que la corolle n'en soit pas endommagée.

Le calice est double, et après avoir perdu la teinte rougeâtre qu'il avoit en enfermant le bouton, il s'étend horizontalement comme une étoile.

Cinq folioles vertes et oblongues forment son premier cercle, et cinq folioles semblables, placées sur leurs intervalles, font le second.

La corolle se compose de cinq pétales jaunets, taillés en cœur, et dont les pointes se trouvent assez espacées sur le réceptacle où elles s'attachent. Le soir, et

quand il pleut, elles se rejettent l'une sur l'autre avec une grace infinie : deux opposées se rapprochent, deux qui les suivent se penchent sur elles, de manière à ne point laisser de jour à cette petite tente; le cinquième, opposé à ces derniers, reste droit à la jonction des deux autres.

Que ces observations ont de charme dans leur minutie !

Entre ces voiles, sont une vingtaine d'étamines imperceptibles, surmontées d'un grain de poussière jaune pour anthères ; elles entourent un petit cône de pistils sans nombre et de même couleur.

A considérer l'espèce de soins que toute la plante semble consacrer à cette petite fleur, on croit voir la petite parure que d'humbles parens prodiguent à la jolie petite fille dont la beauté fait leur orgueil, et les égale dans leur idée aux plus puissans et aux plus riches.

LETTRE XXXI.

3 Floréal.

POMMIER. *Pyrus malus.*

ICOSANDRIE PENTAGYNIE.

DANS cette saison, ma chère amie, chaque jour est un progrès, et chaque progrès de la Nature une jouissance. Les arbres qui garnissent la prairie ont toutes leurs feuilles ; la végétation augmente presque à vue d'œil ; l'herbe est à chaque instant plus brillante et plus colorée, et le cristal des eaux même a plus d'éclat en réfléchissant le triomphe du soleil.

Nos vergers n'ont presque plus de fleurs ; la vue s'y repose sur un vert tendre, dont le doux réflet porte du calme à l'ame. Quelques bouquets à demi effeuillés, blanchissent pourtant encore la tête des poiriers, et au-dessous d'eux le Pommier tortueux et à basses tiges, ouvre ses corolles à demi-roses.

Le Pommier, *pyrus malus*, porte ses

fleurs par bouquets comme le poirier ; et le bouton qui les nourrit est sans doute de même trois ans à se former.

Le bouquet de ces charmantes fleurs est encore garni à sa base des fils ou stipules des folioles, des feuilles enfin qui ont protégé son accroissement.

Les feuilles accompagnent la fleur et se développent même avant elle. Elles sont simples, plus longues que larges, terminées en pointe, légèrement découpées sur les bords, d'un vert tendre, et cotonneuses sur-tout à leur partie inférieure. Leurs pédoncules, ceux des fleurs, le calice, sont chargés d'un coton épais qui en adoucit encore la nuance.

Rien de comparable à la fraîcheur de cette charmante fleur. Ses pétales elliptiques, attachés par un onglet sur les bords du calice, sont d'une blancheur d'albâtre à l'intérieur ; cependant la teinte rose qui embellit leur côté extérieur, paroît et se distingue à travers ce fin tissu. C'est le charme de la modestie.

La corolle, entièrement épanouie,

blanchit bientôt entièrement. Les boutons à demi ouverts, où les pétales retombent et s'écartent mollement et sans apprêt, sont nuancés de rose par intervalles ; cette teinte s'étend souvent en raie longitudinale sur la moitié entière de la largeur du pétale.

Le bouton, fermé encore, est d'un rose inégal, comme une petite joue d'enfant, mais il est tout rose.

Je voudrois peindre Hébé avec un bouquet de ces fleurs ; et si le bouquet est charmant, qu'est-ce donc que l'arbre lui-même ?

Les pétales, au nombre de cinq, croissent avec les progrès de la fleur, et sont plus grands, plus alongés que ceux des autres arbres à fruit. Le calice a cinq divisions effilées, qui retombent promptement. Les pétales sont placés aux intervalles de ces divisions.

Les étamines, au nombre de vingt environ, sont d'inégaux filets d'ivoire surmontés d'une anthère, comme une double poutre d'un jaune très-pâle. Ce

bouquet assez serré, s'élève dans le cercle étroit que forment les onglets des pétales. Cinq pistils sont placés entre toutes ces colonnes, et le gonflement du fruit doit se faire au-dessous du réceptacle où ils reposent.

Ces cinq pistils, verdâtres et cotonneux, se réunissent en un seul corps à leur base, et paroissent entre les étamines comme un petit ballet de joncs fleuris.

Telle est la fleur bienfaisante et jolie qui nous donne un bon fruit, si durable et si sain, si varié sur-tout, et cela sans que l'œil puisse découvrir à quel jeu de la sève est due cette variété. Les Pommiers qui couvrent les champs font couler le cidre à grands flots. O merveille! ô providence! ô bonté!

LETTRE XXXII.

5 Floréal.

MACHE ou DOUCETTE. *Valeriana locusta.*

TRIANDRIE MONOGYNIE.

Ma chère amie, la dernière fois que je vous parlai de fleurs, je vous fis admirer celle dont le pommier se couronne.

La différence des tiges nous fait presque, à son égard, l'illusion de la différence des âges. Le pommier-nain, planté en petits quinconces sur un gazon, ressemble à l'heureuse enfance qui promet. La quenouille, qui s'entoure de fleurs et ne pousse point de branches, rappelle dans sa simplicité cet âge heureux auquel les vertus, non encore pratiquées, prêtent déjà leur gracieuse empreinte, leur angélique physionomie; cet âge enfin, dont rien n'altère encore les charmes. En hautes tiges, en plein vent, le pommier nous étale tout ce luxe enchan-

teur de la puissante et libre adolescence. Chaque arbre soutient un dais de fleurs. Rien ne me fait une impression plus douce qu'un arbre paré de belles corolles. Je crois trouver un sage aimable, une puissance qui condescend à notre humaine foiblesse : en un mot, la petite herbe est obligée de porter des fleurs, et l'arbre les ajoute à tous les bienfaits qu'il répand.

C'est au-dessous d'une de ces corbeilles aériennes que je cueille la plus petite des fleurs ; c'est la Mache, la Doucette, dont vous mangez en salade les premières feuilles.

Ces premières feuilles, ou feuilles radicales, se rangent à terre en plusieurs circonférences concentriques, dont les feuilles ou rayons se réunissent tous en un point ; elles sont alongées, unies, simples et fort agréables au goût.

C'est au-dessus de ces feuilles que s'élèvent les tiges herbacées et quadrangulaires, au sommet desquelles naissent les fleurs.

Un imperceptible duvet, âpre néanmoins au toucher, se trouve sur les arêtes de ces tiges.

Les feuilles se trouvent au point seul où la branche se divise en deux autres, et toujours ainsi jusqu'au sommet.

A ces points de division, seulement se trouvent deux feuilles opposées, sans pédoncules, minces, unies, alongées et semblables, quoique progressivement plus petites et plus délicates de la base au sommet.

A l'extrémité de chaque branche, il se fait une dernière division, comme en deux pédoncules courts et minces.

Chacun d'eux porte comme une double petite corbeille, dont chacune se subdivise en deux parties. Des feuilles opposées et d'une extrême petitesse, indiquent ces séparations; car d'ailleurs, les quatre petits compartimens que je viens d'indiquer, sont parfaitement de niveau. On diroit d'un petit écrin de verdure, en quarré long, dans lequel brillent, comme des pointes de diamans, les petites fleurs

de la Valerianelle, autrement en latin, *valeriana locusta.*

Chaque petite fleur, entourée de feuilles proportionnées à sa grosseur, est portée par un calice semblable à une petite vessie fermée par le haut. La petite fleur monopétale n'y plonge que par l'extrémité du petit entonnoir qu'elle forme.

Son petit tube se divise en cinq petites parties d'un bleu tendre. Un œil exercé ou armé d'une loupe, distingue au-dessus trois étamines avec leurs anthères blanches, et un pistil.

Voilà donc un échantillon de la triandrie; on n'en peut trouver un plus délicat et plus joli. Il est dans la classe des fleurs, ce que l'oiseau-mouche doit être dans celle des habitans de l'air.

LETTRE XXXIII.

6 Floréal.

GRANDE CONSOUDE. *Symphitum officinale.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

Il est une plante infiniment utile dans ses propriétés; c'est la grande Consoude, *symphitum officinale.* Elle appartient à la pentandrie monogynie.

Sa tige ronde, et d'un vert assez pâle, est chargée de poils rudes et serrés comme une barbe épaisse.

Ses feuilles opposées et peu nombreuses n'ont de pédoncule que la tige même, à laquelle s'identifie leur arête principale, et le long de laquelle se prolongent, en se rétrécissant, les deux parties de la feuille. On nomme ces feuilles décurrentes.

La feuille est assez mince; mais le même poil, quoique plus ras, la recouvre sur ses deux surfaces. Elle est alongée, un peu festonnée sur ses bords et

terminée en pointe. Des fibres assez fortes, la sillonnent en différens sens. Sa surface extérieure est d'un vert vivace et foncé.

A l'extrémité de chaque branche, que leur pesanteur entraîne un peu vers la terre, les fleurs se partagent ordinairement entre deux pédoncules. Sur chacun de ces deux pédoncules, elles se groupent deux à deux jusqu'à l'extrémité que leur nombre oblige à se courber extérieurement. Les fleurs qui s'y trouvent sont les dernières à s'épanouir.

Le calice de chaque fleur, porté sur un petit pétiole particulier, est de la même nature que le tissu des feuilles, quoique plus pâle. Son duvet plus fin est presque gluant quand on le touche. Il a cinq divisions alongées. Ce calice destiné à mûrir la semence, dont il restera dépositaire, s'agrandit peu à peu pour se proportionner à son nouvel emploi. Plût au ciel que la Nature voulût douer tous les êtres d'une faculté si essentielle !

La corolle est monopétale, et d'un tissu qui n'a rien d'agréable ni de délicat. Celle que j'ai sous les yeux est blanchâtre. Il en est de rouges et de jaunes.

La mienne ressemble à une petite tour, et les cinq festons qui la bordent, peuvent en représenter les créneaux.

Cinq étamines, dont les anthères jaunes égalent en longueur leurs filets, sont attachées aux parois intérieures de la corolle.

Cinq languettes terminées en pointes s'attachent pareillement entre les étamines; leur tissu paroît semblable à celui de la corolle; on les diroit ornées sur leur contour, d'une poussière d'or assez brillante, qui forme un petit galon.

Le pistil droit et long comme une lance, s'élève du fond du calice. Il est blanc comme l'ivoire.

Autour de sa base, se disposent les quatre graines qui doivent se nourrir au fond du calice. Lorsqu'on enlève la corolle, on voit circuler quelques gouttes d'une liqueur épaisse, formée par l'épu-

ration de la sève, et destinée sans doute à les alimenter.

Avant que de s'ouvrir, la partie supérieure de la fleur, qui, à moitié de sa hauteur, prend un peu plus d'amplitude; avant que de s'ouvrir, dis-je, la partie supérieure se plisse de manière à se terminer en pointe, afin de conserver mieux, sous le pavillon épais qu'elle forme, les élémens futurs de la fructification.

La fleur, toute épanouie, garde encore la marque de ses plis, qui atteste ses premiers soins.

Plante bonne et salutaire, dont le suc bienfaisant cicatrise, au fond de la poitrine, un vaisseau rompu par effort. Elle n'est point belle; mais quel saint respect elle inspire aux cœurs qui lui doivent reconnoissance!

LETTRE XXXIV.

7 Floréal.

POLYGALE ou HERBE A LAIT. *Polygala vulgaris.*

DIADELPHIE OCTANDRIE.

POIS DE PIGEON. *Orobus vernus.*

DIADELPHIE DÉCANDRIE.

Au bois de Boulogne, ma chère amie, vous trouverez en abondance le petit *polygala vulgaris*, ou l'Herbe à lait, que je vais vous décrire. Il en est de bleus, de violets et de quelques autres nuances, mais toujours également jolis.

Mon petit original est bleu.

Le Polygala est une petite plante, dont les tiges courtes et délicates s'appuyent presque sur la terre, et se réunissent en un même centre.

Cette tige si mince, quoique arrondie, porte de petites feuilles alternatives,

simples, unies, sans pédoncule, et presque rondes à leur extrémité.

Les fleurs forment un petit épi vers le sommet de la tige, et les plus élevés des boutons sont les derniers à s'épanouir.

Le pédoncule de chaque fleur est d'une extrême finesse et de couleur bleu foncé. Trois imperceptibles et fragiles écailles, comme de petites bractées, l'entourent au point où il s'unit à la tige. La fleur qui embellit son extrémité, appelle tout l'art du peintre; et le verre de la miniature risque encore d'en grossir et même d'en altérer les traits.

La fleur est de la classe des papilionacées. Ce qu'on seroit tenté de nommer l'étendard, est un calice pour le petit Polygala; c'est un manteau, en cinq parties inégales, qui l'enveloppe tout-à-fait, qui abrite du moins toute sa partie supérieure, et dont le tissu est du bleu le plus foncé.

La partie du milieu est excessivement étroite et courte; elle s'appuie sur le dos

de la petite fleur., jusqu'au tiers environ; sans doute pour mieux couvrir la place du germe.

Les deux autres sont deux petites pièces rondes, qui s'abaissent quelquefois sur la petite fleur, et sont, en proportion, fort grandes.

Sur le devant, c'est-à-dire à la partie inférieure, se trouvent comme deux petites écailles longues et fines, qui ressemblent aux barres du berceau d'un enfant. On ne peut comparer qu'aux soins gracieux d'une jeune mère, la douce complaisance de la Nature, dans les soins qu'elle prodigue à son petit Polygala.

Deux petits pétales, comme deux petites bandes étroites, sont placés l'un sur l'autre, à la partie supérieure. Leur extrémité forme un petit pli, et relève deux petits bords, pour jouer l'étendard ou les ailes du pois de senteur.

Je trouve que la partie inférieure de la fleurette, gonflée comme un petit tube à sa base, se renverse ensuite dans la

forme d'une jolie aigrette presque blanche et toute pleine de graces.

Les bords de ce petit éventail sont arrondis, et leur découpure est profonde.

C'est sur l'espèce d'anneau verdâtre qui réunit cette aigrette, que reposent les deux faisceaux de petites étamines à anthères jaunes. Le pistil est entre les deux; chacun doit être composé de quatre étamines, que mes yeux ne sauroient exactement compter.

Telle est, ma chère amie, la description pesante et grossière du petit chef-d'œuvre le plus léger et le plus délicat. La Nature, en formant ce petit berceau, en entourant la semence de précautions si attentives, a chargé le plus jeune des zéphyrs de le balancer avec douceur. Elle a placé ce nid charmant à l'abri des épaisses forêts; l'herbe même lui sert de rempart, et si l'ouragan souffle, l'humble Polygala couché à terre, cale ses petites voiles bleues, et ne les tend qu'après l'orage.

On l'a rangé dans la diadelphie octandrie.

Pendant que j'en suis à cette classe, je veux vous peindre le Pois de pigeon, ou *l'orobus vernus*.

Sa tige presque applatie, et contournée en quelque sorte sur elle-même, a cependant trois arêtes ou contreforts extérieurs, qui lui impriment une forme presque triangulaire.

Ses feuilles sont composées; les folioles opposées sont longues, pointues, très-vertes à leur partie supérieure, blanchâtres et comme frappées de vapeur à la partie inférieure.

L'arête qui soutient les folioles est comme un petit canal creux. Deux folioles embrassent la tige au point où l'arête s'y attache, et s'alongent comme deux petites oreilles, de manière à ce que la tige passe entre elles.

A l'extrémité de la feuille, on ne voit point de foliole terminale, mais un prolongement comme un fil très-court, qui annonce une attache ou une vrille commencée; quoi qu'il en soit, elle ne s'achève pas. La plante est assez forte pour n'en

avoir pas besoin ; et ce témoignage de sa paresse la gâte sans la servir.

Les fleurs se groupent au sommet de chaque branche, au nombre de trois ou de quatre. Chacune a son petit pédoncule brunâtre et recourbé.

Le calice est aussi d'un brun violet, d'un tissu fort mince. C'est une bourse avec cinq découpures pointues.

La fleur se compose d'un étendard, qui couvre la partie supérieure, se relève ensuite, comme par un mouvement élastique, et courbe extérieurement ses bords arrondis, légèrement échancrés au milieu.

Ce petit manteau, d'un rose violet, mais changeant, couvre deux petites ailes qui figurent les flancs d'un vaisseau, et que soutiennent les cartilages de la carène, de manière à laisser par leur gonflement plus d'espace à la gousse qui la forme.

La carène enfin, comme un petit canot recourbé, et d'une seule pièce, enveloppe et soutient inférieurement les parties de la fructification. Le bon Rousseau

nous dit qu'en disséquant un pois, il est un mouvement de joie irrésistible à ce moment où, en détachant la carène, on voit jaillir les deux faisceaux des étamines, et la petite gousse qui se forme entre eux.

Répétez cette jolie expérience, ma chère amie; le parfum du Pois vous y disposera mieux, et ses parties, plus fortes que celles de mon petit Orobe, vous la rendront plus sensible.

Mon Orobe, ou Pois de pigeon, a une variété d'un violet foncé, qu'on appelle *orobus niger*. On nomme encore cette plante Pois de coucou. Les parties qui composent la fleur étant peu détachées, manquent en général de grace et d'élégance; et quoique ses teintes soient souvent roses, elle n'a dans son espèce ni fraîcheur, ni gaîté.

Son ordre, dans la diadelphie, c'est la décandrie. On lui compte dix étamines.

LETTRE XXXV.

8 Floréal.

CISTE ou FLEUR DU SOLEIL. *Cistus helianthemum, album* ou *splendens.*

POLYANDRIE MONOGYNIE.

Je suis tout entourée de fleurs. J'en pressens de nouvelles pour chaque jour. J'en sais d'autres encore dans les campagnes qui m'environnent; la plus courte promenade me présente une moisson.

Je ne sais point choisir parmi les fleurs. Je les aime toutes. Je les voudrois colorier toutes, et je fais comme les enfans qui, ne sachant point disposer un bouquet, entassent leur récolte en paquets, où les fleurs trop serrées ne paroissent point avec leur éclat, et sont bien plutôt languissantes.

Je ne résisterai pas à vous décrire la fleur assez rare, peut-être, que les roches de la Douye m'ont présentée.

Je l'ai sous les yeux dans un vase. Tous

les rameaux qui la composent se réunissent en un point, sur la racine pivotante et unique. Je suis fâchée d'avoir cette racine ; je consens à cueillir les fleurs, mais non pas à les arracher.

Cette plante est le Ciste, ou la Fleur du Soleil, *cistus helianthemum*. Elle a des variétés sans nombre. La mienne est le *cistus album*, ou *cistus splendens*. Elle se dénature presque en habitant dans nos climats ; elle cherche les rayons de l'astre qu'elle adore ; elle appartient sur-tout aux provinces du Midi, où ses corolles toutes blanches se changent en tissus d'or.

Elle s'élève en Grèce à la dignité de l'arbrisseau.

Le soporifique, l'enivrant *ladanum*, est une résine que l'on recueille sur son feuillage ; et la belle sultane qui se repose sous son ombre, respire le talisman parfumé, dont sa gomme a fourni la base.

Mon petit Ciste, dépaysé, conserve néanmoins le caractère de sa famille et l'impression de son origine. C'est un petit Guèbre qui, naïvement, et de cœur,

adore le soleil, et regarde comme sa patrie la Perse, où ses pères même ne sont pas nés.

Le caractère du Ciste consiste dans un calice composé de cinq parties, dont deux sont d'une petitesse entièrement disproportionnée. Les trois autres sont concaves, presque rondes, transparentes, blanches, mais rayées en longueur, de vaisseaux verts et rougeâtres. Les deux petites parties sont vert-foncé, et à peine remarquables.

La corolle est de cinq pétales blancs, dont les onglets sont jaunes.

Elle se ferme à la nuit, et semble se flétrir. Ses voiles retombent négligés comme ceux d'une beauté gémissante.

Le soleil fait sur elle un effet magnétique. Je l'ai vue se rouvrir pour lui, et représenter à ses rayons sa gerbe d'étamines dorées qui semblent leur répondre.

Ces étamines délicates ont des anthères aussi légères que leurs filets. Elles partent du même point, et divergent autour comme une houpe d'étincelles.

Le pistil vert est au milieu.

Chacune de ces fleurs a son pétiole. L'extrémité de chaque branche en réunit plusieurs ; mais avant que d'être ouverts, les boutons retombent sur la tige. La flamme vivifiante ne les a point pénétrés. Ils végètent sans énergie.

Les tiges sont horizontales et fort touffues autour de sa racine. Elles relèvent leur extrémité chargée de fleurs.

Elles sont ligneuses, fines et rougeâtres. Les feuilles y sont opposées, portées sur de courts pétioles, fort petites, oblongues, alongées, d'un tissu fort épais, d'un vert-foncé à la partie supérieure et blanchâtre au-dessous.

Une nervure longitudinale est la seule raie qu'on y remarque, et leurs bords se replient un peu extérieurement, comme dans les feuilles du romarin.

LETTRE XXXVI.

9 Floréal.

TULIPE. *Tulipa gesneriana.*

HEXANDRIE MONOGYNIE.

OREILLE D'OURS. *Auricula ursi.*

HEXANDRIE MONOGYNIE.

Ma chère amie, il est une fleur qui reçoit en Orient les hommages dus à Flore elle-même. C'est la Tulipe qui, tous les ans, est célébrée par les sultans. La fête des Tulipes est, tous les ans, magnifique et superbe dans leurs jardins et leurs sérails. C'est un contraste assez frappant que celui d'un farouche musulman, armé d'un cimeterre terrible, paré d'une sévère moustache, plus que de son massif turban, et qui célèbre les Tulipes, ces fleurs passagères et brillantes qu'ont arrosées les odalisques. Tel est le besoin de céder aux graces. Le despote lui-même

qui traite la beauté en esclave, sent qu'il lui faut au moins honorer une simple fleur.

La Tulipe, en quelque chose, a de quoi flatter son orgueil. C'est une fleur panachée, superbe, et riche des plus belles couleurs.

Riche, hélas ! pauvre Tulipe ! Elle est riche comme un czar, que le même jour voit resplendir des ornemens de la couronne, et s'évanouir sur son tombeau. Son successeur se revêt de ses joyaux, et voilà encore un czar riche !

La Tulipe, *tulipa gesneriana*, habite l'Europe depuis 1550. A voir combien de fleurs et de fruits sont indigènes dans l'Asie, où la terre les enfante spontanément, on ne peut s'empêcher de bénir cet heureux climat, et de desirer l'éloignement de ces Turcs, qui payent de leur liberté l'esclavage où ils tiennent les femmes.

La Tulipe s'élève sur une tige ronde et glabre, dont la racine est un oignon, et se multiplie par cayeux.

La feuille de la Tulipe, comme celles

des liliacées, l'enveloppe à la base seulement, où elle se multiplie comme pour lui former un berceau.

Cette feuille est longue, terminée en pointe, unie, courbée dans sa longueur, épaisse, et propre, tout ensemble, à servir de canal aux eaux qui doivent baigner la racine, et en absorber la quantité surabondante.

Au sommet de chaque tige est une fleur unique, dont la figure est celle d'un beau vase. Six beaux pétales la composent. Trois d'entr'eux font, pour ainsi dire, la corolle extérieure. Les trois autres sont placés intérieurement sur leurs intervalles.

Ces beaux pétales, dont le tissu réunit la solidité à la richesse des teintes, ont une forme oblongue et concave.

Ils s'ouvrent peu à peu avec cette grace, avec cette majesté, qu'il n'appartient qu'à la Nature de répandre sur ses ouvrages. Ils ne se renversent jamais.

Les nuances de la Tulipe se varient jusqu'à l'infini. Elles se panachent en

tout sens et de mille couleurs. La beauté de ces mélanges consiste néanmoins dans la netteté des couleurs, et dans leur direction longitudinale que les curieux exigent encore.

Au centre de la fleur, est un prisme triangulaire et blanchâtre, qui forme le pistil. Il est chargé de trois stigmates plus jaunes, qui ressemblent aux cornes d'ammon, et qui sont composés de deux parties qu'on peut écarter avec une épingle.

Six étamines sont rangées tout autour, comme la balustrade d'un obélisque.

Leurs filets applatis et courts sont bruns, quand une couleur brune domine dans la Tulipe. Leurs anthères sont chargées d'une poussière épaisse, et brune comme de la poudre de bois de violette.

Les fleuristes ont mis cette belle fleur dans leur domaine. Ils la cultivent, ils la tourmentent, ils la mesurent, et le charme de la fleur est presque nul pour des goûts ainsi calculés.

Les botanistes ont peut-être le tort de la voir trop en anatomistes. Ils ont rangé

la belle Tulipe dans l'hexandrie monogynie.

L'Oreille d'ours, la Tulipe, la jacynthe, la renoncule et l'œillet sont presque les seules fleurs existantes pour le fleuriste. On voit aussi chaque société s'appeler exclusivement le monde.

L'Oreille d'ours avec son doux parfum, est la première merveille dont se parent les amphithéâtres des amateurs.

Sa fleur de velours forme un tube, dont les six divisions se renversent et découvrent son intérieur. Il est satiné, d'une teinte claire, et qui tranche agréablement avec les teintes foncées des bords.

Six étamines attachées aux parois du tube, laissent voir leurs anthères pâles autour d'un court pistil.

Des feuilles épaisses et grasses garnissent une tige peu élevée, qui porte un bouquet de ces charmantes fleurs variées jusqu'à l'infini.

Le soin de tant de beautés, ou naturelles, ou de convention, l'orgueil de les

avoir fait naître par le soin perpétuel et le choix des semences ; voilà de quoi occuper le mortel trop heureux, qui, ne pouvant, comme dit Pascal, vivre tranquille dans sa chambre, sait vivre au moins dans son jardin.

LETTRE XXXVII.

11 Floréal.

BUGLE VELUE. *Ajuga reptans.*
DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

VÉRONIQUE A ÉPIS. *Veronica spicata.*
DIANDRIE MONOGYNIE.

Ma chère amie, j'étois avant-hier comme un fleuriste entre les gradins d'oreilles d'ours et les plates-bandes de tulipes. J'eusse arraché sans considération, comme mauvaise herbe, toute production spontanée, étrangère au cercle de mes chefs-d'œuvre. J'aurois été justement comme ces beaux-esprits qui réellement ont quelque mérite, mais qui ne se persuadent pas qu'il en puisse exister hors de leurs exclusives réunions.

Aujourd'hui je redeviens bergère. Plus simple dans mes goûts, à chaque pas je trouve une fleur, et c'est ainsi qu'un

cœur bien droit, ouvert aux impressions franches de la nature, voit à tous les instans éclore pour lui de nouvelles jouissances.

En faveur de ce préambule recevez bien mon *ajuga reptans*, ou la Bugle velue. Il en est un qu'on nomme *ajuga pyramidalis*, et que nous rencontrerons peut-être un jour.

Mon Ajuga s'élève fort peu. Sa tige qui se traîne quelque temps, se relève néanmoins pour présenter une petite colonne de fleurs bleues.

Cette tige coupée quarrément, a plusieurs faces, et elle est velue au moine sur ses contreforts.

Les feuilles sans pédoncule, alternativement opposées, sont assez petites, oblongues, et un peu découpées sur leurs bords. Leur tissu d'ailleurs est assez mince; elles ont un duvet léger.

Les fleurs sont placées trois par trois à chacune des aisselles de ces feuilles, et semblent y poser.

Les feuilles se rapprochent progressi-

vement, s'arrondissent, deviennent plus petites, plus délicates, prennent une teinte rougeâtre, et ne semblent plus que des bractées. Le sommet de la tige est arrondi. Les petites feuilles, non encore développées, y forment comme un petit chou.

La feuille, ou bractée, s'abaisse à mesure que la fleur s'épanouit. Elle se tient presque droite comme un rideau, tout le temps que le bouton, bien fermé en lui-même, ne présente qu'un petit bouchon de laine blanchâtre.

La fleur est une labiée; son calice ne se voit point à cause du rapprochement des autres fleurs et des bractées; il a cinq petites pointes.

Le tube de la fleur est d'un blanc mélangé de bleu, et chargé d'une laine légère.

La lèvre supérieure est presque nulle, de sorte que les quatre étamines inégales en ressortent avec leurs petites anthères jaunes; on trouve entre elles un court pistil bleu foncé.

La lèvre inférieure est large et fort grande, relativement à la fleur. Elle se découpe en trois parties; celle du milieu, la plus grande, est échancrée par son milieu, et plie entièrement ses deux côtés; les deux autres sont rondes et unies.

Cette lèvre, d'un bleu foncé, est rayée de nuances blanches qui se prolongent depuis le calice. Elle est doublée de la même laine qui la réchauffe légèrement.

Toute la plante est rangée dans la didynamie gymnospermie. Les quatre semences restent nues au fond du calice.

Je dois saluer en passant la petite Véronique à épis, *veronica spicata*. Vous vous rappelez, chère Fanny, qu'au commencement de ce printemps nous avions rencontré une Véronique; mais celle-là étoit rampante, foible et timide. Aujourd'hui ses jeunes sœurs, droites et élégantes comme des nymphes, portent leurs jolies petites fleurettes bleues dans

la forme d'un petit épi. Elles ont, comme la première, un petit calice à quatre divisions avec sa petite bractée ou stipule imperceptible.

Elles ont aussi la même corolle avec ses quatre divisions arrondies, et les deux petites étamines bleues attachées à l'une d'elles, tandis que le pistil bleu lui-même, et aussi long, s'élève du fond du calice.

Les feuilles sont minces, petites, alongées, opposées, sans pédoncules, et chargent peu cette légère tige; elle est svelte et pleine de graces.

LETTRE XXXVIII.

13 Floréal.

LILAS. *Syringa vulgaris.*

DIANDRIE MONOGYNIE.

C'est aujourd'hui le premier de mai, chère amie; maman a eu son buisson de fleurs : c'est un tribut que la reconnoissance paie à la tendresse. Sans doute quelque motif semblable a établi l'ancien et joli usage de planter le mai.

Remarquez, chère Fanny, comme il est naturel d'associer les fleurs aux sentimens, et d'en marquer les époques sur elles! Nouvelles, anciennes, toujours les mêmes, toujours variées, toujours fraîches, et devant durer toujours, nul emblême ne convenoit mieux.

En Bourgogne, long-temps, dans la simplicité des petites villes et des villages, la plus jolie personne se montroit parée de fleurs; c'étoit l'épouse du mois de

mai. On la fêtoit tous les jours sous ce titre, et cette naïve solennité pouvoit rappeler le temps où les Graces et les Nymphes venoient dans la prairie ouvrir les danses de la saison.

Vous aurez aujourd'hui une branche de Lilas; entourez-vous de ses charmans bouquets.

Le Lilas, autrement *syringa vulgaris*, est Persan d'origine, mais l'habitude l'a tout-à-fait acclimaté.

C'est à l'espèce la moins colorée, la plus délicate, à celle dont les feuilles sont les plus étroites, qu'on a conservé le nom de Lilas de Perse.

Rien de plus frais que le Lilas. Ses gerbes printannières, qui s'élèvent à l'extrémité des rameaux flexibles, et se balancent avec tant de graces sur une forêt de verdure, donnent aux arbustes qui les portent une décoration digne du temple de Flore. Le Lilas croît par touffes; il s'élève et buissonne si on ne le contraint pas. Il forme aussi à volonté un abri circulaire que soutient une seule

tige, et son parfum charmant ajoute aux délices de son ombrage.

Les feuilles du Lilas sont rarement isolées; elles sont pour l'ordinaire réunies sur des rameaux verts comme elles, et opposées sur de légers pédoncules.

La feuille du Lilas est presque faite en cœur; son tissu uni, et d'un vert doux, ressemble à celui d'un taffetas très-fin. Le moindre zéphyr en agite toutes les branches. Leur mouvement est gracieux; leur murmure n'a rien de bruyant, et le nombre des feuilles forme un abri impénétrable.

Les fleurs sont également agrégées sur des branches encore vertes, qui semblent être entées sur le bois grisâtre des autres branches et des tiges.

Cette tige verte est chargée d'une espèce de duvet gluant. Il en part quelquefois deux ou trois du même point. Elles sont entourées à leur base de plusieurs écailles ou bractées, qui jaunissent et tombent à la fin.

La branche de fleurs porte autant de

petits rameaux, opposés alternativement, et qui, progressivement plus courts jusqu'au bouquet terminal, forment ces beaux cônes de fleurs plus ou moins serrés.

Chacune de ces petites branches conserve plus ou moins long-temps à sa base une petite feuille ou bractée verte, qui en aide le développement, et qui jaunit et tombe ensuite.

Les fleurs, sur ces petites branches, sont elles-mêmes attachées par bouquets alternativement opposés. Chacun de ces bouquets est composé d'une, deux ou trois fleurs, dont chacune a encore son petit pédoncule et son calice.

Ce calice, d'une extrême petitesse, et dans lequel pose seulement l'extrémité du tube de la fleur, est légèrement bordé de rouge, et parfois un peu découpé.

La fleur est un petit tube lilas, qui se partage en quatre divisions horizontales et creuses, avec leurs petits bords recourbés. C'est sur cette partie, sur-tout, que se jouent toutes les nuances.

Les boutons, toujours placés au sommet des bouquets respectifs, sont comme une petite boule rougeâtre et coupée par quatre fils, qui seroit placée au-dessus de chaque tube. Cette teinte foncée contraste avec vivacité à l'égard des fleurs épanouies et bientôt décolorées.

Chaque fleur de Lilas contient dans son tube un petit pistil vert et deux étamines, dont les filets attachés à ses parois sont presque nuls, et supportent deux petites anthères jaunes toutes en poussière.

Le grand effet du Lilas est massif, et la petitesse de chacune de ses fleurs peut faire juger du travail de la Nature, et du nombre de ses opérations dans un seul arbuste. L'esprit demeure confondu. Le travail d'une ruche est borné auprès de celui-là. Je ne conçois pas encore comment il se peut faire que la végétation ne produise aucun bruit; je me confonds devant le mouvement perpétuel de toutes les parties de l'univers, et je crois à l'harmonie des sphères célestes.

Le Lilas donne autant de graines qu'il a de fleurs, et se multiplie comme une famille.

Il y a une variété dont les fleurs sont toutes blanches, et qui mélange très-agréablement l'effet des grappes lilas, quand les deux arbustes se trouvent rapprochés.

Expliquera-t-on la cause qui, dans deux êtres d'ailleurs semblables, modifie ainsi les couleurs?

LETTRE XXXIX.

14 Floréal.

FRAISIER. *Fragaria.*

ICOSANDRIE POLYGYNIE.

Ne quittons pas le bosquet de lilas, sans donner un coup-d'œil aux bordures des plates-bandes.

Le Fraisier, cette plante insinuante et modeste, qui trace continuellement, et, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, qui enlace la terre de ses rameaux et de ses bienfaits, le Fraisier nous montre ses fleurs.

A peine ose-t-on en cueillir une! C'est un fruit qu'on dérobe à l'avenir. Oh! quel respect doit inspirer l'enfance! Quelle spoliation que celle d'un germe vertueux dans une ame à peine épanouie.

Le Fraisier, *fragaria*, est composé d'une tige touffue, couverte d'un épais duvet, et chargée de feuilles multipliées, au-dessus desquelles paroissent

les corolles blanches, qui préparent un fruit excellent.

Les feuilles du Fraisier, dont la réunion forme presque une petite boule, sont au nombre de trois à l'extrémité de leur pédoncule long et velu.

Celle du milieu est la plus grande; elles se touchent toutes trois; elles se terminent en pointes, et sont découpées sur leurs bords.

Le dessous de la feuille est d'un vert pâle; les poils du duvet y sont presque couchés. Le côté extérieur est d'un vert beaucoup plus vif, et aussi velu que le côté inférieur. Cette feuille garde l'empreinte des plis qui la serroient avant son développement; les arêtes multipliées qui correspondent à l'arête principale, sont comme autant de charnières.

Les fleurs sont disposées sur de courts pédoncules par petits bouquets irréguliers.

Le calice est fait en étoile, et forme un petit plateau propre à soutenir la corolle.

Il a cinq grandes divisions terminées en pointes, et entre lesquelles de petites languettes herbacées semblent s'avancer par surcroît.

La corolle est composée de cinq petits pétales, qui s'ouvrent horizontalement, et qui paroissent coupés dans la forme d'un pentagone irrégulier. L'onglet, qui, dans cette comparaison, feroit le cinquième côté, est quelquefois jaunâtre.

Les pistils jaunes et sans nombre s'élèvent en petit cône sur l'ovaire commun et conique qui deviendra la fraise; ils sont très-courts.

Une vingtaine d'étamines courtes entourent ce petit édifice. Tout est sain dans le Fraisier, depuis son fruit rafraîchissant et balsamique, jusqu'à l'infusion de ses racines.

La Nature le prodigue dans les bois.

LETTRE XL.

25 Floréal.

ORCHIS ou CARDINAL DES PRÉS.
Orchis latifolia.

GYNANDRIE.

Vous me parlez, ma chère amie, de la difficulté d'appliquer le signalement d'une famille aux individus qui la composent.

J'ai souvent le tort, et je l'avoue, de peindre avec trop de détail la branche qui se trouve sous mes yeux, et de faire avec trop de soin une miniature particulière. Cependant il peut vous suffire de retrouver les caractères déterminans d'une plante, pour y reconnoître la sœur d'une de mes petites compatriotes. Tout ce qui tient aux accidens peut se comparer aux dispositions de l'âge ou de la santé qui modifient si fort l'extérieur d'une même personne.

Je tâcherai pourtant par la suite d'échapper le moins d'espèces qu'il me sera possible, afin de vous accoutumer à leurs différences : mais cette étude est nécessairement longue.

Il est une plante superbe, d'un pourpre éclatant, dont les fleurettes mufflées et éperonnées enrichissent en épi, une tige verte et ronde, qui se colore elle-même de pourpre vers la partie chargée de fleurs.

Sa tige est une hampe, c'est-à-dire qu'elle n'a point de branches et qu'elle n'a point de feuilles entre sa base et l'épi de fleurs. Ses feuilles, en effet, comme celles des liliacées, mais plus larges, s'emboîtent de même, deux par deux, à leur base, et toujours les unes sur les autres, autour de la tige, qui s'élève au milieu, enveloppée presque, jusqu'à l'épi de fleurs, d'une mince tunique verdâtre.

Ces feuilles sont vertes, unies, longues, ployées en deux dans leur longueur, et quelquefois tachetées de noir à la partie

intérieure, dans le genre des taffetas chinés.

Les fleurs sont alternes et disposées en épi.

Un pédoncule rougeâtre, qu'une feuille lancéolée, ou plutôt une bractée pourpre, enveloppe en ruban, attache la fleur à la tige.

Cette fleur, éperonnée dans le genre du pied-d'alouette ou de la violette, ressemble à une labiée; mais d'ordinaire, elle a six pétales.

Une sorte de pavillon ombrage la lèvre supérieure, dont la teinte est plus pâle. Ce pavillon est découpé en trois parties, et les deux extérieures, qui se relèvent, représentent, avec beaucoup de grace, ces ailes de dragon que les guerriers plaçoient jadis sur leurs casques.

Ce que j'avois nommé la lèvre supérieure, est la réunion de deux languettes concaves, qui partent de la corolle même, et rapprochent leurs pointes en berceau, à l'abri du premier pavillon de pourpre.

Sous ce petit dais, on remarque une

espèce de petit trône de théâtre, avec un dossier. De chaque côté, deux courtes étamines semblent assises, et le dossier formant derrière chacune une espèce de petite niche dans sa propre épaisseur, il arrive que les étamines y cachent quelquefois leurs anthères, et qu'il faut une épingle pour les en faire sortir.

Une espèce de stigmate se trouve entre les deux étamines qui y sont comme attachées; et de ce caractère, la classe où Linné range ma plante, s'appelle la gynandrie, mot tiré du grec, et qui exprime l'union des étamines au pistil.

La lèvre inférieure est un large tablier de pourpre, qui retombe de chaque côté, et se découpe en trois festons. Un léger velouté lui donne le reflet du velours.

Sa teinte blanchit en se rapprochant des bords du tube, éperon, ou nectaire; et cette nuance blanche est semée de petites mouches pourprées.

L'intérieur du tube paroît tapissé d'une

gomme blanche et amollie. En général, ces nectaires, ou éperons, et les parties charmantes qui semblent de surérogation dans les fleurs, d'ailleurs complètes, sont autant de canaux épuratoires pour la sève.

Vous reconnoîtrez, j'espère, que cette belle plante, c'est l'Orchis, *orchis latifolia*, le Cardinal des prés. Il a d'infinies variétés. Les Orchis blancs sont magnifiques.

L'Orchis a deux petites bulbes pour racine. Chaque année il en perd une, et une bulbe nouvelle se forme en avant de celle qui survit. De sorte que chaque année un Orchis semble faire et fait réellement un pas. Cette observation neuve et jolie, est de M. Desfontaines. Nous rions, géans que nous sommes, des distances que parcourt un Orchis en douze ans, et combien de nous, fixes comme des mousses, ne peuvent pas plus qu'elles changer de place!

Cette faculté ambulante se remarque dans le pas-d'âne; nous l'avons vu. Ses

feuilles tardives sont toujours à distance de la tige qui fleurit, et dont la racine trace sous terre.

LETTRE XLI.

16 Floréal.

THIMELÉE. *Daphne odorata.*

OCTANDRIE MONOGYNIE.

Obligée de choisir entre les merveilles qui m'entourent, je me fixe sur la Thimelée, espèce charmante de Daphné, particulière à nos cantons.

C'est un sous-arbrisseau qui s'élève peu et qui rase la terre, au point de former le plus riant tapis de roses.

Ses tiges ligneuses et flexibles, sont brunes et très-minces. De petites feuilles opposées comme celles du myrte, quoique plus petites et plus délicates, forment autour de la tige arrondie de légères colonnes de verdure.

Les fleurs, comparables pour la forme à celles du lilas, sont toutes groupées au sommet. Elles sont d'un rose charmant, et quelquefois d'un nacarat très-vif.

Elles sont attachées en boule à la pointe

de la tige, et en grand nombre, sans apparence de pédoncule, et seulement par leurs tubes alongés et veloutés.

Ce tube si étroit contient pourtant huit étamines attachées en deux rangs à ses parois. Les filets de ces étamines sont imperceptibles. Une anthère d'un jaune vif, en est la partie la plus remarquable; et celle qu'on distingue dans le tube, presque seule, a son ouverture.

Le pistil est au fond. C'est un petit ovaire elliptique surmonté d'un petit stigmate jaune.

Cette plante charmante à laquelle vous trouverez des affinités avec le joli-bois, exhale un parfum d'une extrême douceur et presqu'enivrant.

Je trouve une jouissance extrême à la peindre, à la contempler, à la sentir. La réunion prête aux plantes odorantes les plus délicieux avantages. Réuni à tout ce qu'il aime, quel est l'être de la création qui n'exhale de même une joie plus communicative, et n'en parfume ceux qui l'entourent?

Vous me reprochez, mon amie, de n'avoir pas distingué l'odeur suave du lierre terrestre. Mais je n'avois qu'un échantillon de cette plante, je ne pouvois la juger complétement.

J'espère que le portrait d'une des jolies Daphnés qui, comme des amazones, habitent nos déserts, vous donnera quelqu'intérêt pour le séjour qu'elles chérissent. Dites bien aux nymphes de la Seine, que les campagnes de son berceau ne sont point indignes de leurs regards.

LETTRE XLII.

17 Floréal.

PIMPRENELLE. *Poterium, Sanguisorba.*

MONOÏCIE POLYANDRIE.

SCEAU DE SALOMON. *Convallaria polygonatum.*

HEXANDRIE MONOGYNIE.

J'ai admiré une plante monoïque, assez commune, c'est la Pimprenelle, *poterium, sanguisorba,* son ordre est la polyandrie; circonstance très-indifférente à ceux qui la mangent en salade.

La Pimprenelle ne s'élève pas beaucoup. Ses tiges cependant ont l'air assez robuste. Elles sont faites quarrément, cannelées irrégulièrement, rougeâtres sur certains côtés, et particulièrement à leur sommet.

Ses feuilles sont rares et alternes; elles sont composées. La petite branche appla-

tie qui porte les folioles, est longue et droite.

Les folioles ont de courts pédoncules. Ils sont petits et pliés en deux, larges néanmoins en proportion de leur longueur, et profondément découpés. Le vert de la partie supérieure est foncé; celui de la partie inférieure est pâle.

Les rameaux placés vers le sommet, sont toujours plus petits, et leurs folioles plus délicates. L'arête qui les porte se trouve toujours à la naissance d'une branche qui, elle-même, dans sa longueur, en soutient quelques autres.

L'arête à sa naissance forme comme une membrane blanchâtre, qui enveloppe la branche qu'elle soutient et la tige qui la produit. Deux petites folioles presqu'opposées, se trouvent à ce point comme deux petites ailes.

Les fleurs sont au sommet de la tige, agrégées dans la forme d'une petite pomme de pin. Elles n'ont point de pédoncules. Elles appartiennent à différens sexes, et vivent dans un paisible voisi-

nage. Leur société doit être une affaire de prédilection et de choix !

A Paris, le grand monde n'offre guère que des ménages formés par les convenances, avant l'âge de réfléchir. A Genève, la galanterie ne s'autorise qu'entre des personnes libres. Ma Pimprenelle m'y fait penser.

Je vois un des petits calices bien ouvert horizontalement ; il est composé de quatre petites parties bordées de rouge, et disposées de manière que deux d'entr'elles, semblent posées sur les intervalles des deux autres.

Sur ce petit tapis s'élèvent droites deux petites nymphes délicates et sveltes, qui portent des panaches de pourpre. Cette coiffure leur sied à merveille. Placées tout au sommet du petit cône fleuri, elles se croyent peut-être au balcon du Panorama.

Une légion d'étamines habite les coques du voisinage. Leur taille est d'une finesse imperceptible, mais leurs têtes sont prodigieuses. Elles ont l'air de plier sous le faix.

De petites bractées se mêlent entre toutes ces habitations, et préviennent les chocs. Je suis émerveillée du nombre et de la vanité des êtres qui composent seulement un bouquet de Pimprenelle.

Une autre plante d'un aspect peu commun, va attirer notre attention. C'est le Sceau de Salomon, *convallaria polygonatum*.

Le Sceau de Salomon s'élève peu. La tige ressemble à celles des liliacées; seulement elle a plusieurs cannelures. Une espèce de tunique, presqu'entièrement fendue, l'enveloppe jusqu'à une certaine hauteur.

Vers le même point la tige semble se tordre. Les arêtes des cannelures semblent former autant de spirales. La tige fait une courbe assez gracieuse, de laquelle pendent les fleurs, et sur le dos desquelles les feuilles se relèvent et se replient. C'est une guirlande naturelle.

Ces feuilles sont alternes et sans pédoncule. Elles semblent uniquement formées

de fibres fines et longitudinales; elles sont unies, fort minces, un peu oblongues, d'un joli vert printannier comme la tige, mais glacées de blanc à l'extérieur.

Un seul pli les marque au milieu; d'ailleurs, après avoir embrassé la tige à laquelle elles s'attachent, elles se relèvent presque droites, relèvent leurs côtés, et forment un petit berceau de verdure au-dessus des petites fleurs suspendues.

Peut-être se peindroit-on mieux la position respective de ces feuilles, en se représentant de petits capucins de carte, rangés en rond et prêts à tomber.

Les fleurs sont autant de petits cylindres d'ivoire attachés à de légers pédoncules, et rangés un à un, ou quelquefois deux par deux, à la jonction de chaque feuille avec la tige.

Ces petits cylindres, qu'on pourroit prendre pour de petits grelots, sont d'un tissu blanc comme l'albâtre, et compacte comme celui de la jacynthe. Avant que d'être entièrement épanouie et d'avoir développé six petits festons qui la bordent,

la petite fleur cylindrique est exactement fermée. Trois des festons sont serrés sur les trois autres ; c'est une défense impénétrable.

Cette extrémité se teint en vert, nuance d'autant plus agréable, qu'elle est plus rare dans les corolles. Je croyois presque voir une plante étrangère.

Six étamines sont attachées par de courts filets aux parois du cylindre. Leurs anthères, peu colorées, sont très-longues. Un pistil, aussi alongé qu'eux, s'appuie sur un ovaire sphérique, qui remplit le fond du cylindre.

Ma gantelée se range dans l'hexandrie monogynie. Je n'avois pas encore vu cette plante : elle me plaît.

LETTRE XLIII.

18 Floréal.

AUBE-ÉPINE. *Cratægus oxiacantha.*

ICOSANDRIE TRIGYNIE.

Je ne parcourrai pas les bois sans m'attacher au buisson de l'Aube-épine. Les grands vents du printemps lui ont pourtant enlevé cette année une partie de ses doux parfums ; mais les grappes de ces fleurs se balancent toujours avec grace sur ses rameaux flexibles et disposés avec un art inimitable. Elle changera ses fleurs en petits fruits rouges, appelés *snèles*, et les oiseaux habiteront à l'entour. C'est-là qu'il faudra venir entendre leurs concerts.

Les bouquets des fleurs d'Aube-épine sont placés alternativement sur la branche pliante qui les porte.

Chaque bouquet est posé à l'extrémité

d'un pédoncule ligneux, encore chargé d'un enfantin duvet, et auquel sont attachées alternativement plusieurs feuilles simples.

Les plus grandes de ces feuilles sont auprès du bouquet; elles ont un léger pédoncule, sont lisses, d'un vert brillant, et découpées sur leurs bords.

Les feuilles du buisson même et des grosses branches ont ordinairement trois divisions bien marquées, et sont dans la forme d'un éventail élargi.

Le bouquet vient enfin. Les fleurs, portées sur leur pétiole élastique et mince, partent du même point, qui est l'extrémité de la petité branche ou pédoncule ligneux, de sorte que les fleurs paroissent groupées en ombelle.

Le calice se forme du gonflement du pétiole, et paroît luisant comme lui. C'est-là que le fruit se prépare. Cinq petites pointes qui se renversent doivent s'appeler les divisions de ce calice.

La corolle se compose de cinq pétales ronds et concaves, comme des petites pa-

lettes d'ivoire, et s'attachent par leur onglet aux bords du calice dans l'intervalle de ses divisions.

Les étamines sont debout sur la circonférence étroite du calice, comme sur les bords d'un bassin peu profond. Leurs chapiteaux, couleur de rose, donnent un charme extrême à toute la fleur.

Les plus courtes de ces vingt étamines se penchent et se rapprochent par leurs anthères vers le milieu. Trois pistils verts, qui posent sur le fond du bassin, figurent assez bien les petites colonnes qui servent à élever les jets d'eau d'ornement.

L'Aube-épine, quoique moins éclatante que le magnifique cerisier double, a cependant donné son joli nom à de romanesques beautés, dont on vouloit exprimer en un mot et les attraits et la sagesse. Tout le monde connoît fleur d'épine.

Son épine est peu redoutable, et ne sert guère qu'à sa défense; elle n'abandonne point la fleur, et semble en quelque chose

ajouter aux charmes modestes de sa forme et de ses parfums.

L'Aube-épine a des variétés doubles, qui perdent toute leur odeur. Emblême frappant des jeunes personnes qui changent leur simplicité contre des parures peu faites pour elles, qui ne les embellissent même pas.

La variété couleur de rose et simple est au contraire très-jolie. C'est comme une grace ou un talent qui ne change point une bergère, mais qui ajoute à sa valeur.

Le nom latin de l'Aube-épine est *cratægus oxiacantha.*

LETTRE XLIV.

19 Floréal.

SPIRŒA.

ICOSANDRIE POLYGYNIE.

MÉRISIER A GRAPPES. *Prunus virginiana.*

ICOSANDRIE MONOGYNIE.

Il faut que je vous peigne le modèle charmant que j'ai sous les yeux, le *Spiræa.*

C'est un arbrisseau délicat, dont toutes les branches sont d'une extrême finesse, et pourtant d'une couleur sèche et foncée.

Ses petites branches portent de petits bouquets de feuilles alternatifs, ou des petits rameaux déliés, sur lesquels les feuilles se développent un peu plus, et s'attachent de même, alternativement.

Ces feuilles sont de très-petites spatules

découpées à leur extrémité, qui est le côté large.

Elles sont simples, d'un tissu et d'un vert herbacé. Leur nombre prodigieux supplée à leur extrême petitesse, et l'arbrisseau en est très-légèrement mais très suffisamment garni.

Les fleurs du *Spiræa* forment comme en spirale de longs rameaux, qui ressemblent pour la forme aux grands plumets des hussards élégans.

Elles s'attachent à la branche qu'elles ornent si bien, par de petits bouquets alternatifs, qui forment quelquefois une colonne torse.

Chaque bouquet de ces fleurs a une espèce de petit pédoncule ligneux, qui n'est guère marqué que par les débris des petites écailles qui en entouroient le bouton.

Des petites feuilles, presque linéaires et très-courtes, garnissent à leur naissance les petits pédoncules groupés en ombelle.

Le nombre de ces fleurs ne me paroît

pas fixe. Je tiens un petit bouquet où j'en compte six.

Un léger gonflement à l'extrémité du pédoncule indique le calice. Cinq divisions horizontales achèvent de le déterminer.

La corolle, vraie miniature, est composée de cinq petits pétales blancs et ronds, que de petits onglets attachent sur les bords du calice.

Environ vingt étamines s'attachent, avec leurs petites anthères jaunes, sur les bords de ce même calice. Je remarque avec admiration que plusieurs courbent leurs filets, et cachent leurs anthères dans le calice pour les relever sans doute à leur tour. En attendant, les cinq petits pistils verds, qui sont droits au milieu, tels que de petits sultans descendus d'Ali lui-même, semblent recevoir les hommages de leurs humbles sujets, qui frappent leur front dans la poussière.

Un souffle vient, cette gloire passe; mais ainsi passe la gloire du monde, ainsi passe la gloire des sultans.

Aux bords du calice, dont cinq ovaires comme cinq petits trônes remplissent la capacité, je remarque une sorte de petite bordure jaune, charnue et brillante qui paroît découpée. Sont-ce autant de nectaires, ou de canaux épuratifs et nourriciers ? Je l'ignore.

Je ne crois pas qu'on doive hésiter à recevoir mon élégant Spiræa dans l'icosandrie polygynie ou pentagynie.

Un autre objet également joli, c'est bien assurément le Mérisier à grappes. Le nom de *prunus virginiana* qu'on lui donne, vous annonce un de nos alliés plutôt qu'un de nos concitoyens ; cependant il se prête volontiers à nos habitudes.

Les feuilles du Mérisier de Virginie, dont le bois fait de jolis ouvrages, ressemblent à celles du cerisier, comme les fleurs du mérisier indigène ressemblent à celles de nos cerises. Elles sont simples, alternes, assez grandes, découpées finement, terminées en pointe, et

quelquefois rougeâtres comme leurs pédoncules creusés en canaux.

Les fleurs sont autant de longues grappes, de rameaux alongés, qui se jouent dans le feuillage épais de l'arbuste, et se relèvent ou retombent avec une grace égale.

C'est donc autour d'une petite branche flexible et mince que s'attache alternativement chaque diamant de la belle aigrette.

Le calice qui termine chaque petit pédoncule est comme un petit godet rougeâtre, avec cinq petites divisions.

Cinq pétales, d'une blancheur et d'une finesse extrêmes, y sont tenus par leurs onglets.

Plus de vingt étamines, teintes de rose à leur base, forment un dôme merveilleux au-dessus de la cavité du calice.

C'est dans ce secret asyle que le pistil modeste, et d'abord inapperçu, marie l'ovaire, précieux espoir de la colonie d'étamines qui l'entourent, et qui long-

temps encore, après que leur tête est flétrie, l'abritent de leurs nombreux filets.

LETTRE XLV.

20 Floréal.

MUGUET ou LYS DES VALLÉES.
Convallaria maialis.

HEXANDRIE MONOGYNIE.

UNE odeur douce et suave m'appelle dans l'enfoncement des bois. De petites grappes blanches, attachées du même côté à un léger pédoncule, sont les cassolettes, d'où s'exhalent tant de parfums. Je reconnois le Muguet, le Lys des Vallées, *convallaria maialis*. Fleur charmante, que dans les villes même on envie, on enlève aux filles des campagnes, et qu'on imite artificiellement avec moins de succès que les autres, parce qu'elle est plus simple, et qu'elle cache dans sa corolle l'irrésistible attrait de son odeur balsamique.

En cette jolie saison, une petite pluie est un présent du ciel, une coquetterie, un fard de la Nature. La terre même

laisse échapper de salutaires, d'agréables vapeurs. On a appelé les différens parfums des végétaux le moral des plantes. Certes, dans cette saison le feu céleste, qui semble donner une ame à la Nature, vivifie ses mouvemens et se répand autour d'elle. Peut-être aussi dans aucun temps n'est-elle plus propre à inspirer : combien alors elle exalte une ame sensible! Une douce mélancolie, de la bonté, d'éternelles espérances, voilà ce qu'il faut pour savourer de si ineffables délices.

Les feuilles du Muguet croissent ordinairement par deux.

Composées presque uniquement de fibres longitudinales, elles s'étrécissent et se roulent à leur base, s'élargissent ensuite et se terminent en pointe. Ce sont de beaux rubans de taffetas d'un vert doux.

L'une des feuilles se trouve ainsi roulée dans le pli inférieur de l'autre feuille, qui se ferme entièrement comme un tuyau, et qu'enveloppe encore une membrane à demi-ouverte. C'est une lé-

gère tunique blanchâtre ou pelure d'oignon.

Cette membrane, dont une membrane plus courte enveloppoit encore la base, renferme entre les feuilles et elle-même la petite tige qui doit porter des fleurs, et qui, en paroissant, est aussi couverte de sa membrane comme de son lange.

Plus forte, elle s'en dégage ou s'en éloïgne; elle est droite, triangulaire, un peu cannelée; elle se courbe à son extrémité, comme les tiges de fer destinées, dans les places publiques, à soutenir les réverbères.

Les fleurs sont de petits grelots ou clochettes posées alternativement, attachées à de courts pédoncules, dont chacun a sa petite stipule sèche et blanchâtre; elles sont placées de manière à retomber du même côté.

La corolle, toute blanche, a six petits festons. Au milieu règne un petit pistil d'ivoire, surmonté d'un stigmate pareil. Autour de lui, mais bien au-dessous de sa taille, se pressent six petites étamines,

dont les anthères jaune-pâle sont plus longues que leurs filets.

Certes, il faut que leur idole d'ivoire s'abaisse vers l'étamine qu'elle voudra distinguer entre toutes celles qui l'adorent.

Ce groupe, au reste, vit, aime et meurt dans un petit temple d'albâtre. Le mouvement de la corolle, qui se penche et se suspend, ne paroît pas lui être plus sensible que ne l'est pour nous l'état de nos antipodes lorsque nous en prenons la place. Chaque fleur, comme une planète, dans le système du Muguet, a peut-être aussi son atmosphère particulière.

Une baie rouge, qui contient les semences, doit remplir chaque petite fleur, et perpétuer ainsi le charmant emblême de la candeur primitive et de ses innocens plaisirs.

Heureuses mille fois les jeunes familles qui peuvent laisser des fruits de leur printemps! Qu'elles soient bénies! et que, dans leur durée, elles jouissent de toute la félicité dont nous voyons l'aurore!

LETTRE XLVI.

21 Floréal.

SOUVENEZ-VOUS DE MOI. *Myosotis scorpioides.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

CROISETTE. *Valantia cruciata.*

POLYGAMIE MONŒCIE.

Ma chère amie, Souvenez-vous de moi. Je vous présente une petite fleur, dont la petite corolle fine et jolie a le brillant d'un œil de souris, et je vous dis *Souvenez-vous de moi*, ou bien encore, *Aimez-moi comme je vous aime.*

Tels sont les noms de ma gracieuse petite plante. Leur histoire peut aisément se déviner, se sous-entendre; mais par cette raison qu'elle se trace d'elle-même au fond des cœurs sensibles, la petite fleur qui le porte a droit à nos hommages, et nous pourrons toutes deux la saluer durant l'été.

ciétés se composent, sont indifféremment célibataires ou réunis.

L'échantillon que je vous propose est la Croisette, *valantia cruciata*.

Les fleurs y sont comme verticillées et disposées en anneaux, à d'assez grandes distances vers la base, et à de plus rapprochées vers le sommet.

La tige est quarrée, cannelée, d'un vert-jaunâtre, et hérissée de poils.

Quatre petites feuilles minces, oblongues, velues, d'un vert-clair, et sans pédoncule, sont disposées en croix au-dessous de chaque anneau de fleurs.

La tige au-dessus de chaque anneau se marque de rouge.

Les anneaux de ces fleurs se composent de six bouquets attachés à six pétioles, et placés trois par trois aux mêmes points, c'est-à-dire, aux deux faces opposées de la tige.

Les bouquets de l'anneau suivant s'attachent aux deux autres faces de la tige, et ainsi de suite.

Chaque pétiole a deux petites folioles au point où il se ramifie en plusieurs petits fils déliés, qui se subdivisent eux-mêmes sans régularité.

A l'extrémité de chacun de ces pétioles capillaires, est une fleur.

Je n'apperçois aucun calice, mais une étoile jaune à quatre divisions, qui forme cette petite corolle.

Je distingue au-dessus quatre petites étamines, dans les fleurs qui ne portent qu'elles; le pistil se cache dans les autres. La Croisette ayant pour ordre la monoécie, ne présente guère que des habitations séparées. Les ménages y sont une exception assez rare.

C'est un vrai monde qu'une seule branche de Croisette; chaque habitation sans doute s'y croit l'objet des regards. Peut-être, envieuse elle-même, chacune se croit un digne objet d'envie. Les étages différens sont autant de sociétés, qui n'ont d'ailleurs aucune différence entre elles; et, comme dans notre univers, les

cercles du sommet ont entre eux le moins de distance.

La lune des fleurs, ma chère amie, nous comble de tant de dons divers, que je ne sais plus comment choisir dans la corbeille.

LETTRE XLVII.

22 Floréal.

ORTIE JAUNE. *Galeopsis galeobdolon.*
DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

J'AVOIS promis de vous faire éviter la confusion des espèces, à laquelle vous me paroissez disposée.

Je voulois vous apprendre à distinguer les euphorbes, ou thytimales, dont les variétés sont immenses. Mais ce travail me paroît d'autant plus long, d'autant plus compliqué, que j'en étudie davantage les individus.

Il me paroît tout-à-fait impossible que vous ne distinguiez pas l'espèce particulière de l'Ortie jaune, *galeopsis galeobdolon*. Cette épithète barbare doit mettre seule une distance immense entre ces petites tentes de safran et les jolis pavillons couleur de rose du *galeopsis ladanum*, que nous admirions ensemble à la fin de l'été dernier, et dont vous compa-

riez les fleurs à de petites chaires à prêcher.

L'Ortie jaune n'a pas non plus l'élégante architecture de ces belles colonnes d'ortie blanche, qu'on prendroit pour le modèle d'une des colonnes de l'Alhambra. C'est le style gothique embelli, et c'est à Grenade qu'on en rencontre les chefs-d'œuvre.

Les feuilles de l'Ortie jaune, molles, veinées, velues, découpées, et terminées en pointe comme celles de l'ortie blanche, sont, comme elles, opposées sur les cannelures d'une tige quarrée. Leurs pédoncules creusés en canal, sont toujours plus courts vers le sommet.

Les fleurs verticillées, moins grandes que celles de l'ortie blanche, sont comme agenouillées dans leur calice, qui forme en avant un petit tablier échancré au milieu.

La lèvre inférieure s'abaisse en trois découpures effilées, et marquées en jaune-foncé de taches comparables à l'écriture chinoise. La découpure du milieu en est sur-tout chargée.

La lèvre supérieure n'est véritablement qu'une capote soutenue sur le dos élastique des quatre étamines. Elle est velue à l'extérieur.

La couleur rouge du long pistil raye agréablement les filets blancs des étamines; et cette petite société laisse quatre semences nues dans le calice qui les conserve.

En général toutes les labiées abandonnent ainsi leurs semences. Les fleurs en gueule, ou personnées, qui appartiennent à la même classe, les enveloppent d'un péricarpe.

LETTRE XLVIII.

23 Floréal.

JACYNTHE DES CHAMPS. *Hyacinthus comosus.*

HEXANDRIE MONOGYNIE.

SAXIFRAGE PRINTANNIÈRE. *Saxifraga trydactilites.*

DÉCANDRIE DIGYNIE.

La Jacynthe des champs n'a ni la fraîcheur ni la grace de celles que, jusqu'ici, nous avons décrites. Sa tige est du même genre. Ses longues feuilles comme des rubans, roulées à la base de la tige, l'accompagnent ensuite comme des banderoles qui se jouent autour d'un mât.

La tige ronde, glabre, et nue comme celle des liliacées, est tachetée de rouge, et glacée de cette sorte de vapeur, qui s'enlève au toucher.

Les fleurs sont agrégées vers le sommet en forme de cône toujours plus serré,

et sur le haut de ce cône plusieurs fleurs portées sur des pédoncules qui s'alongent et s'arrondisent, forment comme un petit vase. Ces pédoncules paroissent de la même substance que les petites fleurs qu'ils soutiennent, et sont comme elles d'un assez beau violet.

Les autres fleurs, assez différentes de celles-ci, semblent fichées dans la tige, par de petits pédoncules roides comme de petites chevilles, et dont chacun est appuyé sur une espèce de stipule comme un point.

Les fleurs ainsi alternativement disposées, sont de petits godets massifs d'une couleur assez terne, et nuancée de violet vers le haut de la tige.

Ces petits godets sont hermétiquement fermés par eux-mêmes. Quand ils s'ouvrent, une petite collerette blanchâtre qui remplissoit le point du milieu, se relève à la hauteur d'une demi-ligne, et laisse entre les découpures de la circonférence, une petite ouverture circulaire à la surface extérieure de la fleur.

Six étamines dont les filets sont très-courts, sont attachées aux parois intérieures de la corolle. L'ovaire est au fond chargé d'un court pistil. La Nature a fait peu de frais pour embellir cette petite habitation. C'est une hutte. Celles qui couronnent le sommet de la tige sont très-souvent désertes.

Ma chère amie, en revenant d'herboriser au loin, arrêtez-vous, je vous prie, quelques instans le long d'une vieille muraille. Comptez, si vous pouvez, les espèces de plantes qui s'y appuyent. La grande éclaire à tête jaune; le bec-de-grue et ses légères corolles couleur de rose; le senneçon des oiseaux, dont les boutons dorés sont entremêlés de bulles légères, qu'on croiroit de plumes, et qui vont transporter les semences sur d'autres rivages. Voyez comment, sur les pierres usées de ce mur, sur les dales informes qui le couvrent, des lichens, des mousses forment autant de parterres. Le capillaire y tient lieu de pampres; la morge-

line en rajeunit l'aspect, par la vivacité de sa verdure. Quelquefois une giroflée jaune, semée par le hasard, y pousse quelques fleurs, flétries avant d'éclore. C'est un enfant abandonné, déchu, né pour une toute autre fortune, et qui se hâle, se dessèche, et languit dans le hameau où le sort le jette, malgré tous ses efforts pour être courageux.

Les *sedum* y sont dans leur gloire. On voit leurs tiges rougeâtres et leurs feuilles charnues prendre chaque jour une vie nouvelle, et préparer de légers bouquets tout blancs, comme la petite joubarbe, ou des étoiles dorées, comme la vermiculaire.

On y rencontre encore le *saxifraga trydactilites*; son nom de *saxifraga*, ou casse-pierre, indique son origine. Il a quelque rapport avec le *sedum*; mais ses feuilles, beaucoup moins épaisses, ne sont guère charnues qu'à sa base, où elles sont faites en spatule, et découpées en trois à leur extrémité. Celles du sommet de la tige sont très-petites, et alternativement

posées deux à deux, sans pédoncules et sans découpures.

Les tiges sont rougeâtres et minces. Toute la plante est couverte d'un petit poil ras, assez rude. Le calice a cinq divisions très-petites ; il est rond et rougeâtre. La fleur est une petite corolle de cinq petits pétales blancs, qui s'ouvrent en étoile au-dessus du calice, où reposent leurs onglets. Ils entourent dix étamines pygmées, à tête jaune, et un ovaire à trois styles.

Il y a plusieurs espèces de *saxifraga*. Une entre autres plus grande et qui ressemble à la fausse argentine ou ceraiste ; cette plante légère, à corolle blanche, dont je vous ai parlé, et dont maintenant les champs sont tout couverts. Elle en diffère pourtant et par ses racines, qui ressemblent à de petites pierres, et par la rudesse de son épiderme, et par les feuilles de sa base, qui sont arrondies et découpées, et enfin par le nombre de ses pistils; le *saxifraga* en a trois, le *cerastium* en a cinq, et dans cette dernière plante, les

étamines tiennent alternativement à l'onglet du pétale et au réceptacle.

Toutes deux sont de la décandrie ; leur aspect a quelque ressemblance. On a cru long-temps le *saxifraga* bon pour la pierre.

Tout est végétation dans la riante saison où nous sommes, et notre imagination même ne peut suffire à la fécondité de la Nature. Ce mur, que je crois décrire, a bien d'autres accompagnemens.

Chacune de ses fentes nourrit des genres qui se mêlent sans se confondre, et qui nourissent à leur tour des myriades d'êtres vivans, que nous n'appercevons même pas.

LETTRE XLIX.

25 Floréal.

MARONNIER D'INDE. *Hypocastaneum vulgare.*

HEPTANDRIE MONOGYNIE.

Voyez, ma chère amie, cette belle salle, impénétrable aux feux du jour; ces allées si vastes, qui forment un long berceau; ces massifs en un mot, qui, sur le soir sur-tout, se dessinent en magnifiques décorations à l'extrémité d'un grand parterre; les arbres si grands, si majestueux qui les forment, ce sont des enfans de l'Inde, conquis, amenés dans nos climats. Tels que les princes que l'on détrône, c'est encore autour des palais qu'on les voit fixer leur destin, et le faste qu'ils conservent sert au faste qui les protége.

L'écorce noire et écailleuse du Maronnier cache un bois sans nerfs et sans force.

Ce n'est pas le chêne de nos forêts, ce patriarche populaire, qui confond dans sa longue durée les éphémères et les générations.

Le Maronnier d'Inde étale des feuilles auxquelles nos plus beaux arbres ne peuvent rien comparer.

A de longs pédoncules, droits, unis, longs et verts, s'attachent des palmes de sept ou de cinq feuilles; et ces grands éventails, mobiles au souffle du zéphyr, apprennent aux Orientaux le luxe de la fraîcheur. Chaque feuille de cette belle palme s'élargit successivement et s'arrondit à son extrémité pour y finir en pointe. Elle est chargée d'une arête longitudinale, qui en lance un grand nombre de latérales, sur lesquelles se soutient le tissu léger de la feuille. Ses bords sont découpés; sa couleur assez sombre, sa partie inférieure est toujours moins foncée.

Une belle pyramide de fleurs s'élève perpendiculaire à l'extrémité opposée du long pédoncule qui soutient les feuilles.

Ces pédoncules sont d'ordinaire opposés, de sorte que l'orgueilleuse pyramide semble portée en équilibre sur le milieu d'un balancier.

Les fleurs sont attachées à de longs pétioles, groupés sans régularité autour de la tige verte et droite qui les soutient. Un imperceptible duvet la couvre ainsi qu'eux.

Les fleurs ont de courts pétioles tout blancs, à l'extrémité de chaque pétiole commun, qui s'attache lui-même à l'axe de la pyramide; ces petits pétioles particuliers se groupent en panicule plus ou moins alongée, c'est-à-dire qu'ils se rangent sur deux lignes et du même côté.

Chaque fleur a un petit calice; c'est un petit godet blanc, à cinq divisions arrondies et d'une extrême finesse.

La corolle a quatre pétales, et quelquefois cinq; mais ils sont disposés en cœur et non circulairement, de sorte que la partie du calice qui se trouve placée inférieurement, soutient seulement les

longues étamines qui se jouent presque en dehors.

Ces pétales blancs sont cotonneux comme une mousseline ; ils sont arrondis, un peu découpés, et se plissent sans art, mais avec grace. On diroit que la corolle veut se draper. Une teinte de rose vif marque le milieu du pétale, au-dessus de l'onglet, dans l'étendue d'un petit cercle. Cette nuance ajoute une grace infinie à chaque fleur, et en orne singulièrement l'ensemble. Elle jaunit quand la fleur se passe ; et sa jeunesse est aussi courte que celle de ces charmantes filles du soleil, que le même climat voit naître et se flétrir si promptement.

Sept étamines d'ivoire s'élancent de la corolle, et se recourbent par étages. Leurs anthères, couleur de marron, sont comme des petites poutres de cèdre.

Le pistil se dérobe entr'elles, et semble attendre la chute de la corolle pour se grandir et pour paroître. Il tombe bientôt lui-même ; et l'ovaire, déjà hérissé,

promet le fruit pesant qu'il renferme dans sa petite coque.

Une petite perle est plus grosse que cette petite coque encore blanche. En quelques semaines elle s'éclatera; une balle pesante et brune en tombera avec fracas; et si ce n'est pas sans danger, ce n'est pas non plus sans plaisir qu'on se promène alors sous ces beaux arbres. Le cœur d'un jeune enfant tressaille à l'heureux craquement qui lui promet un jouet nouveau. Qui ne se rappelle ces lourds chapelets, ces nombreuses récoltes ramassées pendant la promenade, jetées avant de la finir? Heureux souvenirs qui me ravissent encore!

Les botanistes nomment le Maronnier d'Inde, *hypocastaneum vulgare;* sa présence invite au repos. On s'y assied avec sécurité. L'ombrage du Maronnier n'accuse point la paresse. C'est l'arbre du loisir; et le loisir doit être un bien réel, puisque ses charmes tiennent au calme de l'ame autant qu'à celui de la Nature.

LETTRE L.

27 Floréal.

ANCHOLIE ou GANTS DE NOTRE-DAME. *Aquilegia vulgaris.*

POLYANDRIE PENTAGYNIE.

MÉLISSE DES BOIS. *Melitis melissophylum.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

Amusons-nous, ma chère amie, à décrire une fraîche Ancholie, *aquilegia vulgaris;* on l'appelle dans les campagnes, les Gants de Notre-Dame, ou la Gantelée.

Sa tige est droite et porte plusieurs branches; elle a peu de feuilles, ce qui lui donne l'air plus svelte et plus léger.

Les feuilles de la base, réunies à une membrane commune qui s'attache à la tige, y sont portées par trois minces pédoncules, qui sont comme les divisions

de cette courte membrane, ou pédoncule commun.

Chaque feuille a trois divisions. Celle du milieu s'éloigne des deux autres, à l'aide d'un pédoncule qui l'alonge comme une foliole terminale. Elles sont d'ailleurs découpées, glabres, d'un vert-clair, et glacées par-dessous de cette espèce de vapeur blanche, que nous avons déjà observée plus d'une fois.

Les feuilles qui accompagnent la naissance de chaque branche, sont toujours découpées en trois, mais elles sont plus petites, plus simples que les premières, et sans pédoncule apparent, excepté celui qui enveloppe la branche, et que j'ai appelé membrane.

Les branches, comme la tige, sont légèrement velues. Une teinte rougeâtre annonce l'esprit vital de la plante.

Chaque branche se penche à son extrémité, et développe cet élégant chef-d'œuvre qui ne ressemble point à ceux que nous avons observés jusqu'ici.

Représentez-vous une corolle d'un

bleu de porcelaine, composée de cinq pétales oblongs terminés en pointe arrondie. Ces cinq pétales sont espacés par leurs onglets qui reposent sur l'extrémité de la tige, et se relèvent avec grace sans se joindre.

Entre chacun des intervalles sont placés cinq cornets d'un tissu tout semblable, dont la partie extérieure est assez haute, et se termine presque quarrément, tandis que la partie intérieure, beaucoup plus basse et légèrement teinte de blanc, s'attache à la base du faisceau des étamines.

Les pointes de ces cornets se recourbent au-dessous de la corolle vers la tige, et c'est l'espèce de balustrade qu'ils forment, qui frappe d'abord les yeux lorsque l'on voit une Ancholie.

Cette belle fleur est toujours penchée. C'est comme une belle cloche chargée de draperies, ou plutôt comme une réunion de clochettes chinoises, dont on voudroit orner la pointe recourbée d'un joli pavillon.

Les étamines, au nombre de plus de vingt, s'élèvent en colonne sur le centre de ce double vase. Les plus courtes sont à l'extérieur. Leurs filets sont blancs; les anthères jaunes. C'est une belle gerbe qui entoure cinq pistils verdâtres.

Règle générale, mon amie, les étamines dans l'icosandrie sont attachées sur les bords du calice; et dans la polyandrie, sur le réceptacle. C'est ce qui distingue essentiellement ces deux classes.

L'Ancholie n'a point de calice. Elle paroît d'abord ramassée comme un petit œuf. Sa couleur est d'un blanc-verdâtre. Les pointes courbes des petits cornets qui sont autant de nectaires, sont encore à peine apparentes. Mais tout se développe, tout se colore, et la fleur dans la plus belle forme, dans les plus élégantes proportions, se balance au-dessus des petites marguerites, à l'ombre des grands arbres qui lui prêtent leur abri.

Je peindrai encore une de ses plus

jolies compagnes; c'est la Mélisse des bois, *melitis melissophylum.*

Sur une tige d'un vert-blanchâtre, velue, et quarrément faite, s'attachent des feuilles grasses, opposées, et portées sur de courts pédoncules, creusés en canaux. Elles sont simples, se terminent en pointe, et sont légèrement découpées.

Entre chaque feuille et la tige, on voit partir une fleur couleur de rose, que soutient un mince pédoncule, et qui repose dans un large calice.

Les fleurs quoique portées, ainsi que vous devez le comprendre, sur différens côtés de la tige, tournent pourtant leurs pédoncules de manière à se trouver en deux lignes, toujours sur le même côté.

La fleur est une grande et belle labiée, dont la nuance tendre se détache heureusement sur le vert prononcé des feuilles.

Le calice, d'un tissu léger, a beaucoup plus de largeur que le tube de la fleur. Il n'a que trois divisions; la plus grande comprend la moitié du calice; elle est

plus haute que les deux autres, et terminée en pointe comme elles. Elle s'appuie sur la partie extérieure du tube.

Ce tube blanchâtre et alongé se teint de rose avant d'ouvrir ses deux lèvres vermeilles.

La lèvre supérieure est large et quarrément arrondie ; la lèvre inférieure, très-ouverte et également simple, a trois divisions sans aucun pli. Un léger duvet tapisse entièrement la première, dont s'écartent, vers leur sommet, les quatre étamines didynamiques, entre lesquelles le pistil est rangé.

Les anthères sont d'un jaune-clair. Les filets, comme nous l'avons déjà remarqué, s'attachent à la corolle, et généralement il en est de même dans les corolles monopétales.

Les quatre semences nues restent au fond du calice, comme dans toutes les fleurs labiées, mais sans muffle.

LETTRE LI.

28 Floréal.

ORCHIS SINGE. *Orchis simia.*

OPHRIS BLANC. *Ophris spiralis alba.*

GYNANDRIE.

MA chère amie, nous allons faire une petite visite à la famille des Orchis.

Nous avons remarqué que dans la corolle d'un Orchis, composée communément de six pétales, on trouvoit au centre de la fleur un corps membraneux, qu'on dit être le stigmate, et qui forme en avant deux petites loges droites, dans lesquelles sont nichées les anthères des étamines. Les filamens qui soutiennent ces anthères, s'inclinent en un point commun, au-dessous de la base de la cloison qui forme les loges de ce stigmate.

L'Orchis que j'ai à vous dessiner est, si je ne me trompe, l'Orchis singe, *or-*

chis simia. Il faut, je l'avoue, toute la prévention d'un botaniste pour trouver dans la fleur, et dans la description qu'on en donne, le moindre rapport avec l'épithète qu'on lui applique.

Les fleurs sont disposées en épi assez long, au sommet d'une tige haute d'un pied environ, et qui prend une teinte violette. Les feuilles se trouvent à la base, comme dans les liliacées.

Le pédoncule de chaque fleur, appuyé sur une bractée imperceptible, est massif, cannelé, et comme tortueux.

La partie supérieure de la fleur, qu'au premier apperçu on prendroit pour une labiée, est assez courte ; c'est comme une écaille brunâtre, un peu tiquetée, dont l'ensemble forme une demi-coque arrondie, et dont les trois parties, qui s'accolent presque comme si elles n'en formoient qu'une, se terminent chacune en pointe.

Deux lames étroites, qui se réunissent en berceau sous cet abri, sont deux petits pétales blanchâtres et marqués de

pourpre, qui s'élèvent des deux côtés de la petite charnière intérieure formée par le stigmate, et qu'on n'apperçoit qu'en écartant leur toit brunâtre.

La partie saillante est celle que j'appellerai la lèvre inférieure.

Elle est blanche, tachée de pourpre, et elle étale cinq divisions. Les deux latérales sont très-étroites; on y voit les deux bras du singe. Les deux suivantes sont amples, simples, unies, et composent presque toute la lèvre. Entre elles deux, on distingue une petite avance très-courte, qui représente, dit-on, la queue du singe.

Le tissu de cette partie de la fleur ressemble en tout à celui des jacynthes.

Toute cette lèvre se rétrécit pour joindre la partie supérieure, et s'alonge en petite bourse ou nectaire au-dessous du pédoncule.

L'ensemble des parties de la fructification que cette fleur enferme, et que sa partie supérieure abrite et recouvre, ressemble à une coquille faite en cœur,

au-dessus de laquelle un petit réservoir seroit fermé, et qui serviroit de jatte à une petite fontaine.

Les deux petites étamines, comme deux petites figures d'ornement, sont bien enfoncées dans leurs loges.

Toute cette fleur présente un aspect assez riche, et d'ailleurs n'étant pas commune, elle a pour l'œil un mérite de plus. Elle croît dans les prés.

Les Ophris appartiennent à la gynandrie comme les orchis. Ils s'en distinguent, parce qu'ils n'ont pas d'éperon ou de nectaire à leur corolle.

L'Ophris compte un grand nombre de variétés. Une des plus jolies est sûrement l'Ophris mouche; mais j'attendrai que l'automne m'en fournisse un modèle pour la décrire.

Celui que j'ai sous les yeux, et que je décrirai pour donner une idée du genre, est, je crois, l'Ophris blanc, *ophris spiralis alba.*

Sa tige, blanchâtre et arrondie, porte

des feuilles alternes, lancéolées et d'un tissu de ruban, comparable à celui des feuilles du muguet ; elles sont d'ailleurs étroites et pointues.

Les fleurs sont blanches et disposées assez irrégulièrement autour de la tige, à compter de ses dernières feuilles, que suppléent de courtes bractées imperceptibles.

Les pédoncules des fleurs de ce maigre épi sont épais et tortueux, comme ceux de l'Orchis et plus courts vers le sommet.

La fleur est petite, blanche, et ses pétales sont serrés sur eux-mêmes, de manière à représenter un petit prisme triangulaire, dont l'une des faces seroit parallèle à l'horizon.

La comparaison ne sauroit pourtant être entièrement exacte, parce que la partie inférieure est un peu concave, et que d'ailleurs l'arête du prisme se courbe, à l'extrémité de la fleur, sur la partie que j'ai posée pour base.

Trois pétales, blancs et terminés en pointe, sont la première enveloppe de la

fleur; ils l'embrassent entièrement, et sont placés de manière, que le milieu de chacun repose sur chacun des angles du prisme.

Deux autres pétales, qui se joignent et embrassent les deux faces supérieures, servent de double voile à l'édifice secret, qui se compose de légers cartilages.

La partie inférieure de ce mystérieux édifice est une petite lèvre terminée en pointe et courbée d'ailleurs, de manière à rejoindre la partie supérieure; elle se prête, comme par le moyen d'une charnière, au léger mouvement de la main qui s'amuse à l'abaisser.

Une nuance jaune marque seule l'extrémité de la petite pointe, et c'est la seule tache dans une si blanche et si modeste fleur.

La membrane qui fait le pistil, est blanche. Les deux petites anthères qui se logent dans ses niches, sont blanches. C'est réellement une chose assez plaisante, que cette petite figure en capuchon, formée par cette agrégation étrange.

LETTRE LII.

29 Floréal.

SORBIER DES OISEAUX. *Sorbus aucuparia.*

ICOSANDRIE MONOGYNIE.

BOULES DE NEIGE ou ROSES DE GUELDRES. *Viburnum opulus.*

PENTANDRIE TRIGYNIE.

Après qu'on s'est un peu fatigué en herborisant, on aime à se retrouver dans un joli jardin, rempli de fleurs, mais de fleurs dont on jouira sans les interroger, sans en faire une étude. C'est ainsi, chère Fanny, qu'une douce société repose du tracas des affaires tumultueuses, et que la lettre d'une amie repose les yeux mêmes, épuisés par de longues lectures.

Le Sorbier des oiseaux, *sorbus aucuparia*, ce joli arbre, qui se charge de fruits si rouges, et dont la grappe joue si

bien sur le vert de ses feuilles ailées; ce joli Sorbier des oiseaux est en fleur dans le moment actuel, et c'est un repos que de l'admirer.

Ses feuilles, légères à la vue, sont composées de treize à dix-sept folioles ovales, lancéolées, pointues, dentelées sur leurs bords, glabres des deux côtés, et blanchâtres sur le côté inférieur.

Les fleurs forment un beau corymbe, dont les pédoncules sont rameux. Ce corymbe présente une surface d'une éclatante blancheur, et dont chaque petite corolle, chargée d'anthères fortement colorées, offre à l'œil satisfait comme un roseau délié, comme un transparent bien brillant, qui ajoute à tous ses plaisirs.

Chacune des corolles de cette nombreuse agrégation repose sur les bords d'un calice qui se gonfle au-dessus du pédoncule, et qui porte cinq petites découpures. La corolle a cinq petits pétales blancs, ronds et concaves.

Les étamines attachées aux bords du

calice, sont au nombre de vingt. Le petit ovaire mûrit dans le calice, et nous prépare son fruit pourpré.

Auprès de ces jolis arbres, vous admirerez les Boules-de-neige, *viburnum opulus*, autrement encore Roses de Gueldres.

L'arbrisseau qui les porte forme ordinairement un beau massif, comme un buisson. Je ne connois rien de plus beau que son ensemble : on ne se lasse pas de contempler un luxe, une abondance tout-à-la-fois si simples et si aimables.

Ces fleurs sont en belles pelottes, et laissent à peine la patience de remarquer les feuilles, opposées, pétiolées et découpées en trois parties principales, qui ornent toutes les branches et garnissent le buisson; ainsi, et trop souvent, on néglige de rendre hommage aux vertus d'une sage famille, qui font si bien ressortir les talens de ses nobles enfans.

Vous chercherez à-peu-près vainement les parties de la fructification sur les

fleurs qui composent l'agrégation de la boule. Chaque fleur, grace à leur multiplication, n'est plus guère qu'une petite pièce blanche, arrondie, découpée, jusqu'au centre, en cinq ou six parties. Ce centre est traversé par une petite pointe, qui est l'extrémité du très-délicat pédoncule, ou peut-être le vestige du pistil qui a dû habiter cette fleur.

Je n'ai pas vu la viorne originaire, que j'aurois été curieuse de comparer à la viorne de nos jardins.

Je sais seulement que les fleurs sont en ombelle ; mais leur petit calice, les cinq étamines, les trois stigmates, qui remplissent leur corolle à cinq découpures et presque plane, sont sacrifiés, dans notre Boule-de-neige, aux avantages extérieurs d'une parure brillante, avec laquelle elle doit mourir.

C'est, dans cette plante, notre caprice plutôt que son choix, qui décide ainsi de son sort. Il en est ainsi des enfans : l'éducation trop souvent dispose de leur destinée prématurément et sans retour.

LETTRE LIII.

1er Prairial.

SCORSONÈRE. *Scorsonera pulveriflora.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

TANAISIE. *Tanacetum vulgare.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

Je vais vous faire, ma chère amie, un petit bouquet tout jaune, et nous ne sortirons pas de la syngénésie.

D'abord je vous apprends que ce que vous nommez salsifis, et ce que vous mangez comme tel, est vraisemblablement de la Scorsonère cultivée. J'ai découvert hier que notre jardinier faisoit cet arrangement.

La différence qui caractérise la fleur de la Scorsonère et la distingue de celle du salsifis, consiste dans ce double rang d'écailles vertes, qui recouvrent le calice à sa base. Le salsifis n'en a aucune; elles

ont d'ailleurs peu de différence. Le salsifis se nomme *tragapogon pratense*. La Scorsonère s'appelle *scorsonera pulverifloraj* elle a plusieurs variétés. Mais c'est la Scorsonère, à proprement parler, que je vais décrire, et vous saurez connoître un légume du jardin.

La Scorsonère est une grande plante droite, et dont la tige herbacée et creuse est couverte d'un petit coton, qu'emporte la pression des doigts.

Les feuilles en sont rares; celles qui naissent vers la base sont pourtant plus fréquentes, plus grandes, plus alongées; les autres, beaucoup plus courtes et toujours effilées, ne se trouvent guère qu'à la naissance des branches, qui poussent alternativement et à des distances inégales.

Ces feuilles sont un peu âpres au toucher sur leurs bords, et chargées à l'extérieur du même duvet que la tige.

Les branches qui croissent depuis la base de la tige jusqu'au sommet, ont chacune une fleur à leur extrémité.

Cette fleur est une radiée, d'un jaune

clair, portée dans un calice long et serré comme un étui.

Ce calice est glabre, et ses écailles forment des angles très-prononcés. J'en remarque d'abord cinq, dont les deux opposées embrassent les trois autres, qui se recouvrent entre elles par leur base. Elles se terminent en pointe, et rendent un jus laiteux quand on les enlève.

Cinq autres parties plus grandes qui en enferment trois plus étroites, composent d'ailleurs la contexture principale du calice.

La manière dont elles se joignent sans laisser de vide, est admirable. Elles amincissent leurs lames des deux côtés, jusqu'à les rendre transparentes afin de coller mieux.

Toute la fleur appartient à la polygamie égale; par conséquent, les demi-fleurons de la circonférence sont hermaphrodites comme ceux du disque.

Les premiers dont le tube alongé s'enferme dans le calice, laissent renverser plusieurs rangs de rubans jaunes, qui

sont comme les pétales de chaque demi-fleuron. Leurs pistils jaunes s'élèvent au-dessus, et s'y divisent en fourche, tandis que les anthères, dont la réunion les entoure, ne forment qu'une colonne avec le style de chacun d'eux, et deviennent brunes au bout de quelques jours.

Les demi-fleurons du disque ont à-peu-près la même composition; mais leur pétale ou languette, demeure long-temps roulé sur le pistil et les étamines qui l'entourent; et le disque, par ce moyen, offre long-temps une réunion de petits tubes qui rapprochent leurs extrémités comme le sommet d'un cône.

Je remarque entre tous ces fleurons, comme des bractées blanchâtres, qui sont peut-être des ébauches de demi-fleurons; et un grand nombre de longs poils soyeux et légers, qui s'attachent à l'ovaire de chaque demi-fleuron. Les poils sont comme les ailes qui doivent en disperser la graine.

Cette fleur, lorqu'on l'ouvre, répand

un doux parfum, qui fait regretter de l'avoir si maltraitée.

Ses longs pétales sont cannelés dans leur longueur, et finement découpés à leur extrémité.

Chaque demi-fleuron a cinq étamines. La Nature affectionne ce nombre. Il est celui des parties de beaucoup de fleurs, et des divisions de beaucoup d'autres.

Ma pauvre fleur qui languit, déchirée, me fait penser que nous sommes faits pour jouir et non pour apprendre. Dès qu'on connoît, on a détruit.

Après cet exemple choisi dans la polygamie égale, nous en allons prendre un dans la polygamie superflue, c'est-à-dire, parmi les fleurs composées dont le disque a des fleurons hermaphrodites et la circonférence des demi-fleurons femelles.

En général, mon amie, les demi-fleurons femelles ne produisent pas. Leur stigmate, ordinairement imparfait, n'est point propre à recevoir les élémens de fructification que pourroient

lui communiquer les étamines du disque.

La Tanaisie, *tanacetum vulgare*, est une plante vigoureuse, emblême de santé, plus que d'agrément et de graces ; elle croît robuste dans les terreins les plus pierreux, sur le sol le plus aride. La Nature coordonne des habitans, des ressources, des parures à tous les lieux. Leur effet d'abord est relatif. L'habitude en rend la jouissance complète.

Nos savans croyent découvrir des habitans dans le soleil depuis qu'ils y ont vu des taches. Tout, sans doute, s'il est ainsi, doit être disposé pour eux dans la plus juste proportion ; et des hommes de diamant y caracolent sur des salamandres.

La tige de la Tanaisie est assez droite, forte et cannelée. Une espèce de coton plucheux est répandue sur toute la plante, à-peu-près comme sur le seneçon et les autres plantes qui lui ressemblent.

Les branches croissent presque depuis

la base et s'élèvent droites comme la tige. Elles sont alternatives.

Une feuille d'un vert foncé, assez longue, droite, découpée à l'infini, et singulièrement frisée, accompagne chaque branche, et distingue la plante qu'elle hérisse.

Un bouquet de fleurs jaunes disposées en corymbe, se trouve au sommet de chaque branche.

Le calice est d'une seule pièce, mais tellement cannelé, qu'on le diroit formé de la juxtaposition d'un grand nombre de fils verts marqués d'un petit point brun à leur extrémité. Il est cotonneux comme toute la plante.

Avant que la fleur soit complétement épanouie, les bords du calice en recouvrent le tour. C'est une espèce de petit parquet composé des boutons encore verdâtres des fleurons, serrés tout près l'un de l'autre comme des petites têtes d'épingles.

Les demi-fleurons de la circonférence paroissent enfin, et se tiennent droits

autour du disque, roulés comme de petits fils bien fins. Ils développent plus tard leurs petits rubans jaunes, ou languettes, bien courts et bien étroits. Ce rang de demi-fleurons est assez maigre. Chacun enferme dans son petit tube blanc, un petit pistil jaune et fourchu.

Les fleurons du disque grossissent peu à peu leurs petits boutons jaunes. Ils ouvrent assez tard chacun une petite corolle ronde comme un fourreau de pistolet. Elle a cinq petites divisions, et renferme la petite colonne de son pistil et de ses cinq étamines jaunes.

Tous ces petits nids reposent sur un fond de duvet. On n'en sauroit évaluer le nombre sur un seul pied de Tanaisie.

La jacobée, *senecio jacobea*, a beaucoup de rapport avec la Tanaisie. Pourtant c'est une fleur différente, et l'œil le moins exercé ne les confondra pas.

La tige en est moins forte et moins élevée, les tiges moins confuses; le corymbe des fleurs est moins rameux, plus espacé.

L'aspect de ses fleurs est plus riant, leur nuance est plus claire. Les demi-fleurons de la circonférence plus larges, et d'abord développés, prennent plutôt une direction horizontale, et forment une couronne bien plus agréable à la vue, que les fils roides et droits du cercle de la Tanaisie.

Les feuilles de la jacobée, autrement encore l'herbe dorée, ou l'herbe de Saint-Jacques, sont plus petites et plus courtes, découpées aussi profondément et avec aussi peu de régularité. Elles n'ont point leurs bords frisés, et ne ressemblent pas de même à des feuilles de chardon. Elles sont également cotonneuses comme toute la plante.

Le calice de la jacobée, nous l'avons déjà dit, porte un doublé rang inférieur composé de cinq fils verts, qui partent des cannelures de la tige et s'appliquent jusqu'au milieu de la hauteur du calice, sans précisément s'y coller. Ils se terminent par de petits points bruns.

La fleur un peu plus grande que celle

de la Tanaisie, est d'ailleurs fort agréable et embelliroit un parterre.

La Tanaisie donne une variété qu'on place dans les massifs de fleurs, et qu'on appelle bouton d'or. Je ne crois pas qu'elle ait de demi-fleurons à sa circonférence, et je lui ai vu précisément la forme d'un bouton d'habit.

LETTRE LIV.

2 Prairial.

SERINGA. *Philadelphus coronarius.*

ICOSANDRIE TETRAGYNIE.

MA chère amie, une douce odeur d'orange m'appelle auprès d'un Seringa, arbuste tout charmant, actuellement en fleur. On le nomme en latin *syringa*, comme le lilas, ou encore *philadelphus coronarius*. On croit que cette épithète fraternelle de *philadelphus*, tient à l'espèce d'entrelacement de ses branches, ou au rapprochement de ses fleurs.

L'arbuste buissonne aisément ; son bois a l'air sec, il est brunâtre, et son écorce est rude au toucher.

Ces tiges se chargent d'une infinité de petites branches vertes, alternativement opposées.

Les feuilles le couvrent dans le même ordre. Leurs pétioles très-courts portent des feuilles opposées, quelquefois arron-

dies, quelquefois terminées en pointe. Leur couleur est foncée, le dessous de la feuille l'est toujours moins, et les arêtes bien prononcées par-dessous, rendent cette partie assez dure.

Les feuilles du Seringa ne se jouent point avec le zéphyr; elles ont une sorte de roideur dans leur contexture et dans leur position.

Les fleurs, ainsi que je l'ai dit, s'agrègent et se pressent à l'extrémité de chaque petite branche; elles y sont alternativement opposées sur leurs courts pédoncules, et une fleur terminale complète le charmant épi.

Le calice est presque blanchâtre, et son tissu ressemble un peu à celui d'une peau de gant. Il a cinq divisions qui s'étendent le long de la corolle, et se terminent en pointe.

Quatre pétales d'un beau blanc et d'un tissu compacte, composent la corolle, ou plutôt la cassolette d'ivoire, d'où s'exhalent de si doux parfums.

Ces pétales attachés sur les bords du

calice n'ont point d'onglet ; ils s'entrelacent à leur base, et ne s'éloignent que par leur extrémité, légèrement terminée en pointe, avec une petite échancrure au milieu.

Une vingtaine d'étamines inégales sont attachées par leurs filets blancs sur le bord de ce calice, que l'ovaire remplit, de sorte que ce calice est comme une petite poire pour la forme, et qu'il est destiné à la gonfler au-dessous de la corolle, pour mûrir ses fruits comme la poire elle-même.

Quatre pistils blancs sont debout au milieu de la petite plate-forme circulaire que leur offre le calice ; semblables à de petits Mercures, ils savent enlever à la foule des étamines le superflu, ou même le nécessaire, pour grossir le trésor dont ils sont les gardiens.

Vous ne pouvez imaginer combien deux jours de bonne pluie ont fait faire de progrès à la végétation. Les arbres, déjà touffus, paroissent avoir doublé leurs feuilles ; leur écorce paroît dilatée, épais-

sie. O la belle saison, que la saison printannière ! Un beau soleil l'égaie, une bonne pluie la rend plus belle, et l'électricité d'un orage qui gronde lui donne une nouvelle vigueur.

L'étude de ses trésors a pour moi tous les jours de nouveaux charmes. Je la fais avec vous, et je crois, mon amie, vous la devoir comme vous me la devez. Je me persuade que j'y fais des progrès, et je crois voir s'ouvrir la route qui doit me conduire à des progrès nouveaux.

Je ne sais pas néanmoins s'ils seront bien rapides; je n'ai pas encore uni la plus légère fatigue au plaisir que je me suis donné.

LETTRE LV.

3 Prairial.

BERCE ou BRANC-URSINE. *Heracleum sphondylium.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

Je vais, ma chère amie, vous essayer la description d'une ombelle.

Les plantes de cette classe appartiennent toutes, ou presque toutes, à la pentandrie. Elles offrent d'ailleurs d'assez grandes difficultés, et par la petitesse de leurs corolles et par leur ressemblance.

La plupart des ombelles ont, de plus, uniformément cinq étamines et deux pistils.

Je ne crois pas toutefois me tromper, en disant que celle qui m'occupe est l'*heracleum sphondylium*, ou la Berce, plante qu'on trouve dans les prés.

Sa tige est forte, creuse comme un ro-

seau, arrondie et cannelée; elle est couverte de poils fort doux.

Les branches sont alternatives, et sont à d'assez grandes distances. Une membrane large et roulée sur les bords, chargée extérieurement d'un duvet serré, accompagne la naissance de chaque branche, et semble en être le berceau.

Souvent l'extrémité de cette membrane, toujours plus grande vers la base de la plante, porte une feuille composée, dont l'arête n'a qu'une légère cannelure au milieu; le vert en est beaucoup plus sombre que celui de la tige.

Ces folioles ont au moins cinq découpures principales. Elles sont rudes et plus ou moins frisées; leurs pédoncules sont opposés, et la troisième feuille est presque toujours terminale.

L'ombelle, au sommet de chaque branche, et sur-tout l'ombelle principale, forme un beau parasol, dont les ombelles partielles sont portées sur des soutiens longs et cannelés.

Je ne remarque aucune stipule à sa

naissance; mais chaque ombelle partielle en a deux comme deux petits fils verts. L'espèce de collerette qui se trouve à la naissance des ombelles, est, avec la forme de leurs graines, un de leurs caractères distinctifs.

Dans quelques-unes, elles manquent tout-à-fait; en quelques autres, elle est *caduque*, et celle de la Berce est de ce genre.

Le nombre des fleurs qui composent le groupe de l'ombelle partielle est prodigieux. Elles sont rangées circulairement et avec grace. Celles du milieu sont encore en bouton quand celles de la circonférence, portées par de plus longs pétioles, sont toutes épanouies.

Le calice de chaque fleur est un petit gonflement, d'un vert foncé, de la grosseur d'une tête d'épingle, et perdu sous un petit nuage de duvet.

La corolle blanche a cinq pétales d'inégale grandeur. Les deux qui rentrent dans le cercle de l'ombelle sont petits, légèrement échancrés au milieu,

et plissés par le dessus comme les trois autres.

Les deux latéraux sont plus grands, ainsi que leur échancrure; mais les deux parties de cette échancrure sont inégales, et les deux plus petites sont du côté des petits pétales.

Enfin celui du milieu, plus alongé, est fendu presque jusqu'à l'onglet; ce qui ajoute à la légèreté de cette petite corolle.

L'ovaire grossit au milieu, surmonté de deux petits pistils de bords rougeâtres, et qui s'alongent quand les germes mûrissent. Les étamines tombent peu à peu. Elles sont blanches, chargées d'anthères verdâtres, et placées autour de l'ovaire, entre les intervalles des pétales, ce qui les oblige à se courber avec grace autour du petit ovaire conique.

Ce superbe bouquet fait un bel effet dans les prés, mais un très-mauvais dans les foins, aussi cherche-t-on à le détruire.

Remarquez, je vous prie, l'effet de

l'ombelle avant son épanouissement. A peine formée, la membrane nourricière appuie sa tête, et lui tient lieu de berceau. Prête à se développer, ses ombelles partielles gardent encore plus de deux petites stipules.

Chaque pétale, encore verdâtre, relevé et plissé en deux sur lui-même, fait de chaque fleur une petite boule informe, à cinq nervures. J'observe que la partie saillante de chaque nervure est formée par la réunion des bords des deux pétales voisins, afin de mettre à couvert l'étamine et son anthère verte, qui se trouve, comme je l'ai dit, entre l'insertion de chaque pétale.

La partie rentrante de chaque nervure est formée par l'échancrure du pétale. Peu à peu la teinte sombre de ces beautés enfantines s'éclaircit; elles grandissent, elles s'étendent; et le papillon ne s'élance pas sur les ailes de sa métamorphose, avec une parure plus brillante que cette jeune nymphe, dégagée de l'enfance, volant à la cour du printemps.

LETTRE LVI.

4 Prairial.

BON-HENRI. *Chenopodium bonus henricus.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

En faveur du nom qu'elle porte, nous ne laisserons pas sans la cueillir la plante appelée le Bon-Henri. Pour les savans, c'est un *chenopodium;* mais pour nous, chère amie, elle gardera son nom.

Le Bon-Henri est bienfaisant; ses tiges bien cuites sont l'asperge du pauvre; ses feuilles se mangent en épinard. Ce nom est comme un talisman, qui doit améliorer l'être qui le porte : il semble exclusivement français. En un mot, ce nom appartient à mon cœur, et mon cœur est content de le retrouver sur une plante bienfaisante.

Le Bon-Henri croît dans les pierres, le long des murs, dans les buissons, toujours à portée de la pauvre main qui le

cherche. Son aspect n'a rien de brillant : c'est un charme de plus dans la modeste charité, que le simple voile sous lequel elle s'approche de l'infortune.

Ses tiges sont cannelées, chargées d'un petit duvet, et souvent de poussière.

Ses feuilles sont alternatives; elles sont portées sur des pédoncules assez longs, cannelés au milieu, sans doute pour l'arrosement des racines, parce que la plante est assez touffue.

Les feuilles, d'un vert foncé, sont faites en fer de lance. Assez lisses d'ailleurs à l'extérieur, assez unies, elles doivent aisément s'amollir à la cuisson.

De petites branches axillaires naissent quelquefois entre les aisselles des feuilles, c'est-à-dire entre la branche et la naissance du pédoncule.

L'épi principal des fleurs se trouve à l'extrémité de la tige; il ne ressemble en rien à ces rians épis dont quelquefois nous avons fait la récolte : les uns bleus et légers comme celui de la véronique; d'autres d'un rose vif comme celui du sainfoin;

d'autres enfin d'un jaune satiné comme celui du bouillon-blanc.

L'épi chargé de nos fleurs microscopiques, est terne comme elles. Aucune corolle n'embellit ces fleurs de ses draperies soyeuses.

De petites branches, toujours plus courtes, entourent la tige depuis les dernières feuilles jusqu'à son extrémité.

Ces petites branches ne sont que des pédoncules, toujours plus courts et enfin nuls.

Je crois les fleurs disposées alternativement par groupes sur les côtés opposés des petites branches, et tellement serrées que chacune de ces petites branches a l'air d'un petit chaton ou d'un gland d'agrémens.

Chaque calice est composé de cinq parties bien petites. Cinq étamines habitent cette enceinte; leurs filets, d'abord imperceptibles, portent des anthères jaunâtres, à deux lobes, qui forment comme un petit cercle, et varient la nuance uniforme de la plante.

Les étamines grandissent, et se dessèchent. Le germe, qui se trouvoit au milieu, surmonté de deux pistils imperceptibles, dépose une graine au fond du petit calice, qui se referme pour la réchauffer et la mûrir.

La Nature économise la prévoyance ou ses soins, dans les espèces animales ou végétales, qu'elle doue d'une prodigieuse fécondité. La pêche mûrit son amande entre les remparts presque indestructibles d'un noyau, et le revêtement que lui forme sa pulpe épaisse. Les mille semences d'une tige de Bon-Henri doivent éclorre seules, comme le frai des poissons.

Vous reconnoîtrez, j'espère, ma charitable plante. Saluez, je vous en supplie, son épi vert, nuancé de jaune, tout hérissé des petits fils des étamines.

LETTRE LVII.

5 Prairial.

PETITE GARANCE BLEUE. *Sherardia arvensis.*

TETRANDRIE MONOGYNIE.

Asclepias vincetoxicum.

PENTANDRIE DIGYNIE.

MA chère amie, j'ai fait hier une herborisation. Hier, toute la soirée, j'ai parcouru notre immense plaine. Le temps étoit délicieux et couvert; cependant le soleil, avant de quitter l'horizon, nous a fait voir au-dessus des bois l'extrémité d'un arc-en-ciel. Je ne sais pas trop quelle raison physique nous déroboit le cercle entier. On auroit dit d'un météore vert et rose, d'un globe de feu dans la nuée grise, et ce prodige, dont nous savions le secret, n'étoit qu'un plaisir pour nos yeux.

Peu à peu les nuages ont brillé d'un

éclat d'or et du plus bel azur ; mais ces images des courtisans, qui se décolorent aussi lorsque leur astre a disparu, me faisoient penser encore à ces puissances sur leur déclin, et dont la décadence s'annonce par le choix seul et la splendeur des favoris qui les entourent.

Nous avions à saluer dans notre route des réunions de plantes, qui sembloient cantonnées chacune dans leur région. De belles ancholies recevoient notre hommage ; de petits souvenez-vous de moi me traçoient votre nom ; des coquelicots et des bluets attendoient de jeunes bergères. Plus d'une fleur attendoit son peintre ; je promettois à toutes, mais je ne pouvois leur répondre du temps, et le hasard, plus que le choix, déterminera effectivement leur place.

La tête blanchie de l'hellébore commence à disparoître. La touffe des feuilles radicales de ces palmes d'un vert foncé, que nous remarquâmes à la fin de cet hiver, semble au contraire réunir de nouvelles puissances. Nous avons trouvé

un hanneton qui s'endormoit sur une de ces grandes touffes, et nous avons pensé qu'un petit accès de folie l'avoit fait mettre à ce régime par la faculté hannétonnienne. Chez eux, sans doute, on va à l'hellébore comme chez nous on iroit aux eaux.

Traversons ce gazon de thytimales, qu'entremêlent des branches de croisette, comme des colonnes jadis dorées, maintenant sans chapiteaux. Epargnons ces petites mottes parfumées de serpolet. Passons dans ce froment, dont la nuance est encore si fraîche, et que varient la teinte sombre du blé de vache, et les grappes lilas de la jolie vesce à épis; dans un sol plus pierreux nous allons cueillir quelques plantes, et deux d'entre elles vont fixer mes pinceaux, tandis que d'autres, malgré moi, attirent et distraient mes regards.

Nous commencerons par la petite Garance bleue, *sherardia arvensis*.

Les racines de la vraie Garance qui, je crois, appartient exclusivement aux

provinces méridionales, servent à teindre d'un beau rouge. Quoique la racine de ma petite plante soit rouge aussi, je ne crois pas qu'elle ait cette propriété.

C'est une petite tige quarrée et assez rude. Elle a par intervalles des petits nœuds garnis d'une collerette de neuf à dix petites feuilles étroites, unies, d'un vert foncé et sessiles. Elles ont toute la roideur de découpures de cartes, comme on en met quelquefois aux flambeaux. Ce sont des feuilles verticillées.

C'est entre ces petites collerettes et la tige, que l'on voit quelquefois paroître une petite branche, qui porte elle-même des feuilles et des fleurs. Les feuilles sont agrégées au sommet de la tige.

On trouve au-dessus, et près de la dernière collerette, un nouveau cercle de feuilles plus petites et velues. C'est dans cette espèce de corbeille que croissent et s'épanouissent les jolies petites fleurs bleues. On les distingue comme des petites prunelles bien animées.

Chaque fleur est un tube fin et délicat,

qui s'ouvre en quatre divisions arrondies. Il repose sur son ovaire, entre de petites feuilles ou bractées chaudement velues, plus petites que celles du cercle, que j'ai appelé la corbeille.

On trouve en ouvrant le petit tube capillaire de la fleur, quatre étamines attachées à ses parois. Un pistil d'un travail aussi fin, aussi précieux que le reste, est lui-même un petit tube qui s'élève dans le tube de la fleur, et qui transmet, qui même déjà métamorphose les sucs dont l'ovaire doit se nourir.

Une plante commune au bois de Boulogne, et qu'on rencontre d'ailleurs auprès de la plupart des buissons, c'est l'*asclepias vincetoxicum*, ou dompte-venin. Cette plante est un emblême végétal d'Esculape.

Je l'ai saluée plusieurs fois dans ma longue promenade, et je vais vous la décrire afin qu'un pélerinage matinal vous mérite, comme à moi, la santé que le dieu dispense.

La tige de l'Asclépias est ronde et d'un vert-clair.

Ses feuilles simples sont vert foncé à leur surface, et le reflet du côté inférieur est blanchâtre. Elles sont opposées sur de très-courts pédoncules ; et l'on diroit qu'à chaque attache la tige forme un petit nœud.

Les feuilles sont un peu échancrées et arrondies en cœur, au point où elles touchent le pédoncule. Elles sont d'ailleurs assez alongées, et se terminent en pointe, de sorte que cette pointe se joue et se replie souvent. Les feuilles deviennent progressivement très-petites de la base au sommet de la tige.

Elles sont glabres comme elle.

La tige est droite, haute de deux ou trois pieds ; les fleurs multiplient leurs agrégations vers le sommet.

Elles naissent par petits bouquets attachés sur de légers pétioles à un pédoncule commun, et ressortent entre les aisselles des feuilles.

La fleur se compose d'un calice à cinq

divisions, comme de simples fils, assez écartées et très-profondes.

La corolle est toute blanche. Elle a cinq divisions oblongues, et recourbées extérieurement à leur extrémité. Les angles formés par leurs points de réunion, correspondent aux pointes du calice.

Le blanc de la corolle dont le tissu est compacte, n'a rien de brillant, et sa teinte même a quelque nuance verdâtre.

En écartant les divisions de cette corolle, on trouve au fond du tube cinq nectaires charnus, qui forment comme une seconde petite corolle interne, avec cinq petites découpures, et par conséquent cinq petites cannelures intérieures.

Les deux pistils sont au milieu, justement de la hauteur des nectaires, et entourés de cinq étamines de même taille, fortement pressées contr'eux.

Les cinq parties saillantes des nectaires touchent la petite colonne tronquée des étamines et des pistils. Les parois de la corolle s'élèvent autour. Le vase, à demi rempli, qu'elle forme a de la grace. Il y

a quelque chose de mystérieux dans le travail qu'elle nous présente. C'est comme l'emblême de la coupe mixtionnée, que les disciples d'Esculape ont l'art dangereux de nous offrir.

La fleur de l'Asclépias est une espèce de gobe-mouche. Elle se contracte pour retenir l'insecte qui pénètre dans son sein; et cette propriété peut devenir une preuve nouvelle de toute l'irritabilité dont la fibre végétale est susceptible.

LETTRE LVIII.

7 Prairial.

PIED-D'OISEAU. *Ornithopus perpusillus.*

LUZERNE EN FER DE FAUX. *Medicago falcata.*

VESCE A ÉPIS. *Vicia cracca.*

DIADELPHIE DÉCANDRIE.

Ma chère amie, vous trouvez souvent sur les chemins une petite fleur jaune, brillante et papilionacée, véritablement bien jolie. Ses fleurs sont disposées horizontalement et en couronne, au sommet de sa petite tige.

Je crois que c'est le Pied-d'oiseau, *ornithopus perpusillus.* Elle ressemble beaucoup aussi à la luzerne en fer de faux, ou *medicago falcata.*

Je me décide pour le premier nom, quand les gousses de ma fleur me font

distinguer des nœuds, ou plutôt des articulations, qui rappellent celles qu'on trouve aux phalanges des pattes d'oiseaux.

La gousse de la luzerne est plate.

Les fleurs qui se partagent ces deux noms, ont d'ailleurs une grande ressemblance.

Leurs tiges sont également délicates et cannelées; mais les feuilles du Pied-d'oiseau sont véritablement de celles qu'on nomme feuilles composées, avec des folioles arrondies, et une foliole terminale.

Les feuilles de la luzerne sont exactement celles du trèfle; elles en ont la forme, le nombre et la rudesse. Quand leur pédoncule, large et court, s'éloigne de la tige, deux folioles s'y attachent pour l'accompagner.

Voilà de réelles différences, que l'œil peut bien ne pas distinguer d'abord.

J'ai dit que les fleurs dans ces deux plantes se groupent horizontalement et en couronne au sommet de chaque tige.

Celles du Pied-d'oiseau sont plus petites; leurs calices sont incomparablement plus petits.

Ceux des fleurs de luzerne, plus grands et un peu velus, sont accompagnés d'une petite feuille de trèfle du côté où la petite guirlande est moins serrée, de sorte qu'elle forme un cercle moins complet.

Je vous observe que les calices éprouvent rarement les variétés auxquelles les autres parties des fleurs sont quelquefois sujettes.

Les fleurs des papilionacées ne se doublent point, et les labiées sont aussi dans le même cas.

Outre le calice avec cinq divisions, chacune des fleurs a son petit étendard, orné intérieurement de quelques traits d'un rouge vif. Il se plisse au milieu; il est rond et se relève avec grace.

Les deux ailes, également brillantes, embrassent bien exactement la carêne; et celle-ci, dont on diroit que l'ouverture est collée, pour la sûreté plus parfaite du dépôt qu'elle transporte, laisse échapper

un petit nuage de poussière, quand la fatale épingle vient à l'ouvrir.

Les étamines, au nombre de dix, sont attachées par leurs filets. Vous aurez déjà remarqué que, dans toutes les légumineuses, une seule étamine détachée du faisceau suffit pour donner à toute la classe le joli nom de diadelphie, ou la classe des deux frères, comme si les étamines formoient réellement deux faisceaux.

Le bouton de ces fleurs et leur calice paroissent ornés d'une nuance rouge vif, dont l'éclat donne une vie nouvelle aux nuances satinées de la fleur.

En les décrivant ensemble, j'ai fait, ma chère amie, une véritable étude, et je me suis appris à moi-même ce que je paroissois vous enseigner. Ne vous dois-je pas un remercîment ?

Vous aurez pour ma reconnoissance, la *vicia cracca*, ou la Vesce-à-épis.

Elle est agréable et légère, et vous la trouverez entre les bleds naissans.

Ses tiges sont assez dures, quarrées, cannelées.

Ses branches se tordent facilement, et s'étendent sans régularité. Elles tiennent beaucoup de place.

Ses feuilles sont composées ; leurs folioles sont nombreuses, minces, étroites et longues. Quelquefois une foliole terminale les complète ; quelquefois c'est une de ces petites vrilles ou attaches dont le fil se roule sur lui-même, quand il ne trouve point à s'appuyer.

Une branche de folioles a quelquefois plusieurs de ces attaches à son extrémité.

La base de la plante porte de petites branches, uniquement chargées de feuilles. Ces feuilles d'ailleurs accompagnent toujours la petite branche qui porte l'épi des fleurs. La feuille suit une direction horizontale, alternativement à droite et à gauche du rameau, et la petite branche fleurie se dresse comme un petit arbre.

Cette disposition a de la grace, surtout quand la branche qui soutient le tout, portant plusieurs épis et s'étendant

un peu, donne l'idée d'un pont léger, qu'on auroit semé de verdure et de fleurs.

Ma jolie plante n'est point une plante parasite. Ses vrilles délicates lui font seulement chercher l'appui, ou d'une fleur plus forte qu'elle, ou d'un tuyau de seigle qu'elle semble guirlander. Soutenons une si jolie plante, elle réjouit notre vue de ses chapelets lilas; elle ne demande que le bras de l'amitié.

Ses petites fleurs papilionacées ont en effet la plus fraîche couleur. Elles se rangent sur trois lignes alternativement, et toujours du même côté de leur droite petite branche qu'elles recouvrent jusqu'à moitié.

Leurs pédoncules sont imperceptibles. Elles retombent sur leur tige, et se soutiennent à peine dans une direction à demi horizontale.

Le calice est une espèce de petit sabot lilas, qu'on ne distingue pas d'abord; il est fort échancré à la partie supérieure. La partie inférieure a trois petites divi-

sions et une teinte verte ; c'est comme une petite charpente destinée à soutenir la petite carêne.

Toute la fleur est longue et étroite. Le petit étendard est un manteau d'un beau violet, qui se plisse au milieu et s'échancre à son extrémité d'ailleurs arrondie.

Les deux ailes, d'une nuance plus pâle, sont comme une jolie coquille bivalve.

La carêne, à laquelle elles tiennent des deux côtés, est extrêmement petite et plus pâle encore, sauf sa petite pointe, dont la couleur est très-foncée. La dégradation des teintes douces est le grand art du coloris de Flore. Les peintres l'étudient long-temps.

Le pistil est recourbé ainsi que le petit faisceau d'étamines et l'étamine qui s'en détache, et forme le second corps. De petites anthères jaunes sont le trésor qu'enveloppoient tant de voiles. Quand ils s'écarteront eux-mêmes, on ne verra plus qu'un berceau ; c'est pour ce ber-

ceau que tout est fait. O avenir, avenir! Le présent se consume pour toi seul, et tu ne donnes qu'un rêve au présent!

LETTRE LIX.

9 Prairial.

SCROPHULAIRE. *Scrophularia aquatica.*

DIDYNAMIE ANGIOSPERMIE.

PEIGNE DE VÉNUS. *Scandix pecten.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

Je trouve au bord de l'eau une grande plante peu agréable, à laquelle, pendant long-temps, on a prêté de grandes vertus; c'est la Scrophulaire. Ce nom, ce me semble, en dit assez.

Ses tiges droites sont creuses et faites quarrément. Elles sont de plus un peu cannelées, épaisses et nuancées de rouge.

Les feuilles opposées ont, comme toute la plante, une odeur désagréable, quand on les presse entre les doigts.

Ces feuilles sont portées sur un pédoncule applati, creusé, membraneux,

et qui paroît quelquefois une prolongation de la feuille.

Cette feuille est verte et assez foncée, douce au toucher, découpée légèrement, terminée en pointe, et veinée d'assez fortes nervures.

Le haut de la tige est tout dégarni de feuilles. Les fleurs croissent en petit éventail, à l'extrémité des petites branches ou pédoncules. Ils sont alternativement opposés, placés à d'assez grandes distances, et appuyés d'une sorte de stipule fort petite.

C'est donc à l'extrémité de ces petites branches quarrées, et nues comme la tige, que les pétioles particuliers se rangent sans régularité, et comme je le disois, en manière d'éventail; mais une stipule toujours plus petite accompagne la naissance des différens petits pétioles.

Le calice de la fleur a cinq divisions arrondies, et parfaitement collées sur une fleur bien ronde.

On diroit toutefois que le tissu de ce calice est doublé d'une espèce de papier

brouillard, dont le bord passe et se découpe selon les découpures du calice.

La fleur de la Scrophulaire est une sorte de labiée brunâtre, parfaitement ouverte, ronde comme une petite cruche, et dont la lèvre inférieure, presque insensible, retombe à peine sur la rotondité que forme le ventre du vase auquel j'ai comparé cette fleur.

Ses parties latérales sont droites et s'élèvent un peu. La lèvre supérieure les surpasse toutes.

Cette lèvre supérieure est très-brune et se divise en deux parties, qui repassent l'une sur l'autre et sont arrondies. Cette lèvre supérieure, bien baissée sur la fleur avant qu'elle soit éclose, la fait ressembler à ces toques de velours brun que les femmes entourent d'un turban.

C'est elle qui se relève en même temps que la corolle grandit, mais qui, placée de manière à tourner le dos à la tige principale, sert d'abri au petit vase que forme la fleur toute ouverte.

Je distingue à la jonction intérieure

des deux découpures de cette lèvre, une espèce de petit onglet de même couleur. Bien certainement c'est le nectaire.

Le nectaire, selon Linné, contient les sucs mielleux de la plante ; ainsi, ma chère amie, l'abeille étoit prévue.

Les quatre étamines inégales sont attachées des deux côtés anx parois de la ronde corolle. Elles grandissent peu à peu, et finissent par présenter à l'ouverture leurs quatre anthères didynamiques, comme de vraies fleurs dans une coupe.

Les semences sont recouvertes d'un péricarpe, qui remplit peu à peu le fond du calice, et peu à peu s'élève au cône. Le pistil nourricier se dessèche sur son ouvrage, mais il laisse des semences de vie.

Je veux aujourd'hui même vous faire connoître une des plus petites ombelles; c'est le *scandix pecten*, autrement le Peigne de Vénus. C'est sur-tout à ses semences et à leur agrégation que vous pourrez le distinguer.

Cette plante a une foible odeur de cerfeuil, et ses feuilles, assez rares et très-légères, ressemblent aussi au cerfeuil.

La tige est ronde, d'un vert très-vif, et parfaitement glabre. Elle pousse des branches toujours plus minces et en tout sens.

Plus épaisse vers la base, elle est quelquefois comme rayée d'une nuance de vert plus clair.

Ses feuilles se trouvent à la naissance des branches, et s'attachent par une espèce de petite membrane mince et creuse, que double intérieurement une petite pellicule blanche.

La feuille qui termine cette petite membrane est composée, et se divise en trois arêtes principales, minces et légèrement creusées. Elles portent chacune de délicates folioles découpées du tissu le plus fin, et selon le terme technique, singulièrement *laciniées*.

L'ombelle principale n'a point de collerettes, ou, selon le terme consacré, d'*involucre*. Les ombelles partielles en

ont une dans la proportion de leur largeur.

Les pédoncules qui forment l'ombelle universelle sont chargés d'un léger duvet.

La plume grossit nécessairement les objets délicats qu'elle veut décrire, car il faut qu'elle fasse voir, comme la loupe, ce que l'œil ne découvre pas.

Chaque petit calice est comme formé de deux petits tuyaux qui s'alongent, sans se désunir, lorsque la corolle est tombée.

Chaque fleur a cinq petits pétales échancrés dans leur irrégulier contour.

Cinq petites étamines avec de petites anthères blanches, correspondent aux intervalles de la corolle applatie.

Deux petits pistils sont au milieu et ne s'élèvent point.

Cette réunion microscopique, multipliée cent fois, forme la surface des ombelles les plus petites que j'aye encore vues. Cette plante peut-être a des échantillons plus grands.

Les doubles tuyaux qui s'alongent

après que la corolle n'est plus, demeurent droits sur les pédoncules des ombelles. Les petits pistils persistent encore et blanchissent leur sommet. La partie supérieure de ces tuyaux est d'un vert plus foncé que leur partie inférieure.

C'est à la forme, sans doute, de leur agrégation qu'est dû cet étrange nom de Peigne. Vous en apprécierez la juste application. En vérité, plus on regarde cette plante et plus on s'émerveille de l'étonnant rapport de ses parties.

LETTRE LX.

11 Prairial.

SUREAU. *Sambucus nigra.*

PENTANDRIE TRIGYNIE.

UNE touffe de Sureau qui se balance sur le penchant de ma montagne, appelle en ce moment mes pinceaux.

Le Sureau offre à l'œil des masses du plus grand effet. Je ne puis oublier combien il a de richesses et de graces autour des puits à fleur de terre, qu'on trouve dans les marais à légumes de Paris.

Le buisson que forme le Sureau, est lui-même chargé de guirlandes ; soit de liserons qui, le soir, s'endorment avec sécurité sous son abri ; soit de bryoines blanches, dont les fleurs monoïques ne se rapprochent que clandestinement ; soit de mille autres plantes qui croissent à ses pieds et que conserve son ombre salutaire.

Le bois léger du Sureau porte alterna-

tivement d'assez longues branches vertes, chargées de feuilles composées, nombreuses, touffues, alongées. Leur vert foncé, à l'extérieur, est par-dessous d'une nuance plus blanche. Leur pédoncule commun est aussi d'un vert tendre, et l'on conçoit comment, lorsque le vent l'agite, mille nuances différentes varient l'espèce de ce riche buisson.

Les fleurs blanches du Sureau élèvent avec une gracieuse élasticité, leur vaste ombelle et ses parfums suaves.

Le pédoncule, presque blanchâtre, qui soutient l'ombelle est rond et glabre, ainsi que les pédoncules particuliers qui soutiennent eux-mêmes les petites ombelles multipliées.

Ces petites ombelles partielles dont les pédoncules sont plus courts, en se rapprochant du centre de la réunion de tant de fleurs, ont chacune plus ou moins la forme de l'éventail; de sorte que la surface générale de leur aimable agrégation, est un peu creuse dans le milieu. Et par cette raison, les botanistes lui donnent

plutôt le nom de cône que celui d'ombelle.

Chacune des petites fleurs a un calice imperceptible à cinq petites pointes.

La corolle est monopétale, horizontale, et presque renversée extérieurement. Elle a cinq divisions presque totales et arrondies. Elle est toute blanche et d'un tissu compacte.

Cinq étamines à filets blancs, à anthères rondes et d'un jaune de miel, sont insérées sur cette petite corolle autour de trois pistils blancs peu élevés.

L'effet de cette multitude d'anthères sur la nappe blanche des corolles est infiniment doux et agréable pour la vue.

Le Sureau, *sambucus nigra*, offre dans ses différentes parties deux odeurs bien différentes : celle des fleurs est saine et charmante ; celle des feuilles est désagréable et presque nauséabonde. Ce seul exemple prouveroit, sans réplique, que la sève est *une* pour tous les végétaux qui la puisent du sein de la terre. La diversité de ses productions tient à celle

des organes, des canaux, des réservoirs, qui la reçoivent et qui l'élaborent.

L'infusion de fleurs de Sureau est propre à rappeler une transpiration interceptée; et sa seconde écorce a de salutaires propriétés dans le cas de l'hydropisie.

Sans prétendre donner à ces apperçus une trop grande extension, il est bon de remarquer que les genres de plantes entre lesquels on remarque des affinités, en ont aussi dans leurs vertus. C'est ainsi que les plantes dont les étamines attachées aux bords du calice, déterminent le classement dans l'icosandrie, sont presque toutes salutaires; tandis que celles dont les étamines attachées au réceptacle, déterminent le classement dans la polyandrie, sont presque toutes des poisons. Tels les arbres fruitiers, tels les pavots.

La pentandrie, classe dans laquelle mon Sureau se range, offre à cet égard des oppositions remarquables, et la méprise pourroit entr'elles devenir dangereuse.

La Nature prévoyante donne souvent aux substances vénéneuses un aspect, une odeur, qui repoussent loin d'elles. Témoin la jusquiame, *hyosciamus niger*, que je n'ai pas eu le courage de vous décrire, et qui paroît l'ouvrage d'une infernale déité, envieuse d'imiter les œuvres du dieu de la lumière.

En général les cruciformes sont saines. Les labiées, les légumineuses, le sont aussi; et à leur amertume près, la plupart des fleurs composées n'ont rien de malfaisant. La vertu des labiées est essentiellement dans leurs feuilles.

Qui expliquera de si constantes merveilles, et qui ne se plaira pas à les connoître et à les admirer?

LETTRE LXI.

13 Prairial.

PILOSELLE. *Hyeracium Pilosella.*
SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

PARELLE. *Rumex aquaticus.*
HEXANDRIE TRIGYNIE.

J'AI à vous décrire, mon amie, l'*hyeracium pilosella*, autrement la Piloselle, syngénésie polygamie égale.

Cette plante, assez commune en ce moment, ressemble au pissenlit. Cependant avec un peu d'attention, il vous sera impossible de vous y méprendre.

Cette fleur est d'un jaune plus clair. Son calice contient moins de demi-fleurons, et ils sont plus petits. Sa tige plus mince et d'un vert presque blanchâtre, est chargée de petits poils noirâtres, entremêlés d'une sorte de poussière blanche; et le calice en est tout couvert.

Les feuilles de cette plante dont la tige

est nue, droite et assez haute, restent couchées horizontalement sur la terre autour de la tige.

Inégales, oblongues, assez petites, sans aucun pétiole, et d'un vert foncé, elles sont couvertes des deux côtés de poils blancs, peu serrés, droits et assez longs.

Il part de quelques nœuds, à la base de la tige, comme une, ou plusieurs branches, ou filets rampans, qui reprennent racine, et reproduisent une Piloselle après lui avoir fait un petit tapis de feuilles velues. L'extrémité de ce fil reproductif se perd ordinairement en un fil mince et sans consistance.

Le calice, comme je l'ai dit, est petit, d'un vert pâle, velouté de noir, et imbriqué à la base sur-tout.

Les demi-fleurons qui la remplissent, parfaitement semblables d'ailleurs, sont pourtant bien plus petits au centre, et par une dégradation successive.

Le petit ruban jaune qui termine le petit tube, est finement découpé à son extrémité.

Le petit tube blanc, enveloppé de l'aigrette, qui doit enlever la semence, laisse sortir un petit pistil jaune, bifide, dont le stigmate est recourbé en deux petites cornes.

Le cylindre des cinq anthères entoure cette colonne, qu'à peine les yeux distinguent.

C'est en s'élevant peu à peu dans le tuyau des anthères, que le pistil s'imprègne de la substance nécessaire à ses graines. Aussi les semences manquent-elles rarement dans les plantes de la syngénésie.

Lorsque les demi-fleurons ont disparu, le calice se referme sur les graines et leurs rousses aigrettes; et c'est quand leur maturité est complète, que le calice, se renversant tout-à-fait, laisse envoler les germes de reproduction.

L'*hyeracium*, pendant la pluie, rapproche ses voiles jaunes, et se garantit de l'inondation. Il ne s'ouvre d'ailleurs qu'à certaines heures, et se referme à d'autres également réglées.

Cette plante, ses variétés, le pissenlit, le crepis et ses espèces, fleur composée, que je peindrai à la première rencontre, la scorsonère, le salsifis, plusieurs plantes de la même classe sur-tout, et quelques autres encore, ont servi à Linné pour établir, dans les temps sereins, comme une petite horloge de Flore. Il rangeoit ses douze espèces indicatives, suivant les heures que doit marquer le cadran, et les comptoit à l'épanouissement de leur corolle.

Un plus grand nombre de plantes portent la même exactitude dans leurs mœurs et leurs habitudes.

On s'est amusé à les tromper, en les enfermant dans des caves, et en leur fournissant la nuit des lueurs factices.

Ces pauvres captives s'ouvrent alors languissamment pour elles. Mais si la plus légère fente leur laisse entrevoir la vraie lumière, elles s'y portent, elles s'y élancent comme le cœur à la vérité, à la franchise du sentiment.

La fermeture de ces corolles peut se

considérer comme le sommeil des plantes; les plus jeunes dorment le plus.

. . . . . .

J'ai à vous décrire maintenant une plante utile dans les graves maladies de la peau, et dont la racine remplace la triste et bien amère racine de patience : c'est la Parelle, *rumex aquaticus*. La patience est aussi un *rumex*, et se nomme *rumex patientia*.

Rumex est le nom générique des oseilles. La Parelle en est une.

Elle croît au bord des eaux, ainsi que l'indique l'épithète d'*aquaticus*.

Sa tige est d'un vert peu foncé, un peu terne; elle est ronde, toujours plus mince jusqu'à son sommet, cannelée fort légèrement, et d'espace en espace formant comme un petit nœud couleur de rouille, auquel se rattachent le cercle de ses fleurs, ses feuilles, et même les branches nombreuses, qui souvent croissent deux à deux du même point.

Les feuilles de la Parelle sont beaucoup plus grandes à sa base que dans tout le

reste de la plante. Leur diminution progressive les rend presque linéaires vers le sommet, et leur pétiole devient presque nul.

A la base de la plante, elles sont très-longues, assez étroites, d'un vert foncé, et lissés en dessus, plus pâles et moins douces au toucher par-dessous; un peu déchirées sur leurs bords, plutôt que découpées; elles sont *ondulées*, c'est-à-dire que le tissu des deux côtés de l'arête paroît avoir plus d'étendue qu'elle, et se trouve par conséquent obligé de s'onduler, pour se restreindre à l'espace qui lui est prescrit.

Les feuilles supérieures sont, comme je l'ai dit, plus ou moins linéaires et simples.

Toutes ces feuilles sont alternes et placées, dans cet ordre alternatif, à la base de chaque anneau de fleurs, soit sur la tige, soit sur les branches, qui, depuis la base, se multiplient autour d'elle. Les anneaux supérieurs n'ont plus de feuilles.

Les fleurs de la Parelle sont infiniment nombreuses ; mais n'ont ni fraîcheur ni éclat : elles sont vertes comme leur calice.

Chacune a son petit pétiole, plus ou moins long, et de l'épaisseur d'un cheveu. Quelquefois une légère teinte rose en marque une petite partie. Les plus longs sont toujours au milieu de chaque petit cercle ; leur direction est horizontale.

Les fleurs, serrées en anneau au-dessus de chaque nœud, ne forment pourtant pas un anneau absolument complet ; alternativement d'un côté, puis de l'autre, un petit intervalle reste vide dans la circonférence de la tige.

Cette disposition alternative n'est pas sans grace : une grande tige de Parelle peut ressembler à ces cônes garnis de clochettes, qu'on place, à une grande hauteur, sur la pointe des pavillons chinois.

Le calice est une miniature, en trois divisions, qui forment un triangle pro-

noncé, et dont chaque partie, plissée en deux, répond parfaitement aux intervalles des trois pétales de la corolle, et les réunit.

Cette petite corolle, plus grande que le calice, est d'un vert plus pâle, et les pétales sont arrondis; quelquefois une légère teinte rose les panache. Les trois angles saillans, que forme le rapprochement des côtes des pétales, les obligent de se creuser par-dessous en longueur, et par le milieu, de manière que leur jeu est celui d'un soufflet.

Six étamines, dont les filamens sont imperceptibles, habitent cette petite enceinte. Leurs anthères blanches et à deux lobes sont d'une longueur tout-à-fait disproportionnée. A mesure qu'elles se dessèchent et perdent de leur éclat, elles ne paroissent plus que comme une légère aigrette; le triple stigmate est au fond de l'édifice, sur un petit ovaire à trois faces.

LETTRE LXII.

14 Prairial.

FÈVE DE MARAIS. *Vicia faba.*

DIADELPHIE DÉCANDRIE.

Vous ne dédaignerez pas, mon amie, d'examiner avec moi la fleur de la Fève de marais, en latin, *vicia faba*. Elle est charmante cette fleur; et si ce n'étoit un légume, si la plante étoit moins commune, je dirois presque inutile, on en féliciteroit le possesseur.

C'est une chose bien ordonnée dans la nature, que le desir de la nouveauté, que cet orgueil inspiré par un objet rare. Il sert d'aiguillon à la paresse et d'aliment à la conversation, pendant que le silencieux besoin et la discrète prévoyance, sagement et sans bruit, entourent notre demeure de tout ce qui peut nous la faire supporter.

Une grosse Fève reçoit la vie sur une

tige blanchâtre et légèrement flambée. Cette tige quarrée et vigoureuse forme des angles munis d'arêtes, qui sont autant de contreforts. Elle porte alternativement de grandes feuilles composées, dont l'arête est creusée en canal très-profond. Les folioles oblongues, alongées, épaisses, flexibles, glacées de blanc sur leurs deux faces, n'ont point de pétioles particuliers, et sont rarement en nombre impair.

L'arête principale porte comme deux manchettes au point où elle rencontre la tige; c'est comme ces petites plumes qu'on trouve aux pieds de quelques beaux pigeons.

On trouve ordinairement une espèce de petite feuille ou stipule à l'extrémité de chaque arête de feuilles.

Les feuilles sont multipliées au sommet, comme pour couronner ou abriter toute la tige.

Les fleurs sont axillaires, c'est-à-dire, qu'elles paroissent entre la tige et la branche de feuilles, dont le canal est destiné

sans doute à l'arrosement de leur pédoncule.

Un seul pédoncule fort court soutient cinq à six de ces belles fleurs, dont chacune a pourtant comme un court pétiole et une bractée imperceptible.

Le calice de cette belle papilionacée paroît de la même substance que la fleur. Il a cinq pointes ; la partie inférieure, beaucoup plus haute, est nuancée de vert ; la partie supérieure, beaucoup plus petite, est nuancée de rose.

L'étendard blanc, veiné de noir, est doublé d'une belle couleur de rose, jusqu'au point où il s'écarte avec grace, avec majesté, des deux ailes, sans être obligé de se contracter : on le diroit d'un beau satin.

Les deux ailes sont marquées, excepté sur leurs bords, d'un beau noir de velours, que relèvent, et le blanc mat qui l'entoure, et la couleur de rose soyeux de l'étendard.

La carène blanche est fort petite ; les dix étamines recourbées qu'elle contient,

ont de petites anthères noires, et le pistil encore si mince, formera cette large gousse qui contiendra les Fèves et leur grossière double enveloppe.

LETTRE LXIII.

15 Prairial.

FAUSSE ÉPERVIÈRE PUANTE. *Crepis fœtida.*

LAMPSANE. *Lampsana communis.*

LAITRON ou LACERON. *Sonchus.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

Ma chère amie, il y a dans la singénésie, ordre polygamie égale sur-tout, un grand nombre de plantes, qui, outre les rapports des parties de la fructification, en ont encore de remarquables dans l'extérieur et la figure.

Il est pourtant facile de ne pas s'y méprendre.

J'ai sous les yeux une espèce de crépis que l'on distingue, je crois, par le nom de *crépis fétide*, et dont en quelques lieux le nom vulgaire est la Fausse Epervière puante.

Ce n'est pas qu'elle ait une odeur bien frappante ni bien désagréable, mais en l'approchant de soi on la trouve assez forte.

Les espèces de *crépis* sont assez variées, et la saison pourra m'en offrir d'autres. Les fleurs de cette plante offrent toujours à l'œil une ressemblance avec celles du pissenlit.

Leurs demi-fleurons jaunes et hermaphrodites sont plus petits et plus délicats. Leur petite languette, taillée en ruban, est toujours bien plus courte au centre de la fleur. Avant l'épanouissement complet, les languettes du centre demeurent roulées sur le pistil et les étamines, et forment comme un cône de la réunion de leurs petits tubes.

Le calice est petit et composé de lames alongées et minces qui se touchent; un petit duvet noir le couvre. Il est d'ailleurs *caliculé*, c'est-à-dire qu'à sa base un cercle de petites folioles lui forme comme un second petit calice peu élevé. Ces petites feuilles ne se collent guère sur

le calice du crépis, et elles n'ont point son petit duvet.

L'aspect de cette plante est d'ailleurs assez triste; elle s'élève sur des tiges quarrément faites, d'un vert terne et pâle, et presque glabre.

Cette tige est fort branchue; les fleurs s'épanouissent sans régularité, à l'extrémité de chaque branche courte ou longue.

A peine un rudiment de feuille linéaire accompagne-t-il la naissance de chaque branche. On trouve à la base seulement quelques feuilles appauvries et déchirées, dont l'arête est la seule partie remarquable; c'est comme les os saillans d'un corps usé de misère.

La plante croît dans les lieux pierreux, et donne l'idée des décombres.

Permettez, mon amie, que pour vous éviter les méprises et les embarras, je vous fasse distinguer la Lampsane, *lampsana communis*, du crépis que je vous ai décrit, et de ses différentes espèces.

La Lampsane est infiniment délicate, et ses fleurs sont extrêmement petites. Ses tiges, très-minces, sont fort branchues, comme celles du crépis. Ses feuilles assez nombreuses vers la base, se trouvent ordinairement à la naissance des petites branches. Elles sont en général alongées, rudes, terminées en pointes, marquées de quelques légères découpures irrégulières, et quelquefois tachées ou panachées de brun.

Les feuilles sont toujours et plus petites, et plus rares en se rapprochant du sommet.

Le calice de chaque fleur est parfaitement glabre, et composé de parties étroites et rapprochées, dont chacune est carénée ou creusée en dedans. Nous dirons, comme pour les crépis, que ce calice est caliculé, c'est-à-dire que l'apparence d'un nouveau calice se trouve à sa base.

Tous les demi-fleurons, jaune-serein, de cette miniature composée, sont hermaphrodites, et se rangent aussi dans la singénésie polygamie égale; ceux du

centre paroissent successivement beaucoup plus courts que ceux de la circonférence. Ils n'ont rien de remarquable que leur délicatesse; mais ce qui vous aidera sur-tout à ne pas confondre cette plante, c'est que ses semences n'ont point d'aigrette, et restent destinées à mûrir dans le calice, pour reproduire au pied de la tige mère.

Dans la même classe et le même ordre, nous trouverons encore le Laitron, Laceron, ou *sonchus*. Il a aussi différentes espèces, peu variées entre elles, si ce n'est par la dimension de leurs feuilles et de leurs parties.

Il n'est pas permis de se méprendre à l'aspect de ce laitron : tige anguleuse, quelquefois d'une épaisseur énorme, creuse, glabre et flambée, d'un assez beau rouge.

Ses feuilles amplexicaules et alternatives varient, ainsi que la tige et les fleurs, quant à leurs proportions dans les divers individus.

Leur partie supérieure est d'un beau vert herbacé; la partie inférieure est plus pâle, et comme glacée d'une vapeur blanche. Leur forme est communément oblongue et terminée en pointe; leurs bords sont découpés en petites pointes, qui n'ont que l'apparence de piquans; d'ailleurs le mince tissu de ces grandes feuilles n'a aucun soutien; il se fend ou se déchire aisément, malgré l'arête blanche, large, mais successivement plus fine, qui la supporte dans la longueur.

De courtes branches naissent de la tige, à l'insertion des larges feuilles; quelques-unes sont toutes rouges, et toutes sont couvertes de feuilles plus ou moins grandes.

Les inégaux et irréguliers pédoncules des fleurs naissent entre tous ces voiles, et se ramassent sans grace et sans effet.

Le calice, qui contient encore les demi-fleurons qui vont paroître, a la figure d'un court cylindre; il est imbriqué,

lisse et d'un vert bleuâtre, chargé de petits poils rares et longs, qui n'ont de sévérité que dans leur apparence. Les demi-fleurons sont très-délicats, d'un jaune pâle, et parviennent assez rarement à un épanouissement bien parfait. Cette plante morose ne sourit pas.

Les pistils singulièrement fins de ces demi-fleurons sont bifurqués et brunâtres. L'extrémité du cylindre d'anthères est toujours noire, comme un petit point sur le pistil.

Quand les corolles flétries se dessèchent, le calice se referme sur les semences, et s'alonge en pointe. Au temps de leur maturité, les petites graines ailées s'enlèvent sur leurs plumes blanches, et le sol paternel ne les revoit guère.

Cette plante, comme le crépis, est de celles qui peuvent indiquer l'heure, en observant exactement leurs habitudes.

Lorsque je l'ai cueillie, elle étoit toute chargée d'insectes. Chaque myriade, en

ce monde, trouve sa table mise, ne dût-elle exister qu'un jour ! Et nous, pour qui tout semble fait, il en est parmi nous qui manquent du nécessaire !

LETTRE LXIV.

16 Prairial.

OROBANCHE. *Orobanche ramosa.*

DIDYNAMIE ANGIOSPERMIE.

J'AI été hier, mon amie, dans le jardin d'une petite ferme. Elle est le patrimoine d'un ancien militaire, père de famille respectable, et dont les mains cultivent sa partie du jardin.

Ce petit enclos, bien planté d'arbres à fruits, offre de grands quarrés remplis de légumes utiles. D'épaisses bordures de fraisiers les terminent de toute part, et c'est avec une abondante profusion que le propriétaire en fait les honneurs. Les rosiers se multiplient dans les parties le moins en ordre; ils bordent tout un grand espace couvert de foin, et dans ce moment émaillé de fleurs. Ce mélange est charmant; il semble voir les Graces qui sourient aux travaux champêtres. C'est dans cette enceinte modeste où plus

d'une pensée attachoit un sincère intérêt, que j'ai trouvé une petite fleur pour vous : je vous l'apporte, mon amie, du jardin même d'Abdolonyme.

Cette plante est une Orobanche, *orobanche ramosa*. Il y en a plusieurs espèces; une entr'autres, dont toutes les parties sont, comme la tige, de couleur bistrée, et qui vous sera décrite quand je pourrai la rencontrer.

Celle d'aujourd'hui s'élève peu. La couleur de sa tige est d'un chamois clair, et cette tige, en terme de botanique, est *pubescente*, c'est-à-dire couverte d'un duvet blanc et très-fin. Elle n'a point de feuilles, mais des bractées ou écailles de couleur brune et sèche : il s'en trouve toujours une au-dessous de chaque calice.

Les fleurs sont rangées en épis et circulairement autour de la tige, et dans presque toute sa hauteur et celle de ses petites branches. Elles sont sessiles.

Le calice est blanchâtre et mince. Il a cinq petites pointes; mais il est nul à la partie supérieure.

La fleur est une espèce de tube irrégulier, dont la base, gonflée et blanchâtre, renferme la capsule ovale où doivent mûrir les graines.

La fleur est labiée, ou plutôt mufflée. Sa partie supérieure, légèrement velue, comme toute la plante, est d'un lilas charmant et clair; cette partie forme comme une arête au milieu dans sa longueur. A proprement parler, ce n'est pas une lèvre; elle est cependant échancrée au milieu, et relève un peu ses deux festons arrondis.

La partie inférieure, applatie et blanchâtre presque jusqu'à son extrémité, est une lèvre assez large, qui se découpe en trois parties rondes.

Des deux côtés de la découpure du milieu, partent comme deux petites raies, veloutées d'un duvet blanc, qui se prolongent dans la corolle.

Les quatre étamines inégales et le pistil restent renfermés dans le tube. Les petites anthères sont d'un jaune pâle. Le

pistil, dont le stigmate a deux divisions, approche d'une nuance lilas.

L'extrémité de la tige ressemble à celle d'une asperge. La plante se range dans la didynamie angiospernie.

On accuse l'Orobanche de vivre quelquefois en parasite, sur les racines des autres plantes; mais son costume, presque étranger, semble autoriser cette licence, et lui fera trouver grace à nos yeux.

LETTRE LXV.

16 Prairial.

MARRUBE BLANC. *Marrubium vulgare.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

GRATERON. *Gallium aparine.*

TÉTRANDRIE MONOGYNIE.

J'ai trouvé, mon amie, une plante peu jolie, que j'ai reconnue pour le Marrube blanc, *marrubium vulgare.* Il en existe une autre espèce, dont les fleurs sont violet foncé.

C'est une labiée.

La tige quarrée et d'un vert tendre, paroît presque toute blanche, à cause du duvet cotonneux qui la couvre.

Ses feuilles sont opposées, et assez rapprochées.

Les feuilles du Marrube sont presque rondes, et sont légèrement découpées. Leur tissu, qui approche de celui des

feuilles de la menthe, est d'un vert blanchâtre, et singulièrement contracté par un très-grand nombre de fils, qui marquent et blanchissent davantage le dessous de la feuille.

Cette feuille, à proprement parler, n'a point de pédoncule, mais un prolongement rétréci, qui soutient de chaque côté de la tige un groupe de fleurs, et quelquefois une branche naissante qui s'annonce en développant de petites feuilles.

Les fleurs sont fort petites, mais fort nombreuses, disposées des deux côtés de la tige, et alternativement selon les feuilles. La réunion de leurs calices forme alors comme autant de petits coussins. Ils se trouvent sur trois rangs à chaque bouquet.

Chaque calice est rond, fort grand, relativement à la fleur, d'un vert pâle, encore blanchi par son duvet, et légèrement cannelé. Il a dix petites pointes, qui s'écartent circulairement.

La corolle est un mince petit tube tout

blanc. Sa lèvre supérieure est étroite, longue, droite, et fendue au milieu.

La lèvre inférieure s'abaisse en trois parties. Les deux latérales sont plus petites ; celle du milieu forme un petit pli extérieur et longitudinal.

Les quatre étamines didynamiques, placées dans ce petit tube, n'ont que des filamens imperceptibles et de petites anthères noires.

Le petit pistil reste au fond du calice entre ses quatre petites semences.

Il croît spontanément dans notre jardin une petite plante, qu'on nomme le Grateron, *gallium aparine*. C'est une sorte d'herbe qui vient par touffes, et dont toutes ses parties, tige, graines et feuilles, sont très-collantes, et s'attachent de toute part.

C'est peut-être pour cette raison, qu'une nomenclature vulgaire appelle cette plante l'herbe de bonne amitié.

Je la préfère à ce titre pour vous en faire la description.

Figurez-vous des tiges assez hautes, collantes, minces, quarrées, cannelées, sur-tout vers la base, chargées de petites pointes gluantes, et formant, par intervalles, de petits nœuds, où se trouvent les feuilles, et dont la base est garnie d'un duvet serré.

Les feuilles, au nombre de six ou sept, sont rangées en étoile horizontale à chaque nœud. Elles sont longues, minces, collantes, élargies en spatule à leur extrémité, mais toujours unies et étroites; une seule nervure longitudinale les marque. Elles arrondissent leur contour terminal.

Les fleurs paroissent comme de petits points blancs, que l'œil distingue à peine, dans une masse de verdure. Elles se trouvent à l'extrémité des petites branches, toujours plus délicates, et leur pédoncule léger s'appuie sur un cercle de petites feuilles; plusieurs peuvent s'élever du même rang de feuilles.

La petite corolle blanche est une petite monopétale, dont les quatre divisions

horizontales sont si profondes, qu'on la croiroit à quatre petits pétales. Chacune des divisions se termine en pointe.

On voit s'élever au-dessus d'elles quatre étamines, dont les filamens sont plus fins que ceux des toiles d'Arachné. Ils sont blancs comme leurs petites anthères. Le petit pistil bifurqué est entre elles dans la plus admirable proportion.

Le calice est au-dessous de la corolle, dans la forme d'une petite boule, ou du plus petit grain, chargé d'un fin duvet.

Il grossit après la chute des petits atours de la corolle, et forme deux petites balles, qui s'attachent, comme le reste, à tout ce qui les touche, et qui demeurent posées toutes deux à la pointe du même pédoncule.

LETTRE LXVI.

16 Prairial.

RENONCULE ou QUEUE DE CHEVAL. *Ranunculus aquatilis.*

POLYANDRIE POLYGYNIE.

Voici, chère amie, une plante aquatique, *ranunculus aquatilis*, la Renoncule d'eau, ou la Queue de cheval.

C'est la première nymphe des eaux qui soit encore venue à mon observation. J'en ai la joie d'une découverte.

Le radeau de ma blanche nayade est une longue tige dans une direction horizontale; elle suit le fil de la rivière, mais est pourtant amarée en un point. Elle est ronde, glabre, satinée, creuse, et forme des nœuds à d'assez longs intervalles. C'est de ces nœuds que partent de nouvelles branches. Un grand nombre de ces tiges et de leurs rameaux flottent rapprochés entre deux eaux; mais c'est à leur surface que s'élèvent toutes

les blanches fleurs, pour offrir leur nacelle aux petits amours qui ne plongent pas.

A chaque nœud de ces longs corps de tige, sont attachées, alternativement, les fibres rameuses qui servent de feuilles, et dont la forme étendue, autant que la légèreté, doit faciliter l'équilibre et le balancement de la plante, que ses racines, comme des ancres, font *adhérer* fortement à la terre en un point.

Une courte membrane verdâtre attache les feuilles à la tige. Ces fibres ou ces feuilles sont d'ailleurs rondes comme des petites cordes, et d'un vert très-foncé.

Ces plantes servent ainsi d'asile et de refuge, peut-être même de nourriture, aux petits poissons, à leurs œufs, à ces immenses peuplades qui animent l'humide élément.

C'est aussi des nœuds de la tige, c'est à côté de ses feuilles et des branches naissantes, que le pédoncule arrondi et blanchâtre de la fleur, forme une courbure légère, et s'élève sur les eaux.

Le calice de la fleur, unique à l'extrémité de son pédoncule, est en cinq parties oblongues et concaves, dont la nuance verdâtre est comme rayée de brun. On diroit que leur base est collée sur le pédoncule.

La corolle est blanche, petite et rosacée; c'est-à-dire en forme de rose. J'y compte sept pétales, plus ou moins repliés les uns sur les autres, et comme s'ils étoient doubles. Bulliard en compte jusqu'à neuf.

Chaque pétale est pour ainsi dire ondulé, et forme autant de plis agréables et moëlleux.

L'onglet est jaune, et porte le petit nectaire, ou petite glande, qui forme le caractère décisif du *ranunculus*.

Les étamines, au nombre de plus de vingt, ont de courts filets attachés sur le réceptacle, et des anthères jaunes, droites et en deux lobes. Elles sont rangées circulairement autour d'un petit cône, composé de l'agrégation de petits pistils verts sans nombre. Tout dans cette plante nau-

tique rappelle le *ranunculus* terrestre. Il semble que le créateur pour multiplier tous les effets, ait simplifié toutes les données.

LETTRE LXVII.

19 Prairial.

Rhododendron maximum.

ENNEANDRIE MONOGYNIE.

QUEL honneur pour notre collection, ma chère amie! J'ai une branche de Rhododendron, et je m'empresse de vous la décrire.

Ce superbe arbrisseau nous vient de Virginie. C'est une conquête que nous devons au zèle d'un naturaliste appelé André Michaux; la passion de la botanique l'a forcé de s'abandonner tout récemment encore à la nef aventureuse du capitaine Baudin.

Ce Savant a parcouru le Levant pour enrichir la France de ses trésors; il y a trouvé, dans une abondance spontanée, la plupart des espèces que la culture nous cède. Je crois que nous lui devons le véritable acacia, cet égyptien d'origine,

qui, le premier de son antique patrie, seroit venu nous rendre hommage.

En 1785, André Michaux partit pour l'Amérique, et pour le seul bonheur de contempler de nouvelles guirlandes, il en parcourut le continent immense, les montagnes et les bois.

Il forma deux jardins : l'un à Charlestown, l'autre au nord des Etats-Unis, et le Rhododendron est un de ses présens.

Cet arbrisseau ressemble au laurier-rose. Ses branches de même sont arrondies ; ses feuilles ont, comme celles du laurier, un tissu parchemineux et un vernis presque luisant. Elles sont aussi d'un vert moins foncé par dessous, alongées, oblongues, terminées en pointe ; elles ont des pédoncules vigoureux et fort courts, et sont groupées en spirale très-serrée autour de chaque branche qu'elles dérobent.

Le bouquet magnifique des fleurs est à l'extrémité des branches.

Leurs pédoncules sont en corymbe ;

ils sont alongés, ronds, blanchâtres et nuancés agréablement d'un rose vif.

Le calice de chaque fleur est presque nul.

C'est une membrane délicate avec cinq divisions arrondies et presque totales, qui embrassent à peine l'extrémité du tube avec la fleur.

Cette fleur est une belle monopétale en forme d'entonnoir, avec des divisions extrêmement profondes, qui dégagent ses beaux contours de toute apparence de contrainte.

Elle a cinq divisions, mais elles ne sont pas égales.

Deux d'entre elles sont très-profondes, oblongues, unies, gracieusement ondulées, écartées par leur extrémité comme des ailes légères, et marquées à peine au milieu d'un vestige de pli longitudinal.

Toute la fleur est d'un rose-lilas, ou, si vous l'aimez mieux, d'un lilas-rose, teinte douce, fraîche, délicate et peu commune.

Les trois autres divisions forment comme une belle nappe, profondément séparée des deux ailes, mais découpée moins profondément en elle-même.

La division du milieu ne forme guère qu'un beau feston.

Ces trois divisions, celle du milieu sur-tout, sont ornées comme d'une belle gerbe d'un jaune rougeâtre, et qu'on diroit marquée par un grand nombre de coups de pinceau dans une direction longitudinale.

Les bords de la corolle sont d'une nuance beaucoup plus foncée que le fond du vase qu'elle forme, et que le milieu de ses divisions.

Le tube de la corolle forme autant de cannelures, qui lui donnent beaucoup de grace, et dont les parties saillantes répondent au milieu de chaque division et y marquent un pli léger.

C'est sur-tout au-dessous des trois divisions, que cette cannelure arrondie est sensible.

Un seul pistil long, nuancé de lilas,

s'élève du centre de la corolle, porté par un ovaire oblong et verdâtre.

Ce beau pistil recourbe son extrémité qui se gonfle, et se teint d'un rouge vif et brillant comme de la cire, quand il est imprégné de ce suc onctueux, qu'on trouve assez souvent sur quelques parties des fleurs nouvellement écloses.

Neuf étamines élèvent autour de ce pistil leurs filamens lilas, dont la base est chargée du duvet le plus fin, et dont les hauteurs sont inégales.

Les deux plus grandes étamines paroissent placées, pour ainsi dire, derrière le pistil. Les autres se dégradent comme en amphithéâtre, jusqu'à la neuvième plus petite, attachée sur la division du milieu de la corolle, et justement au-dessous de la courbure du pistil.

Les anthères de ces fils légers sont couleur de fleur de soufre, et fixées sur un de leurs côtés. Les filamens sont attachés au tube de la fraîche corolle, et deux par deux, sur les parties correspondantes à chaque division, hors la

cinquième, qui semble destinée à ne porter que la neuvième étamine, et qui se trouve au milieu des trois divisions inférieures.

J'observe que les quatre anthères des étamines placées derrière le pistil, sont du même sens que la courbure, et que les cinq autres leur font face.

Telle est, ma chère amie, cette nymphe étrangère qui se présente à nous avec le luxe qu'elle étaloit dans les forêts de sa naissance. J'aime jusqu'à son nom, un peu rude pourtant, pour désigner tant de charmes, mais il rappelle son origine sauvage, et les Européens ont en général respecté, dans le Nouveau-Monde, tous les noms qui y désignoient les ouvrages de la Nature : seul monument, seules archives des antiquités de ce pays !

Il y a deux variétés du Rhododendron *maximum*; l'une s'appelle Rhododendron *ponticum*, l'autre est connue sous le nom du petit laurier-rose des Alpes, et porte avec elle une douce odeur. Il est

charmant d'en cueillir les bouquets au pied même des glaciers où ses tiges sont rampantes. En général l'arbrisseau bien soigné vient chez nous en pleine terre.

LETTRE LXVIII.

20 Prairial.

PAVOT. *Papaver somniferum.*

POLYANDRIE MONOGYNIE.

Ma chère amie, ce seroit se brouiller avec Morphée, que de négliger ses pavots. Mais cette fleur n'eût-elle pas le don magique des plus doux songes, sa seule beauté mériteroit notre attention!

De belles tiges rondes, chargées d'une blanche vapeur, portent des feuilles alternatives, rapprochées, qui les embrassent, et dont l'étendue et les belles formes, vers la base sur-tout, font oublier celles de l'acanthe.

Une côte, très-saillante à la partie inférieure, sert de soutien à ce bel objet d'ornement, qui s'étale, autour des tiges, dans une direction horizontale.

Chaque feuille, presque unie, massive, et fortement ondulée, se découpe en longs festons, dont un ciseau gracieux a

façonné les bords. Le crayon voudroit imiter ses contours variés, irréguliers, mais purs, terminés avec précision, mais sans roideur.

Tout est luxe dans ce bel ensemble, et rien n'y fait une surcharge.

La plante entière pourroit faire douter si elle n'est pas le chef-d'œuvre d'une main savante, qui auroit su donner au plomb ductile des formes riches et heureuses.

Le reflet d'une vapeur, dont sont comme frappées toutes les parties de la plante, en adoucit, en modifie la nuance vert tendre et quelquefois bleuâtre.

La fleur paroît à l'extrémité de chaque branche; pendant tout le temps qu'un calice ovale et alongé la renferme, elle se tient absolument penchée et dirigée vers la terre.

Le calice est en deux pièces, dont le tissu est en tout semblable à la nuance des feuilles et des tiges.

A peine la fleur est-elle ouverte, que le calice tombe et disparoît. C'est le ca-

ractère des pavots; on dit que leur calice est *caduc*, et le coquelicot en offre un nouvel exemple.

La belle fleur est ouverte; mais qui me prêtera des couleurs pour vous la décrire?

Quatre pétales, d'un pourpre éclatant, déploient leurs voiles arrondis, et s'attachent à la tige par un onglet. Deux de ces pétales semblent embrasser les deux autres. Quand cette belle fleur se replie, les deux draperies intérieures se rapprochent, et les deux autres les recouvrent et les ferment.

La base de ces beaux pétales, dont le tissu est si fin, dont les rainures, les plis ont une si moëlleuse élégance, est variée d'une teinte violette foncée, qui fait mieux ressortir les nuances pourprées du reste, et l'ovaire monstrueux, qui enfantera des prodiges.

Le pistil du Pavot n'est qu'un ovaire énorme en rond, sans style; il est couvert d'un stigmate presque hémisphérique, chargé de douze méridiens saillans,

qui aboutissent au centre un peu creusé du stigmate, comme au pôle d'un globe terrestre.

Dessous l'ovaire et autour de lui, sont attachés au réceptacle plusieurs rangs d'étamines sans nombre, qui rayonnent, pour ainsi dire, autour du prétendu cadran que figure le stigmate. Les filets sont d'un violet foncé; les anthères mêmes, qui en paroissent le prolongement, sont d'un jaune clair.

La fleur, jusqu'à l'entière fécondation, se penche en tout sens sur sa tige. A peine est-elle terminée, que les étamines flétries se dessèchent au sein de la corolle. Elle-même se détache, et tombe sans être néanmoins encore fanée, et la tête gigantesque, qui en absorbe la substance, se relève droite et se mûrit.

La tête du Pavot se trouve moulée, comme une pomme de canne.

Ses stigmates se relèvent, dès que la fructification est opérée, et ferment ainsi les petites écoutilles par lesquelles la

poussière des étamines s'est introduite dans la petite boîte.

C'est des incisions qu'on lui fait, que découle cet opium, si nécessaire aux Orientaux, pour que le bonheur ne se varie qu'en songe, et dont l'imagination ne peut s'exalter que dans le sommeil.

Nous cultivons aussi le Pavot, mais c'est au nom seulement d'Esculape et de l'humanité. Nous n'en demandons à Morphée que quelques fleurs.

La graine du Pavot fournit à la peinture l'huile d'œillet ou d'olivette, qui même se mange sans danger.

Un seul Pavot, dont aucune graine ne se perdroit sans produire, et successivement, auroit envahi toute la terre avant sa quatrième génération.

Le Pavot à fleurs doubles est bien souvent l'ornement des parterres, et flore épuise sa palette pour en varier les vives couleurs. Mais les quatre pétales primitifs se retrouvent toujours autour de cette nouvelle corolle, et l'embrassent quand

elle s'ouvre comme une délicate membrane.

Le coquelicot des champs est une espèce de *papaver* ou pavot. Je me plais à en remarquer l'éclat entre les grêles tuyaux du seigle ou les épis naissans du blé. Il dispute aux bluets la parure des bergers, et le laboureur lui-même lui permet de border ses champs.

Les Pavots répandent une odeur peu agréable, et peut-être narcotique.

LETTRE LXIX.

21 Prairial.

ROSE DES BUISSONS ou ÉGLANTIER. *Rosa canina.*

ICOSANDRIE POLYGYNIE.

Toute la Nature a pris une parure nouvelle. Les fleurs se multiplient dans la campagne; et pour quelques-unes, dont les graines se mûrissent déjà à l'ombre des guirlandes, et dans une atmosphère toute parfumée, combien de plantes ouvrent à peine leur délicate corolle, et ne se répandent encore qu'avec timidité.

Le moment décisif n'en a moins est venu, et l'involontaire précipitation avec laquelle je cherche à remplir ma corbeille, m'oblige de laisser tomber une foule des rians objets dont je m'empresse de la composer.

Nous sommes au période le plus vivant de l'année. Tout brille, tout se développe, tout produit; et le papillon

même échappe à la triste enveloppe qui le confinoit au rôle de chenille. Combien de chenilles peut-être ont l'étoffe de beaux papillons, et restent ensevelies sous leur rampante figure, faute de fleur dont le charme les excite, faute de cette chaleur, principe universel de vie, que les excellens cœurs ont seuls le don de créer pour l'infortune.

Les haies sont tapissées de sureau et de ronces, et toutes entrelacées de fleurs charmantes et variées. La sauge couvre la pelouse de ses teintes violettes, et se distingue entre les labiées, par l'organisation de ses deux étamines. L'hyèble entr'ouvre ses feuilles nombreuses, pour annoncer le bouquet blanc qui va fleurir. La viperine, le caille-lait, la campanule, le joli miroir-de-Vénus, qui borde avec tant de graces les champs de blé, l'odorant mélilot, le triste velar, l'hypocrite *ranunculus*, dont les corolles satinées s'étalent au premier zéphyr, et ne se replient qu'aux sévères aquilons; tout paroît en habit de fête, plus de lieux arides; Flore

a tout jonché de ses dons; et le tapis de serpolet couvre le sol sablonneux, pendant que le bouillon-blanc nourrit ses feuilles et sa tige grasses aux bords des terreins cultivés.

Les nymphes sont rassemblées, leur reine peut paroître, et la Rose sur les buissons vient de couronner tous les vœux.

La Rose, nom charmant, qui remplit à lui seul une imagination aimable et tendre ! Nom profané peut-être par l'excès des répétitions, mais qui ne vieillira que dans les vers.

Image d'Hébé, comme elle toujours jeune, comme elle toujours gracieuse et naïve, la Rose ne peut offrir jamais qu'une idée riante avouée par le cœur. Il faudroit, je crois, être bien malheureux ou bien méchant pour écraser volontairement une Rose.

J'attache à ses attraits un charme de modestie. Rose dans tous les temps, Rose pour tous les âges, elle réjouit le vieillard, dont elle orne le front, et se

mêle aux cheveux gris comme aux tresses blondes.

Salut, ô fleur charmante, qui ne dédaignez pas d'éclore dans un désert ! Le voyageur vous contemple avec un sentiment de plaisir, dans le plus raboteux sentier. Le pauvre, dans le plus petit verger, entremêle vos fraîches guirlandes. Digne de tous les hommages, vous n'en cherchez aucun. Belle pour vous-même, vous l'êtes de votre essence; et pour qui veut un repos, et à sa vue et à son cœur, vous êtes le doux symbole de l'angélique consolation.

La Rose primitive, l'Eglantier, *rosa canina*, paroît sur de légers buissons, dont l'écorce verte et bien lisse, est armée d'épines corticales qui se renouvellent tous les ans.

Les feuilles ailées ou composées sont très-nombreuses, alternes, rapprochées. L'arête qui les porte, est accompagnée à sa base d'une membrane légère qui embrasse la tige. Les folioles sont douces au toucher; plus vertes au-dessus qu'au-

dessous, finement découpées, terminées en pointe, et toujours en nombre impair, à cause de la foliole terminale.

Les fleurs, en très-grand nombre, naissent à l'extrémité des petites branches multipliées. Leur épanouissement se succède, et la première qui s'ouvre est d'ordinaire entourée de boutons.

Au-dessus du gonflement qui se forme à l'extrémité du pédoncule, comme dans le poirier, mais bien en petit, nous trouvons un calice en cinq parties, qui se terminent en pointes, et même qui les réunissent en houpe au-dessus du bouton avant qu'il soit éclos.

Le tissu du calice est épais et forme une enveloppe solide. La partie intérieure est blanchâtre et doublée d'un très-fin duvet.

Deux des parties du calice sont unies, deux autres ont sur leurs bords de petites barbes; la cinquième n'en a que d'un côté. La prévoyante Nature a disposé le calice de la sorte, pour ménager au bouton qu'elle nourrit une double

couverture. Les parties simples du calice sont enfermées entre les autres.

La corolle de l'Eglantier a cinq pétales; ils sont taillés en cœur. La nuance inimitable qui les colore; le fond, jusqu'à l'onglet, qui paroît d'une blancheur extrême; tout est charmant dans ce mélange enchanteur, dont les couleurs d'un joli enfant peuvent seules donner l'idée.

Le point par lequel l'onglet s'attache aux bords du calice, est ordinairement jaune.

Les étamines attachées de même sur le calice, sont sans nombre, et leurs inégaux filamens, qui se courbent, qui s'écartent, qui se rapprochent avec tant de grace, sont chargés de petites anthères comme de grains d'un jaune foncé.

Les nombreux pistils sont au centre; ils sont d'un jaune assez pâle, fort courts, et forment une houpe plutôt qu'un cône.

Le bouton de la Rose, ses développemens successifs, l'agrégation de ses pétales, leur rapprochement toujours heureux, sont un sujet de contemplation

et presque d'occupation pour le cœur.

Il faut voir les guirlandes que forme l'Eglantier; il faut considérer les arcs, les courbes, les jets spontanés de ses rameaux, que l'on n'égalera jamais. Il faut le voir et non le décrire. Il est des impressions dont la Nature s'est réservé le secret. Malheur à qui prétend tout dire.

Je ne suivrai pas la Rose dans toutes ses variétés. Elle en a de jaunes et même de capucines. Mais, pour moi, ce ne sont plus des Roses.

La blanche, je l'avoue, a beaucoup plus de prix à mes regards. On n'en voit guère qui ne soient multiples; mais toujours délicates; leurs tiges, leurs branches, leurs feuilles, les feroient prendre pour de foibles jumelles intéressantes par leur pâleur.

La Rose blanche appartient sur-tout aux jeunes personnes qui sortent de l'enfance; on croit retrouver l'emblême de leur candeur; et cette nuance rose si délicate, qui colore presque furtivement le fond de la timide corolle, elle semble

exprimer ce sourire qui craint presque d'être apperçu, ce regard qui ne se prolonge qu'à la dérobée et pourtant sans hypocrisie; cette rougeur légère enfin qui se nuance mille fois par heure, et qui suit le mouvement des naïves pensées d'une ame pure.

Pour qui n'auroit point encore vu une belle Rose à cent feuilles, le premier sentiment seroit, je crois, une adoration irrésistible. On a dit d'une belle personne qu'elle avoit de l'esprit comme une Rose. Ce ne seroit pas pour moi dire qu'elle en manque : elle inspiroit sans doute plus qu'elle n'exprimoit elle-même. Mais la beauté ne peut être stupide. Le marbre même s'anime sous des formes sublimes. La beauté fait beaucoup de plaire et de ravir; le cœur vit d'hommages volontaires, et la femme est toujours d'autant plus près de la Nature, qu'elle en a été mieux partagée.

Les pétales d'une Rose multiple n'ont pas tous la même forme. Ceux de la circonférencence sont concaves et arrondis;

ceux du milieu sont plus étroits, plissés de mille manières. Ceux du centre, beaucoup plus petits, sont roulés, sont courbés presque en petites coques, et se mêlent entre les vestiges des étamines et de leurs anthères jaunes.

Les nuances, plus vives au fond de la corolle, s'adoucissent à mesure qu'elle s'ouvre, et cette dégradation du centre à la circonférence et de la base à l'extrémité des pétales, donne à toute la fleur cette fraîcheur que rien ne surpasse.

Le parfum de la Rose pénètre et s'insinue plus subtilement que tout autre. On le mêle aux odeurs les plus rares, et l'essence de Rose qui se vend au poids de l'or, est une de ces richesses que la Grèce doit céder à ses oppresseurs turcs. Ses monumens s'effacent, sa gloire est en souvenirs, mais la moisson de ses roses est de toutes les années, et elle se renouvellera sur la tombe des tyrans.

J'offrirai mon hommage à la petite Rose-pompon, ou Rose de Bourgogne, à ses

graces enfantines, à son petit arbuste, dont on feroit un bouquet. C'est un chef-d'œuvre; il nous enchante, et le charme de ses proportions dérouteroit lui seul toutes nos idées de grandeur.

LETTRE LXX.

22 Prairial.

VULNÉRAIRE. *Anthyllis vulneraria.*

DIADELPHIE DECANDRIE.

UNE plante bienfaisante s'est trouvée sur mes pas; c'étoit au bord de la grande route. Cette plante est la Vulnéraire, *anthyllis vulneraria*. L'herbe pilée s'en applique sur les plaies récentes, et on les lave avec sa décoction. Elle a mérité que son nom désignât plusieurs plantes, propres comme elle au soulagement des blessures et des coups. Les Vulnéraires de Suisse sont sur-tout renommés. Les hauteurs des montagnes varient les qualités, et jusqu'aux espèces des plantes: l'air et le sol qui les nourrissent rehaussent ou altèrent sensiblement leur saveur; le voisinage des eaux augmente souvent leur âcreté.

On a remarqué que les feuilles inférieures se denteloient, se divisoient,

quand les plantes se trouvoient dans des lieux fort humides. L'effet contraire arrive au sommet des montagnes, et ce sont les feuilles supérieures qui s'amenuisent et qui se partagent. Dans les unes, la Nature veut ménager un passage aux vapeurs, et prévenir la pourriture des feuilles; dans les autres, elle prétend favoriser un arrosement trop rare, et dispose les feuilles de manière à former un petit bassin autour de la racine et de la base de la tige.

Une très-haute montagne est l'abrégé de tous les climats. Tournefort a trouvé sur le mont Ararat, en Arménie, les plantes indigènes à sa naissance ; nos plantes à la région moyenne ; celles de Laponie au sommet.

Ma Vulnéraire est une papilionacée, dont les fleurs sont agrégées sur un petit plateau commun.

Ses tiges sont presque rampantes, tortueuses, rondes, unies, rougeâtres, et, je crois, un peu ligneuses. Ses feuilles, assez rares, sont composées, et se trou-

vent alternativement à la naissance des branches, et toujours à d'assez grandes distances.

L'arête de la feuille est une espèce de membrane qui embrasse la tige. Les folioles épaisses, longues, étroites, et légèrement pliées ou recourbées dans leur longueur, s'attachent par des pétioles imperceptibles et rouges. Il y a toujours une longue foliole terminale.

Les fleurs se trouvent au sommet de chaque branche. De chaque tête partent des pédoncules fort courts et chargés eux-mêmes d'un plateau de fleurs naissantes. Plusieurs d'entre elles ne sont encore nullement épanouies.

Chaque plateau est appuyé sur deux bractées ou folioles en forme de palme. L'un a cinq divisions profondes, l'autre a deux divisions.

Ces deux palmes ne sont pas toutefois à la même hauteur; car le plateau, par un prolongement du pédoncule, se trouve disposé comme en amphithéâtre, et la plus petite palme accompagne la partie la plus

élevée. Ces deux folioles n'embrassent pourtant pas le contour total de la ronde agrégation des fleurs. Elles n'entourent qu'un peu plus de la moitié, et c'est du côté nu que part le nouveau pédoncule, qui se charge aussi-tôt de fleurs; il en est de même successivement.

Chacune des fleurs est debout sur le réceptacle commun, et enfoncée presque entière dans son large calice.

Le calice est tout blanc; on le diroit fait d'une coque de ver-à-soie; c'est un petit sac, fermé par le bas, gonflé vers le milieu, et juste, à son extrémité supérieure, sur les dimensions de la fleur qu'il enveloppe. Son tissu est velu et soyeux.

La fleur, comme je l'ai dit, est une très-petite papilionacée jaune. Sa partie inférieure, cachée dans le calice, est comme une petite gaîne de statue. Elle est toute blanche, et ne se nuance et se développe qu'à sa sortie du petit calice.

Le petit étendard est jaune; il est oblong, plissé au milieu, et il relève ses deux pe-

tits côtés arrondis. Ces deux côtés néanmoins, qui se terminent dans le calice en une étroite petite bande, s'alongent sur le corps de la fleur, en se dégageant du calice, et se renversent ensuite graduellement.

Le calice, dont les divisions sont insensibles, s'élève derrière la fleur beaucoup plus que par-devant.

Les ailes sont très-petites, d'une nuance foncée, et forment des deux côtés de la très-petite carène comme un petit coqueluchon autour d'un maigre visage.

La petite carène, d'un jaune citron, s'attache des deux côtés, à la base des petites ailes, et couvre le faisceau de minces étamines. La dixième étamine, qui se détache des neuf autres, suffit pour classer ma bonne plante dans la diadelphie décandrie.

L'ovaire, dans cette fleur, est porté sur un pédoncule, qui s'attache au fond du calice, et est surmonté d'un long style.

LETTRE LXXI.

23 Prairial.

GLAYEUL ou IRIS DES PRAIRIES.

Iris pseudo-acorus.

TRIANDRIE MONOGYNIE.

Le Glayeul, mon amie, l'Iris des prairies, *iris pseudo-acorus*, est une plante d'un charmant effet, au bord des petits ruisseaux qui arrosent les prés émaillés, et qu'on entretient soigneusement, afin de changer la verdure et les fleurs en un plus grand nombre de bottes de foin.

La tige de l'Iris est ronde et forte, quoique les fibres de la moëlle blanche soient toutes longitudinales, comme en général dans les liliacées.

Les feuilles, placées à d'assez grandes distances, paroissent alternativement à la naissance des petites branches.

Ces feuilles, d'un beau vert, sont comme des lames de couteau, et sont de même terminées en pointe. Elles em-

brassent la tige à leur base, et reçoivent la branche naissante entre leurs deux côtés ; puis elles les rapprochent l'un sur l'autre, et les collent si exactement, qu'ils ne paroissent plus former qu'une seule pièce.

Ces grandes lames, unies, lisses, d'un vert foncé, entre les saules, les roseaux, et l'écume légère des nayades, font un effet très-agréable, et presque mystérieux. On pense distinguer l'entrée de la petite grotte où la nymphe enferme son urne, et l'on croit même découvrir sa couronne entre tant de fleurs qui brillent parmi les joncs.

Chaque branche, couchée à sa naissance dans la feuille qui en protège le développement, est revêtue d'un spathe ou tunique blanche et légère, qui ne s'ouvre que par-dessous. En admirant cette nouvelle précaution de la Nature, j'ai pensé au jeune Moïse exposé sur le Nil ; mais placé d'abord par sa mère dans une petite corbeille de joncs.

Plusieurs fleurs naissent fort souvent

de la même branche, et dans le même spathe, et la grande feuille qui les porte est comme le hamac commun; mais alors les feuilles plus petites, les enveloppes se multiplient, s'opposent et se croisent. La Nature n'a rien oublié pour la conservation de son Iris, et pour préserver cette nymphe des vapeurs trop humides, au milieu desquelles elle doit vivre.

C'est entre tous ces voiles, c'est entre les boutons qui s'élancent en cornets roulés, entre les germes fécondés qui mûrissent maintenant sans éclat, que se développe la belle fleur. C'est comme la brillante jeunesse, entre l'enfance et le retour. Elle seule attire les regards, et pourtant l'un jouit des chers trésors qu'elle risque encore de ne jamais posséder, et l'autre va enlever ses honneurs et sa place.

Quoi qu'il en soit, un long ovaire triangulaire, à trois cannelures, est la base de la fleur.

La fleur a six pétales, trois petits et trois grands. Ils se détachent d'un tube

très-étroit, et d'une couleur verte; on ne distingue point de calice. Aussi-tôt que la fleur s'évase, elle renverse trois de ses pétales, d'une incomparable beauté.

Ces pétales, étroits d'abord et concaves, semblent soutenus dans leur courbure par une arête élastique, dont on sent bien l'effet, mais qu'on ne peut appercevoir. Ils s'élargissent ensuite, ils s'arrondissent, se terminent en pointe, sèchent quelquefois d'un seul côté, et tombent avec une molle ondulation.

Leur partie inférieure conserve à son milieu une raie verdâtre, jusqu'à l'élargissement du pétale.

La couleur de toute la fleur est d'un jaune jonquille, vif et doux. Quelques filamens bruns, qui partent de la base des pétales, et qui se perdent dans leur tissu, en relèvent l'éclat et l'agrément.

Les trois petits pétales, à peine dignes de ce nom, paroissent entre les intervalles des trois grands. Ils sont plissés en deux, et roulent communément leur extrémité supérieure vers le centre de

la fleur. Ils s'attachent de chaque côté par un point à la base des grands pétales, et leur hauteur ne dépasse guère celle où les grands pétales retombent en draperie.

Ils sont d'un jaune clair.

Les trois étamines de la fleur sont attachées par leurs filamens à la base des trois grands pétales. Leurs filets blancs sont applatis, leurs anthères alongées et jaunâtres sont épaisses et bordées de brun. Couchées, ainsi que leurs filamens, sur le beau pétale de l'Iris, jusqu'au point où il se renverse, c'est-à-dire dans toute leur propre longueur, elles sont recouvertes et cachées par les trois stigmates du pistil, et c'est une des singularités de la plante.

Le pistil rond et blanc, qui porte précisément sur l'ovaire, se partage à l'ouverture de la fleur en trois stigmates *pétaliformes*. Ils ressemblent, ces trois stigmates, au bouquet de plumes dont le prince de Galles fait ses armes, et que la mode a placé long-temps sur les gants et sur les gilets.

Ces stigmates ou pétales ont le même tissu que la corolle, mais plus fin et d'un jaune plus clair ; ils en suivent la courbure. Une forte rainure longitudinale les marque extérieurement au milieu ; elle enferme, je le suppose, le tuyau par lequel l'étamine parvient à mélanger ses sucs avec ceux de l'ovaire. A leur extrémité, les stigmates s'échancrent en deux petites parties arrondies, légèrement découpées, qui se relèvent et qui se courbent. Mais au-dessous de cette échancrure un nouveau prolongement arrondi et court mérite le nom de nectaire.

Cet exemple nous prouve que le nectaire s'attache au pistil, au calice, aux étamines, à toutes les parties de la fructification enfin, comme à la corolle.

L'ovaire triangulaire survit seul à tant d'élégance.

La grande Iris d'Allemagne, *iris germanica*, cette belle fleur qui rivalise les couleurs éclatantes de la messagère des dieux, c'est quand je la posséderai que j'essaierai de la décrire. Ses belles arcades

doivent tenir de la seule vérité, de la seule Nature, les proportions augustes qui lui donnent tant de majesté : le peintre a besoin du modèle.

LETTRE LXXII.

24 Prairial.

TROËNE. *Ligustrum vulgare.*

DIANDRIE MONOGYNIE.

LYCHNIS DES JARDINIERS. *Lychnis flos cuculi.*

DÉCANDRIE PENTAGYNIE.

Un modèle vraiment charmant, c'est la fleur du Troëne, *ligustrum vulgare.*

Le Troëne est un arbuste qui ressemble au lilas, mais c'est en miniature. Ses feuilles étroites, oblongues, lisses, unies, épaisses et long-temps vertes, le rendent propre à garnir agréablement une haie, que sa floraison rend odorante.

Ces feuilles très-nombreuses, avec de très-courts pédoncules, et communément disposées en bouquets, sont d'ailleurs opposées sur de petites branches, dont l'écorce est lisse et grisâtre, et verte seulement à leur extrémité.

Les fleurs sont toutes blanches et du parfum le plus suave. Elles se trouvent disposées en épi, ou plutôt en petit cône, à l'extrémité de chaque branche.

Les petits bouquets dont se compose le cône sont très-serrés et opposés. On trouve au-dessous de chacun le vestige d'une bractée ou foliole légère.

Le pédoncule de chaque bouquet est blanchâtre; il porte d'ordinaire quatre ou cinq petites fleurs alternativement opposées, et dont une est terminale.

On distingue à peine à l'extrémité de chaque imperceptible pétiole un petit calice arrondi.

La fleur est un petit tube blanc, qui s'ouvre en quatre divisions comme le lilas. Ces divisions sont arrondies et terminées en pointe.

Deux étamines, rarement trois, sont attachées aux parois de la corolle, en élevant au-dessus d'elle leurs petites anthères jaune de miel.

Je ne vous avois pas encore parlé, mon amie, de cette variation qui se

trouve quelquefois dans le nombre connu des étamines d'une fleur. Ce sont des exceptions que des observations multipliées apprennent à faire.

Le pistil blanc s'élève entre les étamines du Troëne où il repose. Son petit ovaire est baigné d'une liqueur brillante, qui remplit la petite coupe du calice, et qu'on distingue en ouvrant la fleur.

Je changerai de nuances, en vous faisant cueillir maintenant une jolie fleur rose, qui se détache agréablement dans les vases qui m'entourent.

C'est un Lychnis, *lychnis flos cuculi.*

Je pourrai, dans quelques jours, vous présenter une de ses fleurs.

Sa tige est grêle, quarrée, cannelée et fort rude. Elle a des nœuds rougeâtres, assez distans, d'où partent de nouvelles branches qu'accompagnent deux petites feuilles sessiles. Ces feuilles sont dans le genre de celles de l'œillet, comme elles terminées en pointe et pliées au milieu,

mais plus petites, plus minces, et d'un vert plus herbacé.

A l'extrémité des tiges qui, à leur sommet, deviennent brunâtres et toujours plus légères, il se forme plusieurs bouquets irréguliers, mais singulièrement agréables.

Le calice est du tissu le plus mince et le plus délicat, il est verdâtre, blanchâtre, quelquefois presque rose, et extrêmement plissé. Ses nombreuses nervures sont brunes et saillantes. Il a cinq divisions droites et pointues.

La fleur dégage de ce pétiole peu rempli cinq pétales d'un joli rose, dont les onglets alongés posent au fond du calice, mais dont le limbe, ou la partie large, est déchiré en quatre lanières inégales, deux grandes au milieu, deux petites de côté. Leur ensemble étoilé semble un hochet pour d'enfantins zéphyrs.

Sur l'onglet du pétale sont attachées deux espèces de petites bandes étroites, blanchâtres, collées près l'une de l'autre, et qui se terminent en deux petites

pointes roses, qui se jouent et se confondent avec le limbe des pétales.

Les étamines sont au nombre de dix, dont cinq s'attachent à la base des onglets et cinq au réceptacle. Leurs anthères ne paroissent guère qu'au nombre de cinq à-la-fois au-dessus de la corolle. Leur première nuance est grise; elles brunissent en se desséchant. Les étamines qui s'alongent les dernières, pourroient, au premier coup-d'œil, causer une méprise sur leur nombre total, mais on ouvre le calice pour les compter.

Le petit ovaire, pentagone, est chargé de cinq styles blancs. Ils divergent comme toutes les parties de cette fleur, qu'on diroit prêtes à s'en séparer.

Ce petit ovaire devient une forte capsule, qui remplit, et même au-delà, la capacité du calice, et qui renferme une prodigieuse agglomération globulaire de petites graines, toutes portées sur autant de filets, dont la réunion est un petit arbre.

Cette jolie fleur se double, et se place dans les parterres.

LETTRE LXXIII.

25 Prairial.

VIGNE. *Vitis vinifera.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

L'époque où nous sommes, mon amie, est pour l'agriculture du plus grand intérêt. A cette époque, ou environ, fleurit le blé; à cette époque fleurit la Vigne; bientôt enfin l'on va rentrer les foins.

La floraison de la Vigne va d'abord m'occuper. Elle n'a, comme celle des *gramen* nourriciers, aucun appas, aucun éclat qui la distingue. La Nature, si soigneuse toujours de voiler de mille charmes les substances salutaires qu'elle fait naître, a voulu cependant que les premiers objets nécessaires n'empruntassent à aucun ce mérite dont notre reconnoissance, dont notre universel besoin les dispense. C'est une leçon de morale! Les sentimens de la Nature ont toujours en eux-mêmes leur suffisante

expression ; mais ceux qui se composent et se modifient ont besoin de recourir aux graces. Je pourrois dire encore que la science doit être aimable, et que la bonté toute seule est aimée.

La Vigne fut introduite en Grèce, en Sicile, en Italie, à Marseille, par les Phéniciens ; mais il paroît que, sous Numa, à peine on la cultivoit encore.

Cette culture prit ensuite de rapides accroissemens. Jusque-là, que Domitien, ignorant comme un despote, et ne sachant pas que le sol des Vignes n'est point celui des blés ; Domitien ordonna que toutes les vignes fussent arrachées. Il offroit ce remède à la disette qu'on venoit de souffrir. Le sage Probus permit qu'on les replantât. Leur restauration fut presque instantanée : les plants, les ceps, arrivèrent à la fois, et de toute part.

On traceroit la ligne des vins sur une carte géographique. La Bretagne, la Normandie n'en donnent pas de potables. Ceux de Paris ont eu jadis quelque réputation. La renommée des coteaux a ses

époques. Les connoisseurs disent aujourd'hui que le *gamet* tuera le Bourgogne.

Le *gamet* est un raisin beaucoup plus abondant que le *pinot*, dont la délicatesse et le parfum distinguoient la côte : une fausse cupidité le multiplie depuis quelque temps.

On ne peut parler de vins sans rendre hommage à cette belle côte ; chaîne immense, dont la hauteur modérée, et presque toujours égale, semble ne s'élever au-dessus des riches plaines couvertes de grains, que pour faciliter l'écoulement des flots de nectar.

Les villages, les vendangeoirs multipliés au long de cette superbe côte, attestent l'abondance, la population, le commerce. On n'a pas vu la France, quand on n'a pas joui de ce superbe spectacle. Russes, étrangers, Anglais sur-tout, votre or ne peut lutter contre les biens que nous tenons de la Nature, et couronnés d'épis, à l'abri de nos pampres, nos innombrables enfans défient, sans le savoir, votre politique et vos trésors.

En Italie, on marie la Vigne à l'ormeau; chez nous, presque par-tout où la charrue ne peut atteindre, le sol comporte un échalas. Quelquefois, dans de médiocres terres, on range les ceps en allées; on les entrelace avec goût, et dans les intervalles, la fève, la lentille, l'asperge, ou d'autres légumes encore, récompensent l'industrie du laborieux cultivateur.

Cicéron, dans son traité de la Vieillesse, indique à cet âge respectable les jouissances patientes, paisibles, mais vraies et complètes, de l'agriculture en général, et du soin des vignobles.

La Vigne, dit-il, foible de sa nature, rampe sur la terre, si elle ne trouve aucun appui. Mais, comme elle se relève, comme ses vrilles, au lieu de mains, s'attachent de toute part, comme elle embrasse le soutien qu'elle a rencontré, ses jets, vagabonds et prolongés, appelleront bientôt l'art et le fer du cultivateur. Sans eux, la sève disséminée, ne substanteroit plus qu'un informe buisson.

Le doux printemps pénètre-t-il les ra-

meaux qu'on a épargnés ? Le bourgeon, comme une précieuse perle, s'échappe aux articulations des sarmens, et peu à peu la grappe se montre.

Les sucs de la terre, les feux du soleil, en font bientôt grossir les grains. Très-acerbes d'abord, leur goût, en mûrissant, prend une saveur plus douce. Les raisins revêtus de pampres, conservent le degré de molle chaleur qui leur convient, et se trouvent à l'abri d'une chaleur desséchante. Quoi de plus excellent que ces fruits ! Quoi de plus agréable à l'œil ! Ce n'est pas tant leur utilité, je l'ai dit, c'est leur culture, leur nature même, qui m'enchante. L'ordre des échalas, l'entrelacement des branches, les nœuds qui les retiennent, la propagation des plants, la taille, l'arrangement du feuillage, il n'est rien de plus séduisant.

J'ai cité le morceau entier parce qu'on ne peut mieux faire ; Vanière a dit qu'après le désastre du déluge, Dieu avoit donné la Vigne à la terre pour la conso-

ler de ses pertes et pour en réchauffer les habitans.

C'est le principe sucré et son juste développement qui constitue le bon vin. Le raisin des treilles n'y est guère propre. Une culture disproportionnée en absorbe le principe sucré.

Au midi tout est parfum, huile volatile, résine, dans les productions de la terre; au nord, tout est force et végétation. Le principe sucré ne se développe pas suffisamment au-delà du 50e degré. La chaleur des rayons le constitue sans doute; et la canne même dans nos climats, cesse presqu'entièrement de donner aucun sucre.

La Vigne est très-lente à produire. Déjà les feuilles garnissent toutes les tiges; déjà mille fleurs émaillent la terre au pied même des plants de la Vigne; et ses branches tortueuses, desséchées, dont l'écorce s'enlève presqu'en bandes longitudinales, sont encore dans l'état de mort où elles ont passé tout l'hiver! Mais la métamorphose de la chrysalide

en papillon, n'est pas aussi plus complète et plus prompte que ne l'est à son tour celle de la Vigne, quand ses branches sarmenteuses sortent de leur long engourdissement.

Un bouton rougeâtre et enveloppé d'écailles cotonneuses, est le premier et tardif signal du réveil. Long-temps il est le seul; mais à peine est-il développé, que les feuilles, les branches noueuses, les vrilles, les grappes, prennent à l'instant l'accroissement le plus rapide. L'aspect se change très-sensiblement tous les jours.

Les feuilles de la Vigne presque toujours dans une direction horizontale, sans doute pour augmenter les moyens de succion, dont elles sont dans l'air les principaux organes; les feuilles, dis-je, portées sur de longs et vigoureux pédoncules, sont palmées, rudes, très-vertes à l'extérieur, velues et pâles à la partie inférieure, et veinées de fibres très-marquées.

Je pourrois vous faire observer ce

nœud, ce point par lequel la feuille s'attache au pédoncule, et d'où partent les ramifications qui se subdivisent et répandent la substance dans le large tissu de la feuille. Mais pour étudier avec fruit les merveilles de la sève et de ses développemens, il vaut mieux consulter Roger Schabol que moi, et je vous renvoie à son intéressante théorie.

Le pédoncule de la feuille s'attache alternativement à chaque nœud de la branche.

De nouvelles petites branches partent quelquefois de l'aisselle de ce pédoncule, sous l'égide d'une petite écaille.

Les vrilles ou fibres, rondes, lisses et fortes, qui relèvent et soutiennent la Vigne, et qui s'attachent de toute part, sont opposées aux feuilles, et se multiplient à l'extrémité de la branche. Ces vrilles se séparent, s'alongent, se roulent; les plus nouvelles ont une teinte rougeâtre, que la branche quelquefois reçoit elle-même; d'ailleurs elles sont d'un vert clair.

La grappe s'élance aussi en opposition avec la feuille. Son pédoncule paroît se tordre sur lui-même.

Le pétiole léger et presqu'insensible de chaque fleur destinée à devenir un grain de raisin, ne montre qu'une petite boule verte que soutient un calice imperceptible.

Cette petite boule un peu cylindrique, ou plutôt un peu prismatique, est marquée au sommet d'un petit point rougeâtre. Elle s'ouvre, et son enveloppe qui se divise en cinq parties disparoît aussi-tôt. C'étoit la corolle; son caractère est d'être *caduque*. On ne voit plus que cinq petites étamines divergentes, attachées aux bords du calice. Leurs filets sont blancs, leurs anthères sont de petits points jaunes. L'ovaire qui deviendra le grain, paroît entre les étamines surmonté d'un léger stigmate blanc.

Tels sont les élémens de ce suc délicieux et sain, qui nourrit quand il est en fruit, qui corrobore quand il est en li-

queur, et dont l'eau-de-vie tire ses feux, et le vinaigre son ressort.

La Nature se joue à prodiguer la création et à simplifier ses machines.

De longues pluies dans cette saison, en faisant couler la fleur, feroient aussi couler les espérances du raisin.

A cette époque de la fleur, la fermentation se fait sentir jusque dans les cuves et les celliers. Ce souvenir vital qu'un vin généreux conserve encore, me fait penser à ce tressaillement des vieillards qu'une action courageuse ravit.

Les sarmens de la Vigne prennent un accroissement si rapide, qu'un œil observateur pourroit presqu'en juger. Leur direction est à-peu-près déterminée. Ils n'iront point du nord vers le midi, mais vous verrez le haricot courir volontiers au-devant d'eux, et refuser peut-être de marcher de front.

LETTRE LXXIV.

27 Prairial.

GRANDE-MARGUERITE. *Chrysanthemum leucanthemum.*

CAMOMILLE CHEVELUE. *Anthemis arvensis.*

MATRICAIRE. *Matricaria parthenium.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

J'ai trop attendu, mon amie, pour vous décrire la floraison du blé, et en général, celle des grains, ou *gramen*, ou herbes proprement dites. L'année prochaine vous en aurez le détail. Vous aurez pu remarquer que cette espèce de floraison se fait sans corolle. On diroit des râpures de bois blanc, attachées pendant quelques jours aux épis. Communément cette fleur n'a que trois étamines; dans quelques *gramen*, les anthères qui

sont la partie remarquable de ce genre de floraison, sont diversement colorées. Elles sont brunes dans le seigle; et ailleurs, couleur de bois de violette, de bois d'acajou, ou de fleur de soufre.

On trouve fréquemment aux bords des blés la Grande-Marguerite blanche, *chrysanthemum leucanthemum;* elle habite aussi les prairies. Elle est généralement connue. Ses tiges sont assez hautes, cannelées, peu chargées de feuilles. Les feuilles sont sessiles, alternes, glabres, étroites, oblongues, assez petites, et découpées légèrement sur leurs bords.

Le calice, qui s'étale et s'applatit presqu'au sommet de chaque tige, est imbriqué; et chacune des petites lames qui le composent, est ordinairement bordée de brun.

Le disque est composé d'un double rang de demi-fleurons blancs, dont le pétale, ou le ruban, marqué de cannelures, est seul visible. Le petit tube, avec le court pistil qu'il contient, ne paroît que quand on arrache la languette.

Les fleurons complets du disque sont jaunes. Leur surface totale est comme applatie, et fait l'effet d'une réunion de petits grains. Ils s'épanouissent rarement en totalité. Ceux qui s'entr'ouvrent offrent de petites corolles, qui sont des tubes en miniature, avec cinq divisions. Le pistil jaune et le faisceau des cinq étamines, se distinguent comme des atomes de poussière.

Telle est la fleur à laquelle Bernardin de Saint-Pierre ajoute ce joli tableau des jeux d'enfans. On tire, l'un après l'autre, les pétales blancs, en disant: *Je vous aime, un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout*, ainsi de suite jusqu'au dernier, et l'on tremble du mot sur lequel le cercle finira.

La Camomille se range dans la même classe et dans le même ordre. Je n'ai pas encore rencontré celle qu'on prend en infusion pour l'estomac, et que son odeur très-forte fera toujours distinguer. On la nomme Camomille romaine.

La Camomille chevelue, *anthemis arvensis*, que j'ai sous les yeux, a des tiges grêles, glabres et légèrement cannelées.

Ses feuilles assez rares, et placées alternativement à la naissance des petites branches, sont une réunion de filets verdâtres, plus ou moins branchus et alongés; ils sont disposés d'ailleurs, dans la forme des feuilles ailées ou composées, et sont en quelque sorte amplexicaules.

Le calice est excessivement petit, imbriqué sur deux rangs et d'un verd blanchâtre.

Le réceptacle des nombreux fleurons du petit disque, s'élève en cône. Le cercle des demi-fleurons blancs, se renverse jusque sur la tige circulairement.

Ce double caractère est généralement celui des différentes espèces de Camomilles, et est facile à reconnoître.

La Matricaire, *matricaria parthenium*, est une plante douée de vertus salutaires, et sa réputation les surpasse

peut-être encore. C'est une fleur assez commune ; elle est radiée ; sa circonférence est ornée de demi-fleurons blancs, son disque de plus petits fleurons jaunes.

Elle n'a point la haute taille, ni la largeur de la Grande-Marguerite ; elle n'a point la fraîcheur printannière de la plus petite. Les demi-fleurons de la circonférence n'ont point, comme ceux de la Petite-Marguerite, un double rang, et une languette aussi délicate, étroite et alongée. La Matricaire ressemble plus aux Camomilles, mais son disque n'est point en cône, et il forme seulement un petit hémisphère arrondi.

Les tiges de la Matricaire sont glabres, d'un vert assez terne et cannelées. Leurs rameaux, sans régularité, portent de nombreux bouquets de fleurs, qui sont droits.

Les feuilles sont simples, d'un tissu mince, léger, d'un vert peu brillant. Une légère membrane les attache à la tige, et leur tient lieu de pédoncule. Elles sont alternes, peu multipliées, as-

assez grandes vers la base de la plante, très-petites vers son sommet. Elles sont dentelées et échancrées, souvent assez profondément.

Les fleurs sont petites. Le calice est hémisphérique, blanchâtre, et imbriqué. Les demi-fleurons de la couronne sont de petites languettes arrondies, imperceptiblement échancrées à leur extrémité, et dont l'attitude ordinaire est d'être un peu renversées vers la tige. La petite bourse jaune qu'elles entourent en ressort mieux.

Toute la plante a une odeur qui ressemble à celle des camomilles; mais maintenant, je l'espère, il vous sera possible de l'en distinguer.

LETTRE LXXV.

29 Prairial.

THYM DES PRÉS. *Thymus acinos.*

LE SERPOLET, *Thymus serpillum.*

MARRUBE NOIR. *Ballota nigra.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

Je vais vous faire, ma chère amie, un petit bouquet qui devroit être parfumé. Il sera composé de Thym, mais malheureusement je n'ai pas aujourd'hui un seul brin de ce Thym de jardins, dont l'odeur qui porte à la tête est pourtant bien agréable.

C'est du Thym des prés, *thymus acinos*, qu'il s'agit. Il est presque rampant, ce qui fait qu'on se trompe quelquefois sur la vraie hauteur de ses tiges.

Elles sont quarrées et velues ; les feuilles sont petites, terminées en pointe, légèrement découpées sur leurs bords,

moins vertes dessous que dessus, marquées de petites rainures assez prononcées, qui vont de l'arête longitudinale aux deux bords de la feuille ; elles sont d'ailleurs assez épaisses ; elles ont de courts pédoncules, et doivent être opposées, mais il est ordinaire de les voir tendre toutes vers le même côté, parce que la tige se couche dans une partie de sa longueur.

Les fleurs sont verticillées et très-rapprochées vers le sommet. On en trouve six à chaque rang ; leur direction est presque horizontale relativement à la tige droite : leurs pédoncules sont presque insensibles.

Le calice est un petit vase arrondi, étroit et alongé, qui se resserre au-dessous des divisions qu'il forme. Ce calice est singulièrement et très-finement cannelé. Il est rougeâtre, presque brun, et chargé d'un duvet fort court.

Trois des divisions du calice forment comme un petit feston à pointes. Les deux divisions inférieures, plus pro-

fondes et plus aiguës, font l'effet d'une petite fourche.

L'entrée de ce petit calice est cotonneuse.

La fleur est une labiée d'un joli violet, et dont la lèvre supérieure est très-petite.

Elle déborde fort peu ; elle est arrondie, et le pli longitudinal et extérieur, qui marque le tube jusqu'à son extrémité, s'y termine en une très-petite échancrure. . .

La lèvre inférieure est plus large et plus grande ; elle a trois découpures arrondies. Celle du milieu, plus étendue que les deux autres, et retombant avec elles, est marquée d'une raie blanche qui relève la nuance générale, et qui se dessine dans sa largeur à sa séparation du tube.

Les étamines sont très-inégales. Leurs anthères sont blanches et légères comme les quatre filets ; le pistil est d'une teinte violette.

Les quatre semences nues et bien petites sont au fond du calice.

Le Serpolet, *thymus serpillum*, est fort célèbre au pays des lapins, et tapisse agréablement les coteaux les plus sablonneux.

Ses tiges rampantes jusqu'au bouquet terminal qui se relève, sont de petits fils ligneux dont partent beaucoup de petites branches, qui se relèvent droites comme autant de petites tiges elles-mêmes. Un long brin de Serpolet est comme une petite corde sur laquelle on auroit planté des bouquets.

Les feuilles sont fort petites, glabres, d'un vert herbacé, oblongues, et plus ou moins élargies néanmoins à moitié de leur longueur. On n'y remarque que la seule rainure médiaire; elles sont opposées, mais elles se tournent souvent du même côté, quand la branche qui les porte se penche vers la terre.

Les petites fleurs sont verticillées, mais tellement rapprochées, que la tête de chaque branche ressemble à une jolie petite boule quand on la voit bien épanouie.

Chaque fleur est une miniature que soutient un pétiole proportionné.

Le calice brunâtre, comme l'est souvent la tige elle-même, est divisé comme celui du thym des prés, que je viens de décrire. Trois petits festons supérieurs et une petite fourche inférieure, sont les formes qu'affectent ses cinq pétales.

La fleur est une labiée d'un lilas-rose et clair. La lèvre supérieure, très-courte, est arrondie et terminée en pointe. La lèvre inférieure se découpe en trois lames, dont celle du milieu est moins étroite et plus alongée. Les étamines qui débordent la lèvre supérieure, sont lilas ainsi que leurs petites anthères, et le petit pistil est bifurqué.

Ces deux plantes sont des aromates.

J'ai décrit, vous vous le rappelez, le marrube blanc, *marrubium vulgare*. J'ai promis de ne point négliger le Marrube noir, *ballota nigra*, quand je le rencontrerois. Son odeur est assez forte, et n'a rien d'agréable.

Le Marrube noir ne diffère guère du blanc que par sa couleur.

Il a, comme lui, la tige épaisse, quarrée, velue; la sienne est aussi un peu rougeâtre.

Ses feuilles, alternativement opposées, et soutenues par des pédoncules applatis et creusés, sont épaisses, velues, grasses, molles, terminées en pointe, découpées et sillonnées, en tout sens, de fibres sans nombre, qui, pour ainsi dire, les créponnent.

Le calice a cinq découpures à pointes et peu profondes, dont chacune se plisse extérieurement par le milieu.

La lèvre supérieure de la corolle est assez longue, arrondie, et chargée de duvet.

La lèvre inférieure a trois découpures inégales; celle du milieu, beaucoup plus grande que les deux autres, est elle-même échancrée en deux parties, qui s'abaissent à droite et à gauche.

La couleur des fleurs est d'un lilas plus ou moins foncé. La lèvre inférieure a quelquefois de petites raies blanches longitudinales.

Les fleurs sont en anneaux, et disposées à chacun sur deux ou trois rangs; mais l'anneau n'est pas ordinairement complet, et les fleurs paroissent fort souvent alternativement d'un côté et de l'autre, entre les intervalles des feuilles opposées.

LETTRE LXXVI.

1^er^ Messidor.

BRYOINE. *Bryonia alba.*

MONŒCIE SYNGÉNÉSIE.

Une plante tapisse, en ce moment, les buissons même : c'est la Bryoine, *bryonia alba.* On a prodigué le nom de parasite à ces pauvres lianes, dont le sort est de chercher toujours un appui ; mais leurs graces, leurs pampres, leurs guirlandes embellissent toujours le sureau, la ronce, l'épine, le buisson ami, enfin qui daigne les soutenir. Elles n'en arrêtent ni le développement, ni la floraison, ni l'essor. Une fois attachées, c'est pour leur vie, et elles sèment au pied de leur protecteur.

La Bryoine est une plante monoïque. Je n'ai pu encore appercevoir ses fleurs femelles, dont la corolle est occupée par un pistil à trois stigmates. Chacun se divise en deux. Le fruit est une petite

baie rouge. Un léger gonflement au-dessous de la corolle, en indique la place.

Les tiges de cette plante ont quelque foible rapport avec celles de la vigne. Elles sont rondes et sarmenteuses, pour ainsi dire; elles forment des nœuds dont partent le feuillage, les vrilles et les fleurs. Leur direction est tout irrégulière. Quelquefois leurs longues vrilles se rattachent à quelque partie de la branche même, et en font comme une couronne. La couleur est d'un vert fort tendre, et quelques rudimens de pointes insensibles empêchent seuls la branche d'être parfaitement lisse.

Les feuilles, d'un tissu mince et d'un vert foncé par-dessus et plus pâle par-dessous, sont palmées dans le genre de celles de la vigne, mais beaucoup plus petites. Le duvet serré, mais très-court, qu'on sent des deux côtés quand on les touche, est rude. Leur direction est, le plus possible, parallèle à l'horizon. Leurs pédoncules sont vigoureux, souvent tortueux et assez ronds au toucher.

Les vrilles sont longues, minces, glabres, et se roulent en spirale avec une grande facilité. Elles sont, à chaque nœud, alternatives comme les feuilles, et par conséquent toujours opposées à chaque feuille. De longs brins moins roulés terminent les branches. On dit que les pauvres gens mangent quelquefois les jeunes pousses en asperges, après les avoir fait bouillir.

Les longs pédoncules des bouquets de fleurs naissent entre les aisselles des feuilles, quelquefois au nombre de deux.

Les fleurs sur de plus minces pétioles, sont disposées à l'extrémité de ces pédoncules, sans beaucoup de régularité.

La fleur mâle, la seule que je remarque, est composée d'un calice verdâtre, tellement mince et tellement serré sur la corolle, qu'il n'est sensible que par les cinq pointes de ses divisions, qui paroissent dans les cinq intervalles des divisions de la corolle monopétale.

Cette corolle blanchâtre a l'air d'être formée d'un tissu de bourre de soie. Elle

est effectivement soyeuse. Elle est découpée très-profondément en cinq parties oblongues. De légers filets verdâtres et longitudinaux lui enlèvent son éclat.

Cinq étamines sont attachées aux parois de la corolle, et la circonférence sur laquelle elles reposent est un peu cotonneuse. Les filets sont nuls; les anthères épaisses, charnues, blanchâtres, et comme découpées en deux festons d'inégale hauteur, sont bordées d'une raie jaunâtre, comme d'un petit galon bien étroit; elles se touchent de manière à faire douter quelquefois si elles ne forment pas un cercle d'une seule pièce; et c'est à cause de cela, sans doute, que l'ordre de la fleur est la singénésie.

LETTRE LXXVII.

2 Messidor.

MÉLILOT. *Trifolium melilotus officinalis.*

DIADELPHIE DECANDRIE.

La douce odeur du Mélilot nous avertit de sa floraison. Le parfum de cette plante salutaire qui se perd tout-à-fait en Hollande, est très-fort dans les pays chauds, tant le soleil a d'influence sur le développement de cet *arum*, de cette quintessence d'huile essentielle qu'on a cru formée de ses rayons.

Ce n'est jamais au milieu du jour que les plantes ont le plus d'odeur. C'est avant le lever du soleil, ou le soir, quand la cessation de son action évaporante permet aux essences qu'il absorboit de retomber.

Le Mélilot, *trifolium melilotus officinalis*, est bon pour les maux d'yeux. C'est

un trèfle, et sa fleur est papilionacée comme celle de tous les trèfles.

Sa tige est assez haute, glabre et branchue; ses feuilles qu'on trouve alternatives à la naissance de chaque branche, sont exactement celles du trèfle, c'est-à-dire, composées de trois folioles herbacées, d'un vert foncé, plissées au milieu, légèrement découpées sur leurs bords, mais peut-être un peu plus alongées que celles du trèfle ordinaire.

Les fleurs naissent en épi; leur direction inclinée sur la tige, l'épanouissement des fleurs inférieures long-temps avant celui des fleurs supérieures, donnent à chaque petite branche l'air d'un petit drapeau négligemment roulé et prêt à se livrer au vent.

Les pédoncules de ces petites fleurs sont d'une finesse imperceptible. Le calice, d'une petitesse extrême, a cinq petites pointes.

La fleur d'un jaune-serin, relève les deux côtés d'un petit étendard plissé par le milieu et sans échancrure. Les petites

ailes plus pâles, embrassent exactement la petite carêne plus pâle encore, et lui tiennent des deux côtés. Le pistil bifurqué qu'elle renferme, est un peu plus long que les dix étamines. Elles sont en deux petits faisceaux.

Rien de plus joli que l'examen de ces minutieuses merveilles. Rien de plus frappant que l'élégance, le soin de leurs détails, et la justesse précise de toutes leurs proportions.

LETTRE LXXVIII.

3 Messidor.

CYNOGLOSSE ou LANGUE DE CHIEN. *Cynoglossum officinale.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

J'ai été bien long-temps incertaine du nom d'une plante, que je rencontrois tous les jours. La figure de sa graine vient enfin de m'éclairer, et je m'empresse de la peindre, afin de ne pas l'oublier.

C'est la Cynoglosse ou Langue de chien, *cynoglossum officinale.*

La plante s'élève d'environ un pied, et est comme enveloppée dans toutes ses parties d'un réseau de duvet, qui lui donne un air velouté.

Ses tiges sont rondes et ses feuilles alternes, sessiles, très-rapprochées, amplexicaules, l'entourent depuis la base et la garnissent entièrement.

Ces feuilles qui s'élèvent presque per-

pendiculairement, sont terminées en pointe, unies sur leurs bords, lancéolées et partagées dans leur longueur par une assez forte nervure. Plus vertes à la partie qu'on doit appeler supérieure, elles y sont aussi plus rudes au toucher.

Les fleurs naissent comme en épi à l'extrémité de chaque tige. Leurs pédoncules velus, comme la tige même, naissent alternativement, sur une des côtés, et se portent vers le côté opposé pour épanouir leurs fleurs. Long-temps ces tiges assez flexibles se courbent en arrière, et donnent aux fleurs qu'elles portent des attitudes plus molles et plus gracieuses; quand le fruit a remplacé la plupart des corolles, la tige se redresse et se roidit pour la porter.

Le calice est d'une seule pièce et chargé de duvet. Il a cinq découpures, qui s'agrandissent et deviennent plus profondes à mesure que le fruit grossit.

La corolle est monopétale; sa couleur est à-peu-près brune, et ses reflets ont quelque chose de ceux du velours.; elle

est petite; son tube est court et assez large; le calice le renferme; le limbe un peu plus évasé, a cinq découpures arrondies, qui ne s'étendent jamais horizontalement.

A l'entrée du tube, cinq petits nectaires d'une couleur plus foncée, se rapprochent pour en dérober le fond. Ce sont de petites houpes, de petites glandes, qui répondent au milieu de chaque division de la corolle.

Les cinq étamines sont au-dessous attachées aux parois du tube, et elles répondent aux découpures de la corolle.

Leurs filets imperceptibles, leurs petites anthères jaunes qui s'avancent, les font ressembler à de petits marteaux.

Le pistil vert et fort court est au fond du calice entre les quatre semences qui ne sont encore que des points verts.

Bientôt elles grossissent, quatre capsules, plates et rondes, se trouvent rangées, et s'étendent obliquement autour du pistil persistant. Elles sont divisées entre elles, et ne se tiennent que par lui.

Chacune contient une graine arrondie. Les poils qui les recouvrent sont durs et droits ; elles ressemblent à des petites râpes.

LETTRE LXXIX.

4 Messidor.

GRANDE-GENTIANE. *Gentiana lutea.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

C'est une chose charmante que la campagne en ce moment ! La verdure fraîche et jeune des avoines et des orges, remplace la verdure printannière des prairies. Aujourd'hui, sur l'herbe mûrie, brunie, grandie, ne se détachent plus que les fleurs rouges de la jacée, de grandes ombelles blanches, et quelques jacobées jaunes. Les vulnéraires, les scabieuses violettes, bien d'autres fleurs, ont perdu de leur éclat. Des gousses naissantes, des corolles flétries, annoncent l'accomplissement de leur destinée. Les fleurs en ce monde, ma chère amie, ne restent pas un moment de trop.

Les champs sont maintenant émaillés ; entre les seigles, prêts à se récolter, on

admire les nuances vives des coquelicots, des inulles, des bluets, des sauges, de campanules, du mélilot. Au-dessus des grains moins avancés, on voit se balancer sur-tout une multitude de grandes marguerites blanches, qui brillent sur ce grand tapis vert comme autant d'étoiles.

Les fleurs jaunes de la rave, de quelques roquettes, de mille herbes de même nuance, varient encore ce fond vert bordé de blanc. Les buissons ont aussi leurs parfums, leurs guirlandes, les lianes qu'ils soutiennent, les petites fleurs qu'ils abritent. Les ruisseaux ont leurs herbes et leurs petites flottes fleuries. Les bois sont odorans; leur enceinte recèle les plus rians trésors de Flore; les bords des chemins sont semés de ses bienfaits, et les oiseaux chantent par-tout le cantique de la belle Nature.

La Grande-Gentiane, que ne possèdent point les environs de Paris, croît abondamment dans nos bois. C'est une grande plante dont la racine remplace avec succès le quinquina.

Ses tiges sont hautes, rondes et creuses. Elles sont fortes, lisses, d'un vert-clair, et les fibres longitudinales de leur peau semblent tendre à s'élever en spirale; mais c'est peu sensible.

La tige forme des nœuds assez espacés vers la base sur-tout; deux feuilles amplexicaules, sessiles, et parfaitement opposées, se trouvent à chacun.

La feuille, très-large à la base, et débordant des deux côtés en fer de lance sur la tige qu'elle embrasse, forme, avec la feuille opposée, une espèce de jatte à chaque nœud de la tige.

Une grande rainure partage et plie dans sa longueur cette feuille, qui se termine en pointe. D'autres fibres, en quelque sorte parallèles à celle-ci, partent de la base de la feuille. Le tissu d'ailleurs en est glabre, assez solide, et d'un vert pâle; elles ne sont point découpées sur leurs bords.

Les fleurs sont attachées au-dessus des feuilles, et par conséquent en bouquets opposés; elles partent du même nœud

que les feuilles. Souvent une petite branche, chargée de plusieurs pédoncules, et soutenue de deux petites feuilles, s'échappe entre tous ses bouquets.

Chacun de leurs pédoncules est rond, vigoureux et glabre. La fleur a pour calice une espèce de spathe ou membrane sèche, dans le genre de celle qu'on trouve à la base des fleurs de narcisse, mais beaucoup plus petite. Elle s'ouvre d'un côté quand le cône formé par la réunion des divisions de la longue corolle s'écarte et se développe tout-à-fait.

La corolle est monopétale, mais ses divisions sont si profondes, que d'abord on a peine à la supposer telle. Elle se divise en cinq lanières étroites, longues et terminées en pointe. La corolle est d'un jaune citron.

Cinq étamines sont attachées aux parois de la corolle et à sa base. Elles sont longues, assez droites, vertes, et terminées par une double anthère assez longue et bordée de rouge.

L'ovaire est au milieu ; il est conique et très-long ; deux stigmates le terminent. Il ressemble à une massue verdâtre.

Cette plante, dont les anneaux de fleurs sont très-multipliés vers le sommet, a l'air d'un grand flambeau.

Ses fleurs sont très-nombreuses ; ses graines se multiplient extrêmement. Toute la plante se dessèche peu à peu dans l'état où la floraison l'a mise. La tige, les feuilles, les capsules qui contiennent les graines, se dessèchent jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent en quelque sorte. Quelques feuilles radicales, encore vertes, demeurent alors le seul vestige de la Gentiane qui a fleuri. Cette grande plante, dans l'état de dessication, donne bien l'idée de ces momies qui conservent la forme de vie, et qui n'en sont que mieux l'image de la mort.

LETTRE LXXX.

5 Messidor.

CISTE JAUNE. *Cistus helianthemum.*
POLYANDRIE MONOGYNIE.

GÉRANIUM DES BOIS. *Geranium sylvaticum.*
MONADELPHIE DÉCANDRIE.

J'AI trouvé dans les bois un joli Ciste, ou *helianthemum*, dont la corolle est jaune, et d'ailleurs semblable au Ciste à écorce blanche dont je vous ai fait la description dans les premiers jours du printemps. Vous vous rappellerez qu'un des caractères du Ciste dans nos climats est d'avoir un calice en cinq parties, dont deux sont très-petites et trois plus grandes. Les voiles teints de safran de ma jeune oréade, ne s'ouvrent, comme les blancs, qu'aux seuls rayons du jour. Ils ont les mêmes formes, la même finesse, autant de mollesse et d'élégance.

Un nouveau Géranium s'est aussi rencontré, et celui-là est charmant. Les feuilles sont découpées en petites palmes, d'un vert foncé, et revêtues de duvet comme les tiges délicates de la plante, les pédoncules des feuilles, et le calice des fleurs.

Ce calice est en cinq parties, doublées d'une claire membrane blanche, et qui s'ouvrent en étoile.

La fleur, bien plus grande que celle de tous les Géranium que j'avois encore vus, a cinq pétales taillés en cœur, d'une belle nuance giroflée, et quelquefois marquée de quelques filets bruns. Cette corolle fraîche et riche, s'abaisse circulairement, pour élever au milieu d'elle un faisceau de dix étamines couleur de rose, dont les anthères gris-de-lin, placées comme des poutres sur des colonnes, s'écartent les unes des autres. Cinq pistils au centre grandissent peu à peu sur leur ovaire, et recourbent extérieurement cinq styles blancs, qui terminent avec grace ce léger édifice. Le calice se

relève autour de l'ovaire, qui s'alonge lorsque la corolle est tombée ; les pistils persistans se rapprochent aussi, et leur réunion, dont la teinte devient couleur de rose, présente distinctement le petit bec de grue, caractère essentiel de tout Géranium. Rien de plus joli que le *geranium sylvaticum*.

LETTRE LXXXI.

6 Messidor.

ORCHIS BLANC. *Orchis alba.*

ORCHIS PYRAMIDAL. *Orchis pyramidalis.*

GYNANDRIE.

Vous aurez encore deux Orchis. L'un, l'Orchis blanc, *orchis alba;* l'autre, l'Orchis pyramidal, *orchis pyramidalis.*

Tous deux ont des tiges minces, sveltes, glabres, cannelées et d'un vert tendre. Leurs feuilles radicales, peu nombreuses, sont étroites, longues et lisses comme celles des liliacées. D'ailleurs la tige est nue. Les fleurs sont en épi à l'extrémité de la tige.

Celles de l'Orchis blanc sont assez grandes, alternes, et disposées en spirale autour de la tige qui semble se tordre. Les pédoncules des fleurs ont aussi la même tension; de légères bractées, ou petites feuilles, les accompagnent.

La fleur, d'un blanc-verdâtre, ressemble à toutes les fleurs d'Orchis que je vous ai décrites.

Sa corolle forme comme une lèvre supérieure parfaitement unie, terminée presque quarrément, et d'un tissu semblable à celui de la jacynthe. Deux espèces d'ailes s'étendent horizontalement à droite et à gauche; leurs contours ont une courbure assez prononcée en avant; elles se terminent en pointe. Une languette fort alongée s'avance entre ces deux ailes, et se teint d'une nuance verdâtre à son extrémité.

Au-dessous de cette languette et de son prolongement, comme de celui de la lèvre supérieure, se forme un tube ou nectaire long et étroit, qui se recourbe, et qui pourroit se comparer à la queue d'un oiseau.

Au-dessus de l'ouverture du tube se relèvent deux petits pétales étroits et terminés en pointe, qui se rejoignent par leur extrémité en petit berceau.

Sous ce petit dais se trouve la petite

niche découverte et demi-circulaire, qui paroît tenir lieu de pistil, et sur les deux côtés de laquelle sont placées les deux étamines. Elles cachent leurs anthères jaune-pâle en deux petites retraites, qui sont, pour ainsi dire, creusées dans la substance même du petit cartilage verdâtre.

L'Orchis pyramidal est encore plus délicat. Ses bractées sont presque linéaires. Ses pédoncules tors ont une teinte violette. Ses fleurs sont de la nuance lilas la plus jolie et la plus fine. Elles sont beaucoup plus petites que les fleurs de l'Orchis blanc. La lèvre supérieure, les petites ailes latérales, sont étroites et courtes. La lèvre inférieure n'est point une languette, mais elle forme trois festons arrondis. Les deux petits pétales qui se relèvent en dais, sont aussi en proportion plus larges, et se touchent par les deux côtés que recouvre la lèvre supérieure. Le tube inférieur ou nectaire, est d'une extrême finesse. Le cartilage

qui tient lieu de pistil est étroit, court et d'un violet foncé. Il cache les deux anthères grisâtres des étamines dans ses replis, qui sont comme des cabinets dans l'épaisseur d'une muraille.

LETTRE LXXXII.

7 Messidor.

ŒILLET PROLIFÈRE. *Dyanthus prolifer.*

DECANDRIE DIGYNIE.

BRUNELLE BLANCHE. *Brunella laciniata.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

L'ŒILLET prolifère, *dyanthus prolifer*, sera le premier Œillet dont mon amie aura l'hommage. Vous en recevrez les variétés à mesure que je les trouverai sur mes pas. En général, ma chère Fanny, s'il m'arrive quelquefois de vous indiquer en deux mots les différentes espèces et les variétés des plantes, je ne renonce point à vous en faire la description particulière ; il ne me faut que le temps et l'occasion.

L'Œillet prolifère est petit. Sa tige est d'ailleurs toute semblable à celle de l'Œil-

let ordinaire, à la grosseur près ; c'est la même nuance de vert, frappée de la même espèce de vapeur blanche.

Des nœuds, par intervalles, marquent la naissance des feuilles, qui croissent deux à deux, et qui embrassent la tige. Elles sont longues, étroites et pliées au milieu dans leur longueur.

Au sommet de la tige, je trouve une agglomération de petits Œillets, dont plusieurs paroissent partir d'un pédoncule commun, et former par conséquent autant de petits paquets.

Des écailles brunes, et terminées en pointe aiguë, sont à la base de cette agglomération, et des bractées semblables accompagnent les petites agrégations partielles.

Le calice brunâtre, cannelé à petites raies, avec cinq divisions peu profondes et pointues, est en forme d'étui alongé.

Quatre petites écailles entourent le calice à sa base, et se terminent en pointe.

L'Œillet a cinq pétales d'un rouge tendre et plein de fraîcheur ; ils sont marqués,

dans leur longueur, de quelques veines d'un rouge plus vif. L'onglet, qui s'alonge dans le calice, est étroit et blanc. Le limbe, qui s'élargit en spatule, et s'abaisse horizontalement, est découpé en petites dents à son extrémité.

Dix étamines inégales élèvent au-dessus de la corolle quelques-uns de leurs filets blancs, que surmontent de légères anthères violettes.

L'ovaire, en forme d'un petit œuf verdâtre, est au fond du calice, et surmonté de deux pistils blancs.

Comme il arrive quelquefois à cet Œillet de produire une fleur du centre d'une de ses fleurs mêmes, l'espèce a retenu l'épithète de prolifère.

Ce joli Œillet pare, en ce moment, quelques parties de nos campagnes.

Je vous ai décrit l'année dernière la Brunelle commune, *brunella vulgaris*; j'en ai trouvé une variété blanche : elle est d'ailleurs tout-à-fait semblable à la Brunelle ordinaire.

Vous vous rappelez que la Brunelle a une tige courte, quarrée, velue. Elle a peu de feuilles; et les fleurs, soutenues de bractées, rangées circulairement et sans intervalles autour de la tige, la font ressembler à ces colonnes gothiques, chargées de petites niches et de statues.

L'échantillon que j'ai sous les yeux m'offre, à la naissance des fleurs, deux feuilles opposées, sans pédoncule, velues, alongées et découpées en lanières étroites, de manière à ressembler presque à une feuille ailée ou composée.

Les folioles ou bractées, qui soutiennent les cercles de fleurs, sont deux à deux, à chaque étage et opposées; elles embrassent deux à deux l'anneau de fleurs; elles sont velues, plissées en deux, terminées en une petite pointe, et arrondies des deux côtés.

La fleur, à la couleur près, est celle de la Brunelle violette. Le calice velu semble former un dossier droit et d'une seule pièce, et se plisse des deux côtés,

pour revenir un peu sur le devant. La partie du devant, profondément séparée des deux parties latérales, est étroite et découpée au milieu.

La lèvre supérieure s'avance comme un petit capuchon, et recouvre le pistil et les quatre étamines blanches et inégales.

La lèvre inférieure a trois divisions : celle du milieu est la plus grande ; elle est un peu concave et arrondie.

LETTRE LXXXIII.

9 Messidor.

TÊTE CHEVELUE ou CHEVEUX D'ÉVÊQUE. *Phyteuma orbicularis.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

ASTRAGALE ou RÉGLISSE VERTE. *Astragalus glycyphyllos.*

DIADELPHIE DÉCANDRIE.

J'AI rencontré dans ma course de campagne deux petites inconnues, dont j'ai démandé le nom et dessiné le portrait. Ce n'est pas qu'elles soient bien jolies, mais la nouveauté intéresse, et les habitans de la campagne sont à portée de cultiver leur société.

La première se nomme la Tête-chevelue, ou *phyteuma orbicularis*. Ce nom est sauvage; mais le surnom est encore plus ridicule: on appelle cette plante les Cheveux-d'évêque. Elle est violette.

Quelques feuilles radicales, étroites,

portées sur de longs pédoncules, arrondies et formées en spatule, accompagnent la naissance de la tige.

Cette tige d'ailleurs est un peu nue, mince, glabre, cannelée, et courbée plus ou moins. A de longs intervalles, elle porte de petites feuilles alternes, étroites, plissées au milieu, sessiles, terminées en pointe, et légèrement velues.

Les fleurs sont agglomérées en boule au sommet de la tige, et leur architecture est singulière. Une feuille est à la base de cette agrégation, et une feuille plus petite attachée quelques lignes plus haut, lui est opposée.

Les fleurs du sommet de l'agrégation sont plus petites que celles de la base, et c'est ce qui conserve à leur ensemble une sorte de forme globulaire.

Chaque petite fleur a une petite bractée comme une petite écaille verdâtre, concave, et terminée en pointe.

Le calice a cinq petites parties, courtes et terminées en pointe.

La corolle a cinq divisions, hautes et profondes, comme autant de pétales. Chaque fleur est singulièrement mince, et très-longue pour son peu d'épaisseur. Si la corolle étoit toute réunie, au lieu de se partager en cinq lanières étroites, elle formeroit le tube le moins volumineux. Elle se serre autour du pistil, qui s'alonge et se courbe avec grace. L'agrégation totale des fleurs pourroit paroître une réunion de cercles concentriques, dont quelques arcs se développoient déjà. La corolle serrée autour du pistil ne lui sert que d'étui. Les fils ou lanières, d'un violet anglais et brillant, qu'elle déploie en s'épanouissant tout-à-fait, ne tardent pas à se sécher au pied du pistil.

Les étamines sont au nombre de cinq, avec des anthères rougeâtres, plus longs que les filets, et promptement desséchés.

Le pistil unique est long, violet, chargé quelquefois d'une poussière violette, et il devient bifide, à mesure qu'il se dégage davantage de tout ce qui l'a nourri et substanté.

La seconde inconnue qui m'a occupée, c'est l'Astragale, *astragalus glycyphyllos*, la Réglisse sauvage, la Réglisse verte.

Il y en a diverses espèces. Les fleurs sont blanches ou purpurines dans quelques-unes; leurs feuilles sont plus ou moins ailées. Celle que j'ai sous les yeux est de couleur jaunâtre. Ses feuilles, pour le nombre des folioles qui les composent, ne diffèrent guère de celles du trèfle.

La tige est un peu rampante et tortueuse. Elle est rougeâtre et quarrée. Ses feuilles, semblables à celles du trèfle, ont d'ailleurs des folioles beaucoup plus étroites et plus longues. Elles sont alternes.

Les fleurs se groupent à l'extrémité d'un long pédoncule fort mince, qui naît à l'aisselle de la feuille, presque toujours à côté d'une branche qui s'ébauche à peine.

Les fleurs sont nombreuses, petites, papilionacées et groupées presque toutes

sur le même côté du pédoncule commun, qui les porte à son sommet.

Chaque pétale est excessivement mince et court. Le calice, d'un vert pâle, a cinq pointes aiguës. L'étendard, d'un jaune pâle, légèrement noirci sur le dos, est arrondi, et enveloppe presque entièrement la fleur. Les ailes sont très-petites, et se rattachent à la courte carène dans laquelle repose le pistil recourbé, avec le faisceau de neuf étamines, et la dixième qui s'en détache.

La direction de toutes ces fleurs est plus ou moins horizontale; leur ensemble a peu de fraîcheur; leur couleur n'a rien de brillant, et quelques nuances noirâtres la ternissent encore.

LETTRE LXXXIV.

11 Messidor.

RAVE, ou RADIX SAUVAGE, ou RAVENET DES CHAMPS. *Raphanus raphanistrum.*

TETRADYNAMIE. SILIQUEUSES.

La Rave sauvage, le Radix sauvage, le Ravenet des champs, *raphanus raphanistrum*, est une plante qu'on trouve souvent dans les champs. C'est une crucifère jaune, que cependant il ne faut pas confondre avec la roquette, ou *sysimbrium*, plante très-commune, mais dont l'odeur est douce, les tiges glabres et les feuilles lisses.

Ma Rave porte de courts piquans ou petits poils rares et rudes. Ses tiges d'ailleurs sont rondes, minces et branchues.

Ses feuilles assez touffues à la base, y sont assez larges, molles, découpées irrégulièrement et d'un vert foncé. Elles sont alternes, soutenues d'un pédoncule court,

mais large et creusé comme une membrane. Elles ont dans leur longueur une large nervure, qui diminue vers l'extrémité. Elles ont plusieurs poils assez piquans, et participent de l'aspérité des branches.

Les fleurs règnent alternativement le long des branches et sur-tout au sommet. Elles sont alternes.

Le calice en quatre parties étroites et droites, tombe avec facilité. Les onglets des quatre pétales sont minces et blancs. Le limbe est élargi, arrondi et d'une couleur jaune assez douce.

Des six étamines qui sont debout entr'elles, deux paroissent beaucoup plus courtes, et sont attachées un peu au-dessous des quatre autres. On dit que le nectaire est cette petite glande qui oblige chaque étamine plus courte de s'écarter ainsi, et qui cause cette petite gibbosité qu'on remarque dans les crucifères à la base du calice. L'anthère est double, et paroît de fleur-de-soufre. Le filet en est verdâtre.

Le pistil est vert et assez épais. Il est destiné à former une longue silique articulée, qui se termine en une corne pointue. Cette silique se couvre de poils courts et durs.

La Rave dont nous aimons à manger la racine, *raphanus sativus*, est, dit-on, originaire de la Chine. Vous ne vous en étiez, je parie, jamais doutée.

Elle diffère de l'autre Rave par la variété des nuances de sa fleur, la force de ses racines, la forme de sa silique enfin, qui est plus large, et que sépare en deux logis une étroite cloison.

La substance que la Nature prodigue à quelques racines nourrissantes, semble n'y être qu'un dépôt. Quand la plante monte en graine, la racine perd ses sucs, les lui fournit, et se dessèche tout-à-fait.

LETTRE LXXXV.

12 Messidor.

GUIMAUVE. *Althœa officinalis.*

MAUVE. *Malva silvestris.*

MONADELPHIE POLYANDRIE.

La Guimauve, ma chère amie, est en ce moment en fleur. C'est une plante aussi bienfaisante que douce et belle.

Les tiges sont rondes, hautes, ligneuses. La peau qui les recouvre est épaisse, d'un vert tendre, et chargée d'un duvet le plus cotonneux et le plus doux.

Les feuilles sont alternes, soutenues d'un pédoncule rond et cotonneux. Deux petites stipules minces comme des fils et rougeâtres, s'élèvent d'ordinaire à son insertion sur la tige.

La feuille cotonneuse et d'un vert que ce reflet blanc adoucit, est épaisse, moelleuse, terminée en pointe, découpée en festons aigus et peu profonds, mais des-

sinée en outre en échancrures un peu plus profondes. On nomme, je crois, cette espèce de feuille, feuille en lobe. Elle est comme plissée au point qui l'attache au pédoncule, et se déploie en éventail avec beaucoup de grace.

Les fleurs sont très-nombreuses, et naissent aux aisselles des feuilles, agrégées sur un ou plusieurs pédoncules plus ou moins longs.

Le calice de la fleur est double. Le calice extérieur plus court que l'autre, a huit divisions profondes et étroites.

Le calice intérieur en a six plus larges, et terminées en pointe comme des triangles. Le tissu en est épais et cotonneux; le vert en est pâle.

Le petit bouton, avant de s'ouvrir, est comme une petite couronne fermée. La jonction des divisions du calice, forme comme les nervures de la couronne que terminent les petites pointes rapprochées.

La corolle est monopétale, mais elle a cinq et quelquefois six divisions presque

totales, que l'on prendroit plutôt pour autant de pétales taillés en cœur.

L'échancrure de cette espèce de cœur, est très-peu sensible.

La couleur de ce tissu délicat, transparent, léger, ridé, pour ainsi dire, de plis imperceptibles et longitudinaux, est d'un rose inégal et tendre.

Cette fleur épanouie est d'un aspect doux et modeste. Avant de l'être entièrement, elle offre un petit cône couleur de rose charmant qui s'élève peu à peu du calice, et qui bientôt forme un petit rouleau plus ou moins alongé, dont la teinte est déjà moins vive.

Le faisceau des étamines est couleur de rose, quant à leurs filamens; mais leurs anthères qui s'en écartent, et qui s'élèvent les unes au-dessus des autres autour de cette petite colonne, sont violettes et font un effet agréable.

Quelquefois il se trouve un petit intervalle entre les deux anneaux d'anthères, et cette variété est d'un joli effet.

Les pistils, comme autant de fils d'un

blanc rose, sont serrés et tout droits entre les étamines.

Toute la plante de la Guimauve est dans une harmonie parfaite. Tiges, feuilles, calices, fleurs, tout est cotonneux, toutes les teintes sont douces; elles semblent se fondre, et quoique différentes, elles ne tranchent pas.

La Mauve simple est aussi une plante émolliente et très-bienfaisante; extérieurement ou intérieurement employée, elle soulage et appaise les douleurs.

La Mauve, le Fromageot, *malva silvestris*, est très-commune.

Elle s'élève assez haut. Ses tiges sont d'un vert clair et chargées de duvet; mais ce duvet n'est point épais et n'est pas précisément cotonneux.

Ses feuilles alternes comme celles de la Guimauve, ont de très-longs pédoncules, légèrement applatis du côté extérieur.

La feuille est mince, d'un vert foncé à la partie extérieure, changée en éven-

tail à la base, et quoiqu'elle se dessine en cinq découpures principales, son contour est presqu'arrondi, et ses bords ont de petits festons aigus.

Le point où la feuille s'attache au pédoncule est teint d'une nuance rougeâtre.

On remarque à la naissance du pédoncule deux petites folioles membraneuses, ou stipules qui s'élèvent des deux côtés.

Les fleurs naissent aux aisselles des feuilles en assez grand nombre, et sur de grêles pédoncules plus ou moins longs.

Le calice est double; trois divisions d'un tissu mince, quoique velu, composent le premier.

Le second a cinq divisions d'un tissu également mince, mais moins profondes et dont chacune est découpée comme en triangle.

La corolle a cinq divisions qui ne se réunissent que par un point, et qui paroissent autant de pétales taillés en cœur, mais étroits et assez distans.

Leur tissu est fin, leur couleur est d'un rose assez éclatant; trois veines longitudinales d'un rouge plus vif les rayent d'une manière agréable.

La base des divisions de la corolle, est d'un rouge foncé, de sorte que leur extrémité en paroît bien plus fraîche.

Les étamines forment au centre une jolie colonne presque rose, dont les nombreuses et fines anthères blanches ont l'air d'une houpe légère.

Les pistils qu'on découvre, à mesure que les étamines retombent, sont d'un rouge presque violet.

Les variétés, qu'en peu de jours, en peu d'instans éprouve une même fleur, ne sont pas le moindre de ses charmes.

Le faisceau des pistils s'épanouit au-dessus des étamines flétries, comme une petite gerbe de corail.

Avant de s'ouvrir entièrement, la corolle roulée sur elle-même, forme une petite colonne rose qui se distingue sous les feuilles nombreuses, entre les fleurs toutes étoilées et celles qui, ne l'étant qu'à

demi, ont encore la rondeur d'un beau vase.

Le germe devient capsulaire et s'arrondit au fond du calice, autour d'une petite colonne qui est à l'axe, et qui servoit de base aux étamines et aux pistils. C'est véritablement la forme d'un petit fromage applati. Les graines minces et rondes y sont rangées l'une près de l'autre, comme des pièces de monnoie dans un rouleau et se multiplient à l'infini.

LETTRE LXXXVI.

13 Messidor.

TILLEUL. *Tilia europœa.*

POLYANDRIE MONOGYNIE.

Chère amie, hommage au Tilleul, *tilia europœa.* Hommage à ce bel arbre indigène, qui forme de si belles allées, de si beaux ombrages, dont la fleur parfume l'air d'odeurs si balsamiques. Cette fleur bienfaisante donne, quand on l'infuse, une boisson calmante, anti-spasmodique, rafraîchissante; c'est un breuvage de consolation qui jamais ne peut faire de mal. Bénissons le Tilleul, et plantons-en parfois, ma chère Fanny, comme un hommage à l'amitié, comme un hommage aux plus heureuses vertus. Combien on pourroit multiplier de douces jouissances, apporter de paix dans son ame, de repos dans ses idées, en usant avec moins d'épargne des vrais biens que donne la Nature, et qu'elle semble mettre

toujours en harmonie avec nos sentimens !

Vous connoissez le Tilleul, sa hauteur, la souplesse de ses branches, la légéreté de son bois, la multiplicité de ses feuilles.

Elles sont lisses, finement découpées, arrondies, terminées en pointe. Elles sont alternes et nourrissent le petit bouton qui se forme entre leur pédoncule délicat et alongé, et la branche à laquelle il s'adapte.

C'est ce bouton qui renferme et réchauffe les germes naissans des feuilles et des branches ; c'est ce bouton qui manque à presque tous les arbres du midi, et dont la privation empêche qu'ils ne supportent nos hivers.

La feuille du Tilleul est d'un vert foncé par-dessus, d'un vert plus blanc par-dessous.

La fleur, ou plutôt le bouquet de fleurs, a son long pédoncule auprès de celui de la feuille ; le bouton seul les sépare.

De ce pédoncule naît une bractée ou

feuille mince, lisse, oblongue et blanchâtre, assez étroite; vers le tiers de cette bractée, le pédoncule se dégage et se prolonge; il se subdivise ensuite sans régularité en plusieurs petits pétioles, dont chacun porte une fleur.

Le calice est en cinq parties concaves, et épaisses comme une petite peau. Elles enveloppent la fleur naissante comme une petite balle verdâtre.

Le calice s'ouvre, et l'on distingue une corolle fugitive, rosacée quant à la forme, composée de cinq petits pétales, d'un tissu léger, fort étroits, et dont la couleur tire sur le serin très-pâle.

Les étamines attachées au réceptacle sont de nombreux filets blancs, chargés de petites anthères jaunes et globuleuses.

Le pistil blanc est au milieu, porté sur un ovaire sphérique et cotonneux, qui devient très-dur, et qui survit à son berceau.

Le Tilleul, du temps de la Ligue, se planta dans les villages en signe de leur attachement à l'une des deux causes; et

les partis qui se succédoient dans un pays, ne faisoient, à cet égard, que planter ou abattre.

Nous avons vu l'arbre de la Liberté, le peuplier, devenir un objet sacré pour le premier enthousiasme des Français.

Toutes les affections auxquelles l'ame a quelque part, cherchent avec ardeur un symbole dans la nature, un emblême qui se rencontre spontanément, et qui, pour ainsi dire, soit du domaine universel. Saint-Lambert a justement dit que toutes les jouissances auxquelles le partage n'ôtoit pas de leur prix, lui en devoient un nouveau.

La Fable a consacré le Tilleul aux heureuses vertus conjugales, par la métamorphose de Philémon et de Baucis. Ainsi la riante mythologie met souvent de douces images où l'histoire ne rappelle que de sanglans souvenirs.

Il est, pour ainsi dire, un état mitoyen entre les rêves de l'imagination et les agitations des événemens, c'est l'état ha-

bituel des campagnes en temps de paix. C'est-là que le Tilleul, au milieu de la grande place, réunit aux beaux jours les danses de la jeunesse, et vieillit en portant des fleurs.

LETTRE LXXXVII.

15 Messidor.

LYCHNIS DES CHAMPS. *Lychnis dioica.*

DÉCANDRIE PENTAGYNIE.

BEHEN BLANC ou TOQUET. *Cucubalus behen.*

DÉCANDRIE TRIGYNIE.

MA chère amie, il est des plantes contemporaines; quoique d'espèces différentes, on les voit naître au même instant dans les mêmes lieux. Heureuse sympathie, qu'on peut bien croire une loi de la Nature, quand on la retrouve parmi les fleurs! les fleurs, êtres charmans, à qui le mensonge est toujours étranger!

Le Lychnis, et le Behen blanc ou Toquet, sont un emblême de cette intéressante amitié. Le Lychnis des champs, appelé quelquefois le Grand-behen, s'ap-

pelle encore *lychnis dioica*, parce qu'il arrive très-souvent que les genres y sont séparés ; et le Lychnis femelle est même celui dont la rencontre est la plus fréquente.

La tige du Lychnis est un peu ligneuse, droite, ferme, rougeâtre, et quarrément arrondie. Un duvet cotonneux la recouvre. Elle forme des nœuds, et à ces nœuds naissent des feuilles.

Ces feuilles, d'un vert foncé à la partie extérieure, sont opposées, sessiles, étroites, cotonneuses, ou plutôt velues, terminées en pointe, épaisses, flexibles pourtant, et partagées seulement par une rainure longitudinale.

Les branches, ou les pédoncules des fleurs, naissent des deux côtés de la tige aux aisselles des feuilles.

Le calice de la fleur est un petit soufflet rond, gonflé à sa base, et plus étroit à son extrémité. Le tissu en est mince, blanchâtre, mais fortement rayé de filamens verts ou brunâtres, qui sont autant de vaisseaux séveux.

Il a cinq divisions en pointe, qui terminent les cinq nervures saillantes du petit soufflet. Il en a cinq autres, moins marquées, qui répondent au centre des échancrures des divisions. Toutes ces nervures sont chargées de duvet.

La corolle se compose de cinq pétales parfaitement blancs, dont les onglets, fort longs et solides, sont comme une colonne dans le calice que je viens de décrire. Le limbe des pétales retombe presque horizontalement; il est arrondi, légèrement découpé des deux côtés, fendu au milieu, jusqu'aux deux tiers de sa longueur.

Une sorte de petite collerette fort mince, et en trois festons, se trouve attachée au sommet de l'onglet qu'elle déborde, et garnit l'entrée de la corolle. Elle forme comme un petit tuyau.

Le germe est au fond de la corolle: c'est un cylindre vert et luisant; il porte cinq longs styles, comme des brins de plume, qui s'alongent et se renversent chacun sur le milieu d'un des pétales.

Le Lychnis mâle a dix étamines inégales. Il m'est arrivé, je crois, de les trouver réunies aux pistils dans une même corolle. Quoi qu'il en soit, le *lychnis dioica* se trouve classé par tous les Botanistes dans la décandrie pentagynie de Linné.

Le Lychnis donne à nos jardins une fleur doublée, ou blanche, ou d'un beau rouge, d'ailleurs semblable au Lychnis original, et qu'on appelle les compagnons, parce que les belles fleurs paroissent presque toujours deux ensemble, et partent deux à deux des nœuds de la tige.

Le Behen blanc, *cucubalus behen*, le Carnillet toquet ou taperot, doit cette dernière dénomination au jeu des petits enfans, qui serrent son calice comme une petite vessie, et le font *taper* sur leur front.

La tige de celui-ci, plus mince que celle du lychnis, est ronde, droite, d'un vert pâle, et parfaitement lisse.

Les nœuds de cette tige sont rares, et ont de fort longs intervalles. C'est de ces nœuds que partent les feuilles.

Elles sont opposées, sessiles, glabres, unies, étroites, et terminées en pointe.

Les branches partent souvent des deux côtés de la tige, aux aisselles des feuilles. Les fleurs sont disposées sans ordre, à leur extrémité.

Les pédoncules particuliers de chaque fleur sont très-minces et très-délicats.

Le calice a cinq divisions. C'est une petite vessie bien ronde, gonflée à sa base, ouverte à son extrémité. C'est, si vous préférez cette comparaison, un petit sac d'un taffetas très-mince.

Rien de plus lisse en effet et de plus léger que le tissu dont le fond est blanc, mais chiné de veines longitudinales et de veines qui les croisent, et dont la teinte est à-la-fois un peu grise, un peu verte, un peu brune.

La corolle est délicate. Elle a cinq petits pétales blancs, dont les minces onglets

ne remplissent pas, à beaucoup près, la capacité du calice. Cet onglet s'élargit vers son sommet, et se contracte en quelque sorte quand le limbe commence à s'étendre horizontalement. Ce limbe, assez étroit, arrondi et parfaitement blanc, est fendu au milieu dans toute sa longueur.

Dix étamines inégales sont contenues dans cette corolle, soit entre les onglets, soit au-dessus d'eux; leurs filamens sont blancs; leurs anthères d'un gris-brun.

La situation de ces anthères est d'abord latérale, puis on les voit peu à peu se placer horizontalement, et se balancer ainsi au-dessus de chaque filet comme de petits entablemens.

Cinq des étamines sont attachées à la base des onglets; les cinq autres autour de l'ovaire.

L'ovaire est vert, très-luisant, et presque cylindrique. Il porte trois styles minces, et qui ne s'écartent en aucun sens.

LETTRE LXXXVIII.

17 Messidor.

FAUSSE-GARANCE. *Asperula tinctoria.*

TÉTRANDRIE MONOGYNIE.

Je n'ai jamais vu la vraie Garance; mais elle a certainement des rapports avec la Garance bleue et avec la Fausse-Garance que je vais vous décrire.

C'est la racine de la Garance qui teint les laines en beau rouge, et qui rougit aussi les os des animaux qui la mangent. On a fait, à cet égard, de très-curieuses expériences.

La Fausse-Garance, *asperula tinctoria*, que j'ai sous les yeux, fait dire au très-savant Lamarck, dans sa Flore française, qu'il est presqu'impossible de déterminer, avec une parfaite exactitude, tous les caractères d'une plante.

C'est en vérité une grande gloire pour

un si petit être, que d'embarrasser ainsi un savant personnage.

Ma Fausse-Garance a quelques pouces de haut. Sa tige verte et glabre, est un vrai filament, mais assez ferme et quarré.

Cette petite tige a de petits nœuds. A chacun de ces nœuds sont deux feuilles linéaires opposées, extrêmement minces, étroites et petites. Je crois qu'il est des variétés où elles ont des petits poils sur leurs bords.

Les petites branches partent des aisselles des feuilles. Et les fleurs groupées en bouquets, sont terminales.

Ces petits bouquets forment presque de petites ombelles. Plusieurs petits pédoncules s'échappent du même point, et réunissent plusieurs petites fleurs qui n'en ont point d'apparent.

Le calice est un petit point vert. La fleur qui en sort est un petit tube couleur de chair. Il forme quatre divisions qui se recourbent, et qui sont marquées chacune de deux petits traits couleur de rose.

Les étamines attachées aux parois du tube, y laissent appercevoir leurs quatre délicates anthères brunes. Le pistil est au fond.

On a peine à concevoir que dans un si petit vase, s'opère une aussi complète production que celle d'une graine ayant vie.

Cette petite plante échappe à l'œil par sa légéreté et sa finesse. Son petit bouquet digne des Sylphes, a pourtant de la fraîcheur. Sa tige rampe quelquefois, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la force de se dresser.

LETTRE LXXXIX.

18 Messidor.

MORELLE, *Solanum nigrum.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

Les *solanum* sont maintenant en fleurs. Leur principal caractère est dans les anthères des étamines, qui sont presque de toute la longueur des filets. Ils sont larges, épais, et rapprochés en colonnes autour du pistil, de sorte que le filament de l'étamine ne s'apperçoit presque pas. Les *solanum*, en général, passent pour soporifiques.

La pomme-de-terre est un *solanum*; mais elle diffère des autres. Sa tige est courte, ses feuilles ailées, et ses corolles sont communément blanches.

La nourrissante pomme-de-terre, secours bienfaisant dans la disette, mets presque unique des pauvres, hors-d'œuvre aux tables opulentes, la pomme-de-terre fait penser à ces cœurs excellens,

qu'un extérieur un peu pesant enveloppe, dont les familles ont peu d'éclat; mais dont l'universelle bonté fait la réputation, et les associe avec honneur dans toutes les classes de la vie.

Le *solanum* que j'ai sous les yeux est le *solanum nigrum*, ou la Morelle; il ne diffère guère du *solanum dulcamara*, ou douce-amère. Cette dernière espèce est grimpante, et l'autre se soutient d'elle-même, et sans appui, quoique presque toujours à portée des buissons. La douce-amère se tient souvent au bord des eaux. En général, ces deux sœurs sont timides; leur extérieur est peu brillant: et si leurs fruits ont quelque chose de dangereux, leur intention n'est sûrement pas coupable.

La tige de ma Morelle est verte, assez dure, et très-chargée de duvet. Ses feuilles sont alternes, et leurs pédoncules sont légèrement creusés au milieu.

Les feuilles sont molles, épaisses, cotonneuses, unies sur leurs bords, termi-

nées en pointe. Souvent elles forment à leur base deux profondes découpures comme deux petites folioles dans une feuille composée. On dit que ces feuilles sont en violon.

Les fleurs sont disposées en grappe irrégulière, assez large, peu fournie, et penchée vers la terre.

Le pédoncule qui réunit les pédoncules particuliers de la petite grappe, est assez long, cotonneux, brunâtre, et en opposition avec la feuille qui s'en rapproche le plus.

La fleur a pour calice un petit vase rond, à cinq petites pointes, et dont le tissu paroît d'une petite écorce brunâtre.

La corolle est assez petite, d'un beau violet, monopétale, mais découpée en cinq parties jusqu'à sa base. Son tube est presque insensible, et elle renverse ses cinq divisions, terminées en pointe, jusque sur son pédoncule.

Chaque division de la corolle est marquée à sa base de deux petits points verts et

brillans, comme de petites émeraudes enchâssées.

La pyramide des cinq anthères jaunes s'élève au-dessus de la corolle. Les imperceptibles filets des étamines sont attachés à l'ouverture de son tube.

Le pistil est au centre, et tombe avec les étamines quand la fleur se dessèche. L'ovaire, demeuré seul, grossit peu à peu, et devient vert et luisant : sa dimension est celle d'un grain de raisin alongé. La grappe de la Morelle noircit en mûrissant ; la douce-amère devient rougeâtre.

LETTRE XC.

19 Messidor.

HARICOT ou FÈVE. *Phaseolus vulgaris.*

DIADELPHIE DÉCANDRIE.

Toutes les feuilles ont leur développement; la végétation brillante encore ne peut bientôt plus faire de progrès. Des graines, des gousses, des siliques vont bientôt et presque par-tout remplacer les fleurs trop fragiles. L'aspect pourtant est encore admirable et se varie encore à nos yeux. Le sedum blanc, le sedum jaune, font de nos murailles même un parterre que vivifient des milliers de fleurs. La belle salicaire et ses épis violets, l'epilobium léger et ses tubes couleur de rose, la menthe et ses parfums embellissent le bord des eaux. L'agrimonia, le millepertuis, la verge d'or, font ressortir des buissons, leurs fleurs

jaunes comme autant d'étoiles. Hâtons-nous, il est temps d'en jouir. Flore bannie des prairies que l'avide propriétaire a fauchées, n'a plus qu'un seul instant pour se parer de bluets entre les blés que Cérès réclame. Nos vergers se colorent de fruits qui s'amollissent, et qu'ils vont perdre avec une partie de leur feuillage. C'est encore dans les bois que se réfugiera plus long-temps la charmante et jeune déesse, et c'est-là qu'il faut la chercher.

Le temps m'ayant privée, depuis quelques jours de la promenade, ce n'est que dans le potager que je puis maintenant suivre ses traces, et ramasser les dons qu'elle jette en s'enfuyant.

Le Haricot attire le premier mes observations et mon étude.

Le Haricot ou la fêve ont été proscrits par Pythagore, et je ne crois pas que les savans soient bien d'accord sur le motif de ce vrai sage, sur l'allusion que peut-être il vouloit faire, enfin sur les bornes de sa défense.

Il faut lire dans le savant Mayners (*) le détail des institutions de cet homme justement célèbre. On y verra comment dans un siècle moins fécond pourtant en agitations, que le nôtre, Pythagore entraînoit ses disciples au fond des bois à portée de la belle et inspirante Nature; il les revêtoit avec du lin, leur confioit des lyres; il leur recommandoit de chercher le calme, l'harmonie en eux-mêmes, de parler peu, et de se mettre autant que possible en rapport avec les dieux qu'ils invoquoient: et c'est ainsi qu'il conduisoit à la sagesse.

Vous pardonnerez cette digression; je retourne à mes Haricots. Le nom latin du Haricot est *phaseolus vulgaris*. Il a un nombre infini de variétés, plus recommandables au jardinier qu'au botaniste. Il est cependant digne de lui d'observer comment un changement léger dans la forme des feuilles, ou dans la couleur

(*) Histoire des Sciences dans la Grèce, ouvrage traduit par Ch. Lavaux.

de la corolle, doit influer sur le fruit qu'elle produit.

La tige du Haricot est d'un vert assez clair. Elle est quarrée, cannelée, et un peu rude.

Ses feuilles sont ailées, et placées d'ordinaire à l'extrémité d'une branche, qui en est comme le pédoncule.

Les folioles sont au nombre de trois, et grandes comme de vraies feuilles. Les pédoncules latéraux sont très-courts, et même celui de la feuille terminale; mais un prolongement de l'arête, ou petite branche, qui porte les trois folioles, et que termine le pédoncule de la troisième, l'en sépare des deux autres. On trouve deux légères stipules à la naissance des pédoncules.

La feuille du Haricot est large à sa base, et terminée en pointe; elle est molle et rude au toucher comme de la serge; elle est d'un vert bien plus foncé extérieurement qu'à la partie inférieure.

Les fleurs naissent en petits bouquets aux aisselles des longs pédoncules des

feuilles. Les tiges s'attachent et se roulent aux objets qu'elles rencontrent, et peuvent ainsi s'élever très-haut. Les rames sèches que nous leur donnons semblent rajeunies de tant de guirlandes, et nous montrent qu'il sied beaucoup aux vieillards d'être bienfaisans.

De légers stipules accompagnent les pédoncules, qui portent une ou plusieurs fleurs.

Cette fleur est papilionacée. Mon modèle est blanc.

Le calice extérieur n'a que deux parties, qui sont petites et ne se joignent pas.

Le second calice est une membrane verdâtre, qui enveloppe la fleur, et qui a cinq petites pointes.

L'étendard est large et court. Il se renverse en petite poche, dans le genre d'un petit capuchon, et ses côtés ne se relèvent pas. Le tissu en est assez épais, et d'un blanc mélangé de vert.

Les ailes sont d'un beau blanc, fines et larges.

La carêne semble se perdre entre les deux ailes, et son extrémité se retrouve derrière elles, roulée en spirale. Le pistil, qui grossit entre les deux faisceaux d'étamines, devient une gousse, que notre avidité détache, et emploie comme Haricot vert. Mais quand on lui permet d'arriver à sa maturité, cette gousse nourrit dans sa double enveloppe plusieurs fèves blanches, saines, farineuses, et bonnes dans toutes les saisons.

La direction horizontale du Haricot est à l'opposé de celle de la vigne.

LETTRE XCI.

20 Messidor.

OSEILLE DES JARDINS. *Rumex acetosella.*

HEXANDRIE TRIGYNIE.

LAITUE PUANTE. *Lactuca virosa.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

J'ai parlé des *rumex* en vous décrivant la parelle, *rumex aquaticus*. Je vous ai dit, ma chère amie, que la patience sauvage étoit aussi un *rumex*, presque en tout semblable à la parelle, *rumex crispus*. L'Oseille, celle des champs, des prés, des jardins, est le *rumex acetosella*, et c'est cette dernière espèce que je vais vous décrire.

Sa tige est glabre, d'un vert terne, striée ou cannelée, et ronde.

Ses feuilles, alternes et alongées, sont presque toutes à sa base, et sont d'un usage habituel. Ces feuilles embrassent

la tige d'une légère membrane ; leur pédoncule est court et creux ; la feuille est lisse, ondulée sur ses bords, étroite, longue, et faite à sa base en fer de lance.

Les fleurs sont innombrables, et portées sur un nombre infini de petites branches, qui font un petit arbre du sommet de la tige. Ces branches irrégulières se ramifient elles-mêmes.

Il faut la loupe pour distinguer les petites fleurs, dont les pétioles sont plus fins que des cheveux, et dont l'ensemble autour des petites branches offre l'image de petites brochettes gluantes, roulées dans un petit duvet rouge.

Plusieurs de ces fleurs microscopiques sont seulement femelles. Les trois parties qui se renversent sur le pétiole, sont le calice. Trois autres parties d'un tissu semblable sont la corolle. Elles sont bordées d'un rouge-vif, et s'agrandissent en se serrant comme un prisme triangulaire, autour du germe prismatique qui doit mûrir au milieu d'elles.

Je n'ai pas bien distingué les six éta-

mines dont les fleurs hermaphrodites sont pourvues, mais j'ai bien remarqué les trois stigmates rouges comme de petites houpes de soie.

Je terminerai ma course potagère par l'examen de la fleur de Laitue, *lactuca virosa.*

Il est une Laitue dont la fleur est bleue, et les variétés blanches, ou bien couleur de chair. Je ne l'ai point encore rencontrée, c'est la laitue sauvage. On prête au jus de la mienne les vertus de l'opium.

Sa tige est ronde, dure, lisse et blanchâtre; ses feuilles alternes, et toujours petites, sont plus amplexicaules, et d'un vert frappé de blanc. Ses branches, très-fines, se subdivisent singulièrement dans une direction horizontale, et chacun de ces petits rameaux porte un nombre infini de fleurs.

Ces fleurs sont petites; leur calice est un petit étui imbriqué d'un vert glacé de blanc: les fleurons hermaphrodites

qu'il renferme sont perpendiculaires dans le calice, et s'épanouissent peu; leur couleur est d'un jaune-pâle.

Chacun de ces fleurons est un tube vraiment capillaire, assez profondément découpé. La graine que produit la petite colonne du pistil et des cinq anthères réunies, est soutenue d'une légère aigrette.

LETTRE XCII.

21 Messidor.

CLÉMATITE DES HAIES. *Clematis sepium.*

POLYANDRIE POLYGYNIE.

CAROTTE SAUVAGE. *Daucus carota arvensis.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

La Clématite, autrement Herbe-aux-Gueux, *clematis sepium*, la Clématite des haies, est une plante qui s'alonge beaucoup et qui devient assez haute, en s'appuyant sur les buissons qui la soutiennent.

Ses tiges minces et fermes, quoique grimpantes, sont assez sèches, et forment des nœuds espacés.

De ces nœuds partent de grandes feuilles ailées, ordinairement à cinq folioles fort distantes, dont l'arête et les pétioles particuliers sont minces, secs et ligneux.

Les folioles sont lisses, unies et terminées en pointe.

Les fleurs forment aux extrémités des branches, et quelquefois à celle des pédoncules roides et droits qui naissent aux aisselles des feuilles, des panicules ou bouquets irréguliers qui se subdivisent beaucoup, mais toujours en opposition.

La fleur est composée de quatre pétales oblongs et en croix; ils sont blancs à la partie intérieure; la partie extérieure est un peu verdâtre et chargée d'un duvet léger.

Le tissu de cette corolle, qu'aucun calice n'enveloppe, est assez épais quoique flexible.

Les étamines sont sans nombre, et leurs anthères blanches, qui se confondent avec leurs filets, sont attachées au réceptacle. Elles forment un court cylindre, au milieu duquel se trouvent les nombreux ovaires, dont chacun porte un long pistil enveloppé d'une aigrette de soie.

Ces jolies houpes, soyeuses et blan-

ches, qui garnissent et, pour ainsi dire, fleurissent en automne les buissons sur lesquels leurs guirlandes sont jetées, ce sont des graines de Clématite.

La haie qui vient de nous donner ces fleurs, borde un petit pré, et ce pré nous offre une belle Carotte sauvage, *daucus carota arvensis.*

La Carotte est une grande ombelle, dont la tige est nue, et que de petits poils rares rendent fort rude au toucher.

Ses feuilles sont assez touffues vers la base ; elles tiennent à la tige par une membrane rougeâtre, et sont découpées comme des feuilles ailées, dont les folioles seroient découpées elles-mêmes.

L'ombelle est soutenue d'une ample collerette. Les folioles qui la composent sont vertes et découpées en cinq petites lanières, dont une est terminale. Les petites ombelles partielles ont aussi leurs petites collerettes ou involucres.

Chaque fleur de l'ombelle a son petit calice avec cinq divisions. Sa petite co-

rolle a cinq petits pétales inégaux, cinq étamines légères, avec cinq petites anthères rondes, et deux courts pistils blancs. Toutes ces corolles sont blanches et roses ; leur réflet total est celui de cette dernière nuance, sur-tout avant l'entier développement, et une petite fleur toute brune, qui se trouve au centre, forme le caractère de cette ombelle.

LETTRE XCIII.

23 Messidor.

TRÈFLE RAMPANT. *Trifolium repens.*

TRÈFLE DES PRÉS. *Trifolium pratense.*

TRÈFLE ROUX. *Trifolium rufescens.*

DIADELPHIE DECANDRIE.

Je parie, ma chère amie, que vous n'avez jamais précisément pris garde aux différentes espèces de Trèfle, et que vous serez bien aise de me les voir décrire.

J'en ai hier cueilli plusieurs, et j'en ai encore à reconnoître. Je commence par le Trèfle rampant, *trifolium repens.*

Le Trèfle, vous le savez, présente, en général, une agrégation de petites fleurs papilionacées, qui se groupent en boule; ses feuilles herbacées, et en trois folioles, couvrent une grande partie de la terre.

Le Trèfle rampant est blanc ou rose; ses tiges quarrées et cannelées sont très-minces, et l'on n'en retrouve les feuilles qu'à une grande distance des fleurs.

A mesure que les graines que mûrit chacune des fleurs de l'agrégation, se fortifient, chaque fleur, presque flétrie et plus pesante, retombe; et nous trouvons très-fréquemment la boule des fleurs comme partagée circulairement en deux parties, dont l'une jaunie déjà, se penche sur la tige.

Chaque petite fleur a son petit pédoncule. Son calice blanchâtre et léger a cinq petites pointes bien droites; deux d'entre elles plus hautes et plus rapprochées, sont derrière l'étendard.

Cet étendard, plissé en deux, enveloppe la fleur, et ne se renverse pas. Les ailes rapprochées à leur base, s'écartent davantage par leurs sommets. La petite carène, entre ces deux petites ailes, conserve le double faisceau d'étamines, leurs dix petites anthères jaunes, et la petite gousse que le pistil doit fermer.

Le vrai Trèfle des prés, *trifolium pratense*, a, pour l'ordinaire, une tige assez rude : elle est presque toujours droite, quoique très-longue, et un peu rampante d'abord.

Les feuilles caractéristiques sont alternes, et ont d'assez grandes distances. Dans le Trèfle rampant, elles ont de longs pédoncules ; ici, elles tiennent à la tige par une longue membrane rougeâtre dans laquelle s'appuie la branche naissante ; et c'est de l'extrémité de cette membrane que le pétiole de la feuille se développe presque immédiatement.

Les folioles de ces Trèfles sont assez dures au toucher, et le vert foncé de leur partie supérieure est marqué au milieu d'un petit triangle d'un vert plus pâle.

Le groupe des fleurs est ordinairement rouge et d'une forme conique. Je trouve à sa base deux membranes larges et opposées, d'où partent deux petites feuilles qui servent comme de bractées.

La fleur du Trèfle rose est, en tout, semblable à celle du Trèfle blanc ; mais

je la crois plus alongée et plus mince. L'étendard est d'un rose assez vif; les petites ailes sont blanches, et la carêne d'une teinte moyenne entre ces deux nuances.

Quelquefois il arrive que l'étendard, les ailes et la carêne sont d'une seule pièce, et font une vraie monopétale de la fleur toujours papilionacée du Trèfle. La disposition contraire est plus fréquente.

Un autre Trèfle est le Trèfle roux, *trifolium rufescens*. Les tiges principales en sont rampantes. Les têtes des fleurs formées par leur agrégation, sont rondes et très-petites, et portées par de très-minces quoique d'assez longs pédoncules.

Chacune des petites fleurs de l'agrégation est jaune, et composée de son calice, d'un étendard, de deux ailes, d'une petite carêne; mais ces fleurs ne se déploient presque jamais, et sont presque microscopiques.

Les feuilles sont minces et assez douces au toucher; l'extrémité en est obtuse. La membrane qui attache les feuilles aux branches est courte, verte, et se divise en deux parties, qui relèvent à droite et à gauche.

Assurément, ma chère amie, ce ne sont pas-là toutes les variétés du Trèfle, sans parler de la trigonelle, espèce de Trèfle roux dont les tiges sont droites et assez hautes. Je pourrai par la suite vous en présenter un grand nombre.

Amusez-vous, en attendant, à admirer les jeux de la Nature jusques dans le tapis du plus simple gazon : amusez-vous à y distinguer le bouquet rouge qui ressemble à une fraise, le blanc qui adoucit la nuance très-décidée des herbes qui l'entourent, et ces petites perles jaunes du Trèfle roux qui semblent s'y glisser presque furtivement.

LETTRE XCIV.

25 Messidor.

BOUTON D'ARGENT DES PRÉS ou HERBE A ÉTERNUER. *Achillæa ptarmica.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

NERPRUN. *Rhamnus pumilus.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

J'AI, mon amie, deux plantes très-nouvelles pour moi, à vous décrire. La première est le Bouton-d'Argent-des-Prés, autrement l'Herbe-à-Eternuer, *achillæa ptarmica.* Les feuilles de cette plante réduites en poudre, sont en effet sternutatoires.

La tige de ma plante est droite, ferme et faite quarrément. Ses feuilles alternes sont rapprochées, sessiles, amplexicaules, lisses, minces, étroites, terminées en pointe. Une seule arête longitudinale s'y fait remarquer. Elles sont découpées

finement, mais entièrement sur leurs bords.

Les fleurs sont disposées au sommet de chaque branche, en manière de corymbe. Les pédoncules ont une teinte grisâtre, que leur procure un très-large duvet.

Le calice est velu et imbriqué. Ses petites écailles d'un vert-grisâtre, sont bordées de brun.

La fleur est radiée, et sa circonférence totale peut égaler celle d'une de nos petites monnoies.

Les demi-fleurons qui composent la couronne, paroissent former deux cercles et n'en font qu'un. Mais chacune des languettes blanches, se trouve alternativement posée dessus ou dessous l'intervalle des deux autres.

Chacun de ces demi-fleurons est composé d'un petit tube, caché dans le bord du calice, et ce petit tube contient un petit style blanc avec deux petits stigmates jaunes.

Le pétale de ce demi-fleuron est aussi

large que long; il se découpe en trois festons à son extrémité, et est marqué de deux petits plis.

Les fleurons du disque sont autant de petits tubes blancs, avec cinq petits festons recourbés. Du centre de chaque tube s'élève un petit pistil bifide, environné de cinq petites anthères jaunes. Imposante colonne de l'épaisseur d'un fil! Peut-être un fier obélisque, vu de la nacelle d'un ballon, paroîtroit-il tout semblable! O vanité!

Les fleurons du centre du disque s'épanouissent tard ou ne s'épanouissent pas, et ne présentent long-temps à l'œil qu'un petit cercle de duvet gris.

L'autre rareté que je vous ai annoncée, c'est un Nerprun, *rhamnus pumilus*, et que Lamarck suppose plus commun en Bourgogne et en Alsace qu'ailleurs.

C'est une espèce d'arbrisseau. Le Savant que j'ai cité, compte beaucoup de variétés du Nerprun, ou *rhamnus*. Il y en a d'assez élevés; il y en a d'épineux,

et d'autres dont les fleurs sont verdâtres.

Le mien ne s'élève guère qu'à trois pieds. Sa tige ligneuse, mince, d'un vert clair, est un peu cotonneuse. On diroit qu'elle forme des nœuds au point d'insertion des feuilles.

Ces feuilles sont simples, assez étroites et terminées en pointe. Leurs pétioles sont excessivement courts.

Elles sont d'un vert très-foncé et lisses par-dessus. Leur partie inférieure est beaucoup plus pâle et chargée de duvet. De l'arête longitudinale partent, vers les bords de la feuille, un grand nombre de petites nervures parallèles.

Ces feuilles sont placées trois à trois à chaque nœud, et de manière que chaque feuille réponde aux intervalles des feuilles, au-dessus ou au-dessous d'elle. Je crois que cette disposition leur donne le nom de feuilles ternées.

Les bouquets de fleurs naissent à l'extrémité d'un assez long pédoncule axillaire, c'est-à-dire, placé à l'aisselle de la feuille; et trois bouquets partant à-la-fois

de chaque étage de feuilles, donnent beaucoup de graces et de légéreté au rameau.

La fleur se compose d'un calice glabre, à cinq divisions droites et pointues, souvent bordées d'une ligne rouge.

La corolle est d'un jaune brillant, composée de cinq et quelquefois de six pétales arrondis, dont la base est intérieurement marquée d'un peu de rouge.

Les étamines sont au nombre de cinq. Leurs anthères jaunes sont longues et épaisses. Les filamens sont courts, applatis, rougeâtres et presque charnus. Le pistil est au centre, porté par un ovaire qui a cinq divisions.

Telles sont, ma chère amie, les deux plantes agréables, dont je me suis amusée comme si j'eüsse fait des découvertes.

LETTRE XCV.

27 Messidor.

ARTICHAUT SAUVAGE ou PET-D'ANE. *Onopordum acanthium.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

CAILLE-LAIT JAUNE. *Gallium luteum.*

CAILLE-LAIT BLANC. *Gallium mollugo.*

TETRANDRIE MONOGYNIE.

Une famille fort compliquée et fort nombreuse est sans doute celle des chardons : ils se varient sous mille formes, ainsi que les épines de la vie. Les chemins en sont bordés autant que de fleurs. Plusieurs d'entre eux s'épanouissent en bouquets, et leur port bien souvent n'est pas sans majesté. Image naïve de ces situations qui font envie, et qui pourtant sont hérissées de pointes ardues.

L'âne vit avec délices de ces plantes,

tances, et, beaucoup plus amples que les autres, elles ont quelquefois le mouvement et la belle apparence des feuilles de l'acanthe elle-même.

La fleur se trouve à l'extrémité de la tige, et de chacune des petites branches qui partent d'elle.

C'est une belle houppe d'un cramoisi violet, composée de fleurons sans nombre.

Le calice ressemble en petit à nos artichauts ordinaires. Il est imbriqué; mais chaque écaille triangulaire ressort et se termine en pointe rougeâtre, aiguë et très-ferme. On trouve une sorte de duvet cotonneux à travers ces terribles pointes.

Les fleurons sont hermaphrodites. Ce sont des tubes blancs à leur base, puis un peu élargis, et dès-lors colorés de violet. Ils forment cinq longues divisions, entre lesquelles, et au-dessus desquelles s'élève le pistil, d'une nuance à-peu-près semblable, avec la colonne d'anthères bleuâtres, qui se serrent autour de lui.

Chacun de ces tubes est entouré dans le calice d'aigrettes blanches, qui doivent en semer au loin les graines.

Toute cette plante a l'odeur d'artichaut ; mais elle n'est pas l'artichaut primitif.

Je n'ai pas le périlleux projet de suivre, cette année, l'étude des chardons. Pourtant il est des jours où, jusque dans le sein de la Nature, on se plaît à chercher des épines.

Une plante bien innocente, qui se trouve mêlée entre tous les chardons, comme la douce consolation dans les peines, c'est le Caille-lait, *gallium luteum*. Le port en est simple, le parfum doux, la décoction salutaire.

Sa tige droite et unie porte par anneaux de petites feuilles étroites et verticillées. Je remarque, sans pouvoir en assigner la cause, qu'un grand nombre de plantes de la tétrandrie, c'est-à-dire à quatre étamines, ont leurs feuilles disposées de la sorte.

Les fleurs microscopiques du Caille-

lait sont agrégées en petits bouquets autour de pédoncules, ou petites branches, qui naissent opposées à chaque verticille.

Chaque petite fleur, munie de son petit pétiole, a une corolle monopétale, avec quatre divisions horizontales, en forme de croix; quatre étamines sont au-dessus d'elle, et un pistil de même couleur.

C'est un charme extrême et bienfaisant, je puis l'attester, que l'observation de tant de merveilles, et de leur uniforme variété. Jamais le divin artiste ne s'y trompe. Ses créatures chéries sont protégées par lui seul. Nous, nous avons notre volonté, notre raison : ah! quelle preuve de notre foiblesse!

Le Caille-lait blanc, *gallium mollugo*, est encore plus commun que le premier; il n'a ni toutes ses graces, ni son parfum, ni ses propriétés.

Ses tiges sont beaucoup plus fortes; ses nœuds plus prononcés et moins régu-

liers ; ses feuilles sont plus grandes, et ses épis de fleurs plus espacés, plus larges, plus alongés. La fleur, d'ailleurs toute blanche, est la même, à la couleur près, que celle du petit Caille-lait jaune.

LETTRE XCVI.

28 Messidor.

CHANVRE. *Cannabis sativa.*

DIŒCIE PENTANDRIE.

Il faut en ce moment nous occuper du Chanvre, cette plante utile, originaire des Indes, et dont la robe sert à nous revêtir. Tout est utile dans le Chanvre. Le chénevi, qui en est la graine, fait de l'huile, et nourrit quelquefois le pauvre, du moins il alimente sa lampe, et entretient la clarté de sa cabane. La pâte qui reste, après que l'huile en est tirée, engraisse le bétail; enfin, pendant la riante veillée, les chénevotes qu'on vient de *tiller* entretiennent un feu clair, et raniment la gaîté autant que la chaleur.

La veillée, c'est le plaisir, c'est l'assemblée, c'est le café des villages. De temps immémorial, on rit, on conte, on se divertit à la veillée. C'est le triomphe des vieilles. On ne lit point dans les campa-

gnes; et hors le temps consacré à un travail nécessairement solitaire, on n'y peut demeurer seul. Les bibliothèques sont, je crois, l'une des premières causes de l'isolement volontaire. Gardez-vous cependant de me prendre pour un Omar.

Le Chanvre, *cannabis sativa*, est une plante dioïque. Elle se distingue en *cannabis mas* et *cannabis fœmina*, Chanvre mâle, ou femelle. Ainsi une chénevrière en fleurs peut nous offrir l'emblême de la république de Platon: on n'y connoît pas les ménages.

Les anciens ont cru très-long-temps que toutes les plantes avoient une espèce mâle et une femelle. Ainsi l'on est arrivé progressivement à développer le système que Linné a réduit en principes, et que tant d'expériences démontrent vrai.

Les anciens appeloient mâles les espèces les plus fortes; les plus foibles étoient femelles: et de-là erreur, comme dans plusieurs calculs des hommes sur leur suprématie.

Le Chanvre vient, tous les ans, porter

témoignage de cette méprise. On appelle encore vulgairement le mâle celui qui porte la semence, et femelle la tige qui n'en porte point. Mais nous avons changé tout cela.

Le vrai mâle fleurit quelques momens avant l'autre. La tige est légère, blanchâtre, légèrement cannelée et faite quarrément : elle forme des nœuds d'où partent deux feuilles opposées.

Ces feuilles ont de minces pédoncules rougeâtres cotonneux, et creusés en canal. Les feuilles sont palmées, d'un tissu mince, étroites, assez longues, terminées en pointe, et découpées sur leurs bords.

Les fleurs fort nombreuses, sont groupées sur d'imperceptibles pétioles autour de petites branches ou pédoncules rougeâtres fins comme les cheveux, assez courts, et rangés en anneaux aux petits nœuds de la branche. Les feuilles, vers le sommet de la tige, ne sont presque plus que linéaires, et ne tiennent guère lieu que de légères bractées.

Chaque petite fleur est composée d'une corolle sans calice, avec cinq découpures profondes qui s'étalent en étoile. Le tissu en est d'un brun grisâtre.

Toutes ces fleurs se penchent vers la terre; elles ont cinq étamines dont les subtils filets sont très-courts, les anthères longues, épaisses, et d'un blanc verdâtre.

Chacune de ces branches répand un nuage de poussière quand on l'agite. Il en est à-peu-près de même pour toutes les fleurs mâles dans la classe dioïque.

Je décrirai la fleur femelle quand je l'aurai vue.

LETTRE XCVII.

29 Messidor.

VALÉRIANE DES CHAMPS. *Valeriana sylvestris.*

TRIANDRIE MONOGYNIE.

EUPATOIRE. *Eupatorium cannabine.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

Vous m'aviez annoncé, mon amie, que vous aviez fait le portrait d'une Valériane, mais il ne m'arrive pas; et comme sans doute l'original, fier d'habiter dans les jardins, dédaigne les herboristes des campagnes, je députe pour le fléchir, une jolie Valériane villageoise, *valeriana sylvestris.*

C'est la visite du rat des champs au rat de ville. Mais si un botaniste trop savant n'interrompt pas les complimens de la voyageuse, elle pourra dire à son auguste sœur, que leur famille est fort considérable, et que ses rejetons n'ont de diffé-

rence réelle que dans le surnom et le costume.

Ma petite bergerette est simple en ses atours : je ne puis me représenter que de si jolis objets n'aient jamais été que des fleurs. S'ils ne sont, comme je le crois, qu'une métamorphose, je vais vous dire sous quelle forme respire en ce moment une des plus aimables nymphes.

Une tige droite, creuse, cannelée fort légèrement et lisse, des feuilles en petit nombre, et d'immenses intervalles, un port svelte et bien dégagé, distinguent ma jolie plante.

Les feuilles opposées et très-rares, sont petites, minces, sessiles, assez rudes, et découpées comme des feuilles composées.

Les fleurs sont très-petites et très-nombreuses. Leur fraîche agrégation, d'un blanc mélangé de rose, forme une espèce de boule irrégulière. Elle est composée d'un assez grand nombre de bouquets ou panicules, successivement plus petits, et portés sur des pédoncules opposés.

Ces bouquets ou panicules principaux se subdivisent ensuite en un grand nombre de petits bouquets qui ont leurs pétioles, et qui concourent à la grace de l'ensemble.

D'imperceptibles folioles se retrouvent autour des plus petits groupes.

La fleur est un petit tube, qui se divise en cinq festons arrondis et renversés. Un pistil blanc et bifide, trois étamines, et leurs anthères également blanches, s'élèvent au-dessus de la corolle, et lui donnent un air plus léger.

Peut-être, chère amie, aurez-vous peint, avec plus de vigueur, votre Valèriane jardinière et ses vives couleurs. La mienne confond le plus doux incarnat dans la blancheur de ses corolles, et ce mélange est charmant.

La Valériane appartient, vous le voyez, à la triandrie; mais celle des jardins ne porte qu'une étamine. Leur nombre, dans cette famille, varie d'une jusqu'à quatre. La Valériane des jardins a d'ordinaire un petit éperon.

Une autre plante très-commune ici, *aux bords des* ruisseaux, c'est l'Eupatoire, *eupatorium cannabine*. Elle est très-agréable, et voici sa figure.

Une tige ronde assez forte, rougeâtre, *unie, et pourtant* un peu cotonneuse, *fort* branchue, et très-droite.

Des feuilles opposées, composées, et communément en trois folioles, avec des pédoncules fort courts. Chaque foliole seroit assez grande pour mériter le nom de feuille.

Chacune de ces folioles ou feuilles est longue, assez étroite, découpée plus ou moins profondément, d'un tissu flexible, et très-légèrement cotonneuse.

Les bouquets de fleurs au sommet des branches, sont droits, et composés de plusieurs corymbes, portés sur des pédoncules opposés, et qui se groupent ensemble.

Les fleurs sans nombre, de tant de bouquets réunis, sont fort petites, et pourtant composées elles-mêmes.

Leur fleurons, tous hermaphrodites,

sont de petits tubes rougeâtres. Chaque fleur en contient environ cinq, renfermés et tous droits, entre les écailles d'un calice commun.

Ce petit calice a deux rangs d'écailles: le premier très-court, le second plus élevé, et composé d'écailles fines, rougeâtres et brunes, et peu serrées.

Chaque petit tube est enveloppé d'une aigrette longue et soyeuse, qui doit soutenir le rameau, et le préserver même de se perdre dans les eaux au bord desquelles elle doit mûrir.

Le pistil s'élève entre cinq anthères brunâtres, fort au-dessus du tube qui les contient. Il est blanc, alongé, et profondément bifide. Le nombre prodigieux de ces filets tout blancs, fait l'effet le plus agréable au-dessus de la boule de fleurs rouges.

LETTRE XCVIII.

1^er^ Thermidor.

CLOCHETTE. *Campanula rotundifolia.*

PETITE GANTELÉE. *Campanula glomerata.*

POMME-DE-TERRE. *Solanum tuberosum.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

Je vous décrirai, chère amie, une légère Clochette, ou campanule. Vous eûtes l'été dernier celle qu'on surnomme campanule des parterres, *campanula persicifolia*, dont toutes les fleurs sont attachées le long d'une petite tige. Cette fleur, aussi simple que jolie dans sa forme, a beaucoup de variétés dans ses agrégations. J'en ai deux sous les yeux, et peut-être en trouverai-je encore.

La première, et nous l'avions, je crois, déjà remarquée, est la petite Clochette,

campanula rotundifolia, c'est-à-dire, à feuille arrondie. Cette épithète ne me paroît pas appliquée avec une grande justesse; mais Bulliard assure que l'on trouve quelquefois des feuilles en cœur, à la base de ces tiges légères.

Mince comme un fil, peu élevée, glabre, fort subdivisée vers son sommet, cette tige porte de petites feuilles alternatives, sessiles et linéaires.

Chaque fleur est une cloche bleuâtre, d'un tissu fin, d'une nuance fraîche et brillante, et de la dimension d'un dé à coudre, qui se termineroit en cloche, c'est-à-dire en se resserrant.

Le calice est une petite coque verte très-petite, et cannelée avec cinq divisions qui s'écartent horizontalement. Cette petite coque reçoit l'extrémité de la Clochette.

Cette Clochette a cinq divisions, droites, arrondies sur leurs bords, et terminées en pointe. Au centre, et long comme la corolle à-peu-près, le pistil droit se tient comme un petit mât. Il est lilas, et

son extrémité est comme frottée d'une poussière grisâtre. Il l'a recueillie, sans doute, en s'abaissant jusqu'aux étamines bien empressées, mais humbles, qui semblent se mettre à ses pieds.

Je n'ai jamais observé cette opération, mais je remarque en ouvrant un bouton, que le pistil y est encore à la hauteur des étamines, qu'il grandit en les traversant, et qu'il emporte nécessairement la trace de son passage et de leur pression latérale.

Ces étamines sont courtes, blanches, au nombre de cinq, et leurs anthères jaunâtres, sont assez longues, mais fort légères.

La campanule se trouve par-tout. Elle se mêle, presqu'en toute saison, entre les plantes, les buissons, jusqu'entre les fentes des rochers. Elle est, comme la gaîté, sans place fixe, et n'est pourtant déplacée nulle part.

Le calice se gonfle et s'agrandit, pour mûrir les semences nombreuses dont il demeure dépositaire.

L'autre campanule que je possède, est la *campanula glomerata*, la petite Gantelée.

Sa tige est assez forte, rougeâtre, quarrée et cannelée. Ses feuilles radicales ont de longs pédoncules, sont assez étroites et légèrement découpées sur leurs bords.

Celles de la tige, rares, petites, sessiles, ne semblent destinées qu'à soutenir les fleurs qui doivent naître entr'elles et la tige.

C'est en effet à ces places et au sommet de la tige, que s'agrègent les bouquets des fleurs. Celui du sommet est nécessairement le plus beau.

Trois bractées terminées en pointe, mais concaves à leur base et légèrement velues, soutiennent le bouquet principal, et chaque fleur d'ailleurs a la sienne. Ce bouquet a la forme d'une jolie petite corbeille.

Les fleurs en sont moins grandes que celles que je viens de décrire. Elles sont d'un violet bien plus foncé; et le pli longitudinal du milieu de chaque division est plus marqué.

Le calice, blanchâtre à sa base, a cinq divisions droites et un peu velues.

Le pistil est massif et assez long. Son extrémité trifide est un peu recourbée et légèrement teinte de lilas. Il est d'ailleurs tout blanc et légèrement frotté de poussière.

Les cinq étamines à anthères jaunes, sont assez courtes. C'est la substance de leurs filamens qui réussit, comme dans les autres campanules, à recouvrir, comme une boîte, le calice rempli de semences, quand la corolle est desséchée.

Je vous parlois l'autre jour, ma chère amie, du *solanum tuberosum*, ou Pomme-de-Terre.

J'en ai une branche sous les yeux.

Chaque branche est un bouquet; la tige qui le porte est arrondie.

Les feuilles ailées sont alternatives et rapprochées. Elles sont grandes, étendues; leurs folioles impaires et nombreuses, sont épaisses, légèrement ve-

lues, très-veinées, arrondies dans leurs contours, terminées en pointe. De petites folioles s'attachent à l'arête entre les grandes, et le rameau en est d'autant mieux garni. On nomme ces feuilles pinnées avec interruption.

Ces feuilles se renversent à demi, et se groupent, comme un vase, autour de la tige des fleurs. Tige peu élevée, dont le bouquet irrégulier s'élargit avec grace.

Le calice de la fleur est légèrement velu. Les cinq divisions, terminées en pointe, sont très-profondes.

La corolle est monopétale, avec cinq divisions qui ne sont pas très-profondes, et qui sont chacune en trois festons, dont celui du milieu se termine en pointe. Cette corolle se plisse, s'ouvre, se déploie avec un moëlleux et une grace infinis. Elle est souvent blanche. Celle que j'ai sous les yeux, est jaspée de violet. Cette belle nuance fait ressortir avec plus d'avantage les cinq anthères jaunes, alongées et épaisses, dont la colonne massive

distingue le *solanum*, et que traverse un pistil vert. Telle est la charmante fleur, dont les utiles racines se récoltent dans la saison.

LETTRE XCIX.

3 Thermidor.

BÉTOINE. *Betonica officinalis.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

Prænanthes muralis.

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

J'ai sous les yeux une Bétoine, *betonica officinalis.* Figurez-vous, ma chère amie, une tige quarrée, cannelée, et que les poils de ses contreforts rendent fort rude.

Les feuilles sont opposées, assez larges à la base de la plante, terminées en pointe, découpées sur leurs bords, très-veinées en tout sens, et d'un velouté épais et assez doux, sur-tout à sa partie extérieure.

Des aisselles des feuilles partent quelquefois deux rameaux opposés, qui se courbent avec assez de grace en s'élevant.

Les fleurs sont en épi au sommet des

branches, et rangées en anneau six par six. Elles se groupent trois à trois sur les deux faces opposées de la tige, et l'anneau qui suit ou précède, se range sur les deux côtés différens.

Les feuilles toujours plus petites, et devenues imperceptibles, se trouvent comme des bractées au-dessous de chaque anneau.

La fleur est composée d'un calice brunâtre et velu, avec cinq nervures et cinq pointes presque horizontales.

La corolle est labiée; elle est de couleur poupre.

La lèvre supérieure est courte et courbée comme une petite gauffre. Elle sert d'abri aux quatre étamines didynamiques et au pistil, dont les filets et le style sont pourprés.

La lèvre inférieure est évasée. Elle est creusée en canal au milieu. Les deux découpures latérales s'abaissent; celle du milieu, beaucoup plus grande et plus avancée, est presque quarrée pour la forme; mais ce qui la distingue sur-tout,

ce sont les dessins blancs qui la couvrent, et qui semblent l'ouvrage d'une main légère. On pourroit supposer des caractères chinois tracés avec de la craie.

Une des variétés de la Bétoine porte des fleurs d'un jaune très-pâle, et en général plus délicates et plus petites. Le pinceau qui s'est amusé à en barbouiller toute la lèvre, a été trempé de couleur brune. Les anthères sont brunes, et ce mélange de nuances est de très-bon goût.

La Bétoine a perdu de son antique réputation médicinale; mais son ancienne renommée, dont quelques bienfaits certainement ont été le principe, lui vaut toujours, en passant, quelque hommage. Chacun est reconnoissant du bienfait dont il est témoin.

Je vous réserve depuis assez longtemps, chère Fanny, une plante que j'ai vue fleurir sur la margelle d'un puits, entre les pierres qui la composent. Il ne faut pas plus de terre à la Nature

pour épanouir un germe végétal, qu'il ne lui faut des biens de la Fortune pour loger le bonheur.

La tige de cette plante est ligneuse, ronde, parfaitement lisse et brunâtre. Elle se partage à son sommet en une foule de rameaux très-délicats, qui s'écartent beaucoup de la tige, et qui se divisent eux-mêmes en un nombre infini de pédoncules, presque perpendiculaires et droits, qui portent chacun une petite fleur : rien de plus léger que cette charmante aérienne.

Les feuilles sont alternatives et rares le long de la tige, mais assez grandes, assez touffues à la base, où elles forment comme un petit gazon. Il ne faut pas moins que l'aspiration de tous leurs suçoirs pour alimenter la jeune plante.

Ces feuilles sont amplexicaules ; elles embrassent la tige comme d'un petit anneau, qui pourtant ne se ferme pas. Une rainure rouge marque dans sa longueur deux côtés à la feuille, qui se découpe comme si elle formoit plusieurs parties

l'une au-dessus de l'autre : chacune est découpée en cœur.

La feuille est parfaitement lisse, d'un vert terne et bleuâtre ; les festons de ses bords sont pointus, irréguliers et marqués de rouge ; toute la feuille est veinée de la même nuance.

Les premières feuilles de cette plante, celles qui font gazon à sa base, ne paroissent pas d'abord aussi alongées, aussi fortes qu'elles le deviennent. Elles naissent avant la tige, sans doute pour lui préparer sa nourriture, et elles ont simplement alors la figure d'une spatule arrondie, dont la base seroit en cœur ou en fer de lance.

Les fleurs nombreuses de cette plante sont très-petites, et pourtant elles sont composées de petits fleurons, et se rangent, comme de grandes fleurs, dans la syngénésie polygamie égale.

La petite fleur est jolie. Un calice comme un petit étui, et brun comme le petit pédoncule qui la soutient, est en cinq divisions ou plutôt cinq parties,

et l'on trouve à sa base un double rang d'écailles imperceptibles.

La petite corolle, au premier coup d'œil, semble seulement composée de cinq petits pétales jaunes, comme de petits rubans finement découpés à leur extrémité.

Ce sont des demi-fleurons tous hermaphrodites, dont le tube blanc est enfoncé dans le calice, garni d'un duvet long et soyeux.

Le pistil bifurqué s'élève au-dessus du tube, entouré d'un faisceau d'anthères jaunes comme lui, et dont l'ensemble n'offre d'abord à la vue qu'un filet très-délicat.

LETTRE C.

5 Thermidor.

ORANGER. *Malus aurantia.*

POLYANDRIE MONOGYNIE.

Qui ne sait pas aujourd'hui que les Orangers sont en fleurs? Leur doux parfum se répand au loin, comme la renommée de la beauté et de la gloire. Arbre charmant : emblême du temps qui l'embellit et ne le vieillit pas, tous les ans il est chargé de fleurs.

Les forêts d'Orangers sont le partage des climats plus chauds que les nôtres. L'Oranger est originaire de la Chine. Les Portugais en rapportèrent les premières graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du comte de S. Laurent, le premier Oranger, le père, le véritable Adam de ces agréables forêts qui se sont naturalisées jusques dans les îles d'Hières, et par-tout ailleurs.

Le luxe appelle l'Oranger, et le jar-

din planté des plus beaux arbres, gagne encore en magnificence quand de belles caisses d'Orangers en fleurs font concourir la puissance de l'industrie avec celle de la nature. Mais, hélas ! malgré son orgueil, cette puissante industrie humaine, si elle triomphe de la nature, c'est par les seuls moyens qu'elle en reçoit, et la pompe qu'elle étale à ses yeux, est comme celle d'un roi qui éblouit ses sujets de leurs trésors.

Cet arbuste charmant, ce délicieux Oranger, se couvre à-la-fois de fleurs et de fruits, et demeure toujours vert. Mais en visitant nos climats, qu'il pare et décore si bien, l'Oranger, *malus aurantia*, nous demande un tribut de soins assidus. Il faut lui bâtir un palais, entretenir les caisses où il repose, l'abreuver, le préserver, le guérir par des remèdes particuliers. Il enrichit à son tour la main qui le cultive. Ses fleurs, ses fruits se vendent au poids de l'or; ses feuilles même ont une valeur, et donnent une infusion calmante et salutaire.

La blancheur de ses beaux boutons, la suavité de ses parfums, font du bouquet de fleurs d'orange, l'emblême virginal de la jeune fiancée qu'on mène au temple.

Heureuse, universelle consécration! Digne hommage à ce fils de l'Orient, qui s'est multiplié chez nous, comme tous les bienfaits de ce berceau du monde.

La feuille de l'Oranger est lisse, brillante, et d'un tissu sec et léger. Un grand nombre de glandes transparentes se rencontrent dans ce tissu, et feroient supposer qu'il est excessivement poreux. Les feuilles du mille-pertuis font la même illusion, et la transparence de leurs glandes en est également la cause.

Les fleurs, cassolettes d'albâtre, ont pour calice une espèce de léger plateau blanchâtre, et à cinq pointes.

La corolle a cinq pétales oblongs, et d'un tissu compacte. Ils sont légèrement concaves, ou recourbés extérieurement, selon l'épanouissement de la fleur.

Le pistil est une colonne verte, portée

sur un ovaire de même couleur, et sphérique, qui devient l'orange. Il est surmonté d'un stigmate de couleur jaune, et arrondi.

Plus de vingt étamines, comme des filets d'ivoire, sont droites autour du pistil, et attachées au réceptacle; leurs anthères sont de poudre d'or.

L'Oranger qui n'a point été greffé, ainsi que celui dont la culture est négligée, pousse de longs aiguillons verts à la naissance de ses feuilles. Ces aiguillons, que j'ai observés moi-même sur de petits arbustes venus de pepins que j'avois semés, sont de véritables épines longues, lisses, assez fortes, simples et assez piquantes.

Toutes les compositions médicinales, dans lesquelles entre la fleur d'orange, sont échauffantes; rien de plus rafraîchissant que son fruit: c'est une des énigmes de la Nature.

Etoit-ce de belles oranges que jeta Hippomènes sur les pas d'Atalante? Il paroît que l'Europe ne les connoissoit

pas de son temps. Toutefois le savant Bailly place les Hespérides et leur jardin dans la région maintenant hyperborée.

Si l'on pouvoit marier les fleurs, j'unirois l'Oranger avec la rose. On s'expliquera mon idée, si l'on se livre un moment au ravissant plaisir de contempler ces deux chefs-d'œuvre. La rose respire le sentiment, la rose exprime une ame, et l'Oranger ressemble au génie.

LETTRE CI.

7 Thermidor.

PIED-D'ALOUETTE. *Delphinium consolida* ou *aquilegia*.

POLYANDRIE TRIGYNIE.

SCABIEUSE. *Scabiosa arvensis*.

TÉTRANDRIE MONOGYNIE.

Les moissonneurs, qui se hâtent en ce moment d'enlever à la campagne les riches trésors qui la couvroient, nous pressent de compléter nous-mêmes notre moisson. Les trésors, objets de notre recherche, vont se dessécher entre les gerbes entassées des épis mûrs. Mais aussi c'est un beau spectacle que celui de la moisson; et, quand elle est finie, le laboureur rassuré compte comme des jouissances les travaux qui lui restent.

Le Pied-d'alouette, *delphinium consolida* ou *aquilegia*, est une des plus jolies fleurs que recèlent les forêts d'épis. Sa

tige, droite et lisse, est excessivement branchue. Ses branches délicates, et éparses en tout sens, sont chargées de bouquets, dont la grace de l'ensemble a, pour ainsi dire, toute seule, déterminé la position.

Ses feuilles sont de petites lanières, finement découpées, qui se rattachent à une seule ; et plusieurs de ces petites palmes particulières en forment comme une totale, attachée à la tige, alternativement au-dessous de chaque branche par une très-courte membrane. Ce genre de feuillage est très-léger et peu commun.

Le pédoncule de chaque fleur est d'une extrême délicatesse. On y distingue de petites stipules, ou feuilles linéaires, d'une finesse extrême.

La fleur est disposée sur la pointe du pédoncule, comme un petit oiseau qui seroit perché au sommet d'un petit bâton.

Le nectaire ou éperon de cette fleur, qui forme un tube très-alongé et hori-

zontal, représente la queue de l'oiseau. Les autres pétales peuvent plus ou moins en figurer la petite tête.

L'organisation de la fleur du Pied-d'alouette est très-particulière, et donne du plaisir à l'examen.

Je distingue, dans une direction horizontale, et pourtant demi-circulaire, quatre pétales oblongs, et terminés en pointe. C'est le prolongement de ces quatre pétales, qui, de l'autre côté du pédoncule, forme la tunique extérieure de l'éperon. Cette tunique se relève au-dessus de l'éperon, justement au centre de la fleur, et forme comme une petite crête droite, de la forme d'un pétale oblong.

Mais cette partie de la corolle, qui pose sur le pédoncule, et au-devant de laquelle s'étalent les quatre pétales dont j'ai parlé; cette partie, dis-je, est droite comme une petite niche, et se prolonge en éperon dans le petit fourreau que je viens de décrire. La partie qui se dresse forme deux petits plis, et avance deux

festons, entre lesquels se dérobent les étamines, qu'ils enveloppent comme un manteau.

Cette partie est jaspée de blanc en quelques places. Le reste de la fleur est communément d'un beau violet, et quelques pétales du plus beau bleu, en varient quelquefois la nuance.

On peut considérer le Pied-d'alouette comme n'ayant absolument que deux pétales ou deux corolles. L'une extérieure auroit cinq divisions, et se prolongeroit en éperon, pour recevoir l'autre partie dont elle seroit comme la gaîne.

Les étamines, posées sur le réceptacle, sont courtes, et au nombre de plus de vingt. Elles accompagnent trois pistils.

On dit que c'est sur la corolle de cette fleur que des nuances blanches tracent le nom d'Ajax. Ainsi une simple et fugitive fleur seroit le monument le plus durable d'un héros.

La fleur du Pied-d'alouette est susceptible des couleurs les plus variées et les

plus vives ; c'est une fleur du plus grand effet, dont la masse et le choix heureux enrichissent les plus grands parterres. Elle se double par le nectaire ou les pétales, et son extrême variété à cet égard est un agrément de plus. Telle qu'un esprit aimable, elle prend toutes les nuances, elle se prête à toutes les formes. Majestueuse au jardin des Tuileries, élégante et jolie, aux bords d'un champ de bled.

La Scabieuse, *scabiosa arvensis*, se trouve aussi dans les champs en culture. Il en est une qui se consacre aux Oréades, et ne se trouve que dans les forêts. La différence la plus sensible qu'on remarque en elle est dans sa feuille, simple, entière et alongée.

Celle de la Scabieuse des champs est rare ; les tiges sont presque nues, et les feuilles qu'on y trouve à la naissance des branches sont opposées, et découpées dans la forme de feuilles ailées, en lanières très-étroites.

Les feuilles radicales sont cependant beaucoup moins découpées.

La couleur de la Scabieuse est le gris de lin. On l'appelle la fleur des veuves, et toute mélancolie peut en faire son attribut. Cette circonstance lui donne un droit à l'intérêt des cœurs sensibles.

C'est de la graine de Scabieuse, que Virginie, reléguée en France, envoye et recommande aux soins de Paul. Elle ne lui écrit pas, mais elle l'envoye à lui.

La fleur de la Scabieuse est solitaire, et courbée à l'extrémité d'une longue tige. Elle est composée de fleurons; mais, comme aucun n'a le caractère de la synégénésie, c'est-à-dire la réunion des anthères des étamines, la Scabieuse reste dans la tétrandrie, parce que chacun de ses fleurons a quatre étamines.

Le calice est comme une étoile; il est presque plane. Les fleurons de la circonférence sont assez grands, et découpés en cinq parties, dont les trois extérieures sont fort grandes, relativement aux deux autres.

Les fleurons du disque sont des tubes terminés par cinq festons égaux. Les anthères supportées par les filets légers des étamines, sont lisses, et comparables à de la poudre de bois de violette. Un long pistil blanc se trouve dans chaque fleuron. Chacun de ces fleurons est entouré de cinq fils, ou poils noirâtres, attachés à sa base. Chaque fleuron a son petit calice, dans lequel se disposent les graines; dégagé des fleurs et des graines, le commun réceptacle se trouve tout chargé de duvet.

On cultive dans les jardins une sorte de Scabieuse plus grande, et dont la corolle paroît d'un beau satin, ou même d'un beau velours. Elle est brune ou mordorée sur les bords, noire dans les fleurons du centre.

Ses tiges sont les mêmes que dans la Scabieuse ordinaire; elles sont d'un vert pâle et âpres au toucher; les feuilles sont plus grandes, ainsi que le calice.

Les formes des fleurons beaucoup plus grandes sont d'ailleurs les mêmes.

Les étamines et les pistils ont des filets bruns ; mais le stigmate du pistil est un peu rose, et l'anthère vacillante de l'étamine est blanche comme du plâtre ; l'effet en est frappant.

Le réceptacle de ces magnifiques fleurons devient conique, et ne conserve plus dans les petites cases des fleurons, que les cinq poils noirâtres qui entouroient leurs tubes. Les places qu'ils occupoient sont comme remplies de petites timbales, semblables à de la gaze gauffrée, et qui ne s'élèvent qu'après la floraison.

LETTRE CII.

9 Thermidor.

ŒILLET. *Dyanthus caryophillus.*

DÉCANDRIE DIGYNIE.

POIS DE SENTEUR. *Lathyrus odoratus.*

DIADELPHIE DECANDRIE.

Je ne puis passer sous silence un des plus beaux ornemens de la saison, c'est l'Œillet. Véritable fleur de l'été, il représente par sa durée, sa force, sa variété, sa vivacité, son éclat, toute la vigueur de la jeunesse, après qu'elle a perdu les roses fragiles de l'adolescence.

L'Œillet donne un parfum suave et très-doux.

L'Œillet est une des cinq fleurs que le grave de Thou honora de vers latins agréables.

L'Œillet est une des fleurs dont le fleuriste fait sa gloire, et les nuances d'un

bel Œillet peuvent tenir lieu de l'univers à l'homme amateur, qui croit bien fermement que tout l'univers s'en occupe. Bénis soient les goûts simples et le bonheur innocent que la providence y attache.

On cueille dans les champs, outre l'Œillet prolifère que je vous ai décrit, l'Œillet de mai, *dyanthus deltoides*, qui lui est parfaitement semblable, avec cette seule exception, c'est que les calices des fleurs ne sont point réunis dans un calice commun, et que chaque fleur a son pédoncule particulier.

Je trouve aussi dans les jardins un Œillet encore simple, et c'est à lui que le fleuriste doit ses graines et ses espérances illimitées.

La tige de l'Œillet est d'un vert bleuâtre, glacé d'une vapeur blanche, elle forme des nœuds au-dessous desquels sont opposées deux feuilles sessiles, étroites, épaisses, unies, terminées en pointe et relevées le long de la tige.

Ces nœuds fendus à moitié, et enfon-

cés dans la terre, font ce qu'on nomme des marcottes, et poussent des tiges qu'on sépare de la tige nourricière, quand elles ont acquis quelque force. C'est un miracle de la sève, et je ne prétends pas l'expliquer.

Le calice de l'Œillet est un étui lisse et uni, avec cinq divisions droites et plus ou moins profondes. On trouve à sa base un double rang d'écailles vertes et membraneuses.

La fleur a cinq pétales, dont le limbe assez chargé, est découpé sur ses bords, et l'onglet fort étroit, pose au fond du calice.

Rien de plus varié que les nuances de ces pétales; blancs, roses, rouges, violets, tachetés, bordés, panachés, on peut choisir.

Dix étamines inégales, surmontées d'anthères grisâtres; deux styles, comme des brins de plume, placés sur un ovaire cylindrique; voilà ce qui se trouve entre les cinq pétales, et ce qui achève de constituer l'Œillet de la Nature.

L'art ne s'en est point contenté. La culture multiplie sans nombre les beaux pétales de l'Œillet, *dyanthus caryophillus coronarius*. Cependant il est rare que les deux pistils se métamorphosent. Il est ordinaire de les retrouver dans le plus gros Œillet.

On en forme qu'on nomme des crevarts, dont le calice crève en effet, et auxquels il faut le secours d'un petit anneau de carte pour soutenir leur corolle qui s'éparpille et se flétrit.

Le cœur des gros Œillets a quelquefois facilité de furtifs messages. Il a pu cacher des billets. La malheureuse Antoinette, au Temple, en a reçu un de cette manière. Mais de tels souvenirs en rappellent de sinistres; et si l'Œillet introduit dans la tour, y est devenu le symbole de la consolation, il est pourtant plus doux de ne voir en lui que le confident et l'agent de romanesques aventures.

L'Œillet des *connoisseurs* n'est point découpé. Deux couleurs y tranchent fortement, et sans se mélanger, sur un fond

d'un beau blanc. L'Œillet qui mêle ses nuances dégénère ; quand il est tout rouge, il est perdu. La marcotte multiplie l'Œillet tel qu'il est. La semence seule en donne des variétés.

On *tolère* l'Œillet jaune. Mais il en est des fleurs comme des belles ; et le don de plaire est, graces à la Nature, fort distinct de celui d'éblouir.

Le Pois-de-Senteur s'entrelace maintenant autour des Œillets en pleine fleur. Ses nuances d'un bleu vif, relevées d'un étendard, dont le brun satiné est inimitable; ses variétés d'un rose tendre, ranimées par un étendard d'un rose foncé; ses parfums de vanille sur-tout, en font une plante délicieuse. Languissante et cherchant un appui, comme celles qui n'en doivent jamais manquer, elle rattache et soutient sa tige, aux objets qui l'environnent. Elle ne porte en elle et dans ses fleurs, aucun caractère de foiblesse et de défaillance; mais elle semble plutôt sourire et se reposer comme avec

complaisance, peut-être même par bonté.

Rousseau nous a décrit la giroflée, le lys et le Pois. J'ai respecté tous ses modèles, et si je respire en passant un parfum enchanteur qu'il a vanté, c'est en rendant hommage à ce crayon si pur, qui a tracé pour nous de si parfaites images.

LETTRE CIII.

13 Thermidor.

MINSON ou GLAND DE TERRE. *Lathyrus tuberosus.*

DIADELPHIE DÉCANDRIE.

PERSICAIRE. *Polygonum persicaria.*

OCTANDRIE TRIGYNIE.

AVANT que la moisson s'achève, il faut recueillir une jolie plante entre les blés, c'est le Minson, ou gland de terre, *lathyrus tuberosus.*

Cette petite fleur est papilionacée: elle est de couleur nacarat assez foncée et très-fraîche. Toutes les parties qui la composent sont à-peu-près moitié en diminution de celles du pois-de-senteur. Son étendard, relevé avec grace, est seulement plus grand en proportion des petites ailes dont la nuance est fort vive et presque pourpre. La carène est étroite, fort recourbée, et presque toute blanche.

Le calice est glabre, et a cinq pointes.

La riante fleur du Minson se groupe avec grace sur des tiges légères, branchues, quadrangulaires, quoique extrêmement minces, et presque tordues sur elles-mêmes.

Les feuilles fort petites, mais fort nombreuses, fort touffues, sont ordinairement composées de quatre folioles, dont les deux inférieures qui touchent la branche sont d'une extrême petitesse; les deux supérieures plus grandes, ont la figure de deux petites spatules arrondies; toutes les quatre sont herbacées.

A l'extrémité de la petite feuille composée, est une sorte de petite vrille, mince, délicate, fine comme les cheveux, et très-roulée. C'est par cette espèce de mains que s'attache et se soutient ce joli papillon végétal. C'est ainsi que de proche en proche ses jolies branches embrassent les épis et les réunissent; et c'est ainsi qu'une société composée de grands épis bien droits qui ne se joindroient jamais, est rapprochée et réunie

par les graces et leur flexible douceur.

La racine de cette plante est une espèce de tubérosité que les pauvres peuvent manger comme la pomme-de terre; c'est de-là sans doute que cette plante s'appelle encore le gland de terre.

La Persicaire, *polygonum persicaria*, est encore une plante du moment : elle est peu agréable, et le rapprochement du nom ne doit pas la confondre avec ces beaux épis violets qui se balancent au bord des ruisseaux, et qu'on nomme salicaires.

La Persicaire s'élève peu; sa tige est mince, ronde et glabre : elle a des nœuds assez espacés, qui lui donnent différentes directions, et d'où partent les branches et les feuilles : les intervalles n'en ont aucune.

Les feuilles sont disposées alternativement une à une à chaque nœud : elles embrassent la tige d'une membrane fine et rose qui se relève et se colle à la tige du côté opposé.

La feuille est étroite, mince, unie, terminée en pointe, glabre, d'un vert jaunâtre, et marquée ordinairement, à la partie extérieure, de quelques taches noires, qui en sont comme un des caractères.

Les fleurs extrêmement petites, sont disposées en épi à l'extrémité des branches, et cet épi n'a rien de gracieux, excepté peut-être au moment, où tout épanoui, il a un port et des nuances en quelque chose plus animés.

Les fleurs presque sessiles de l'épi de la Persicaire, ont de petites bractées, qui sont des membranes d'un rose pâle et terne, plus larges à leur base qu'à leur extrémité.

La fleur est excessivement petite et comme un petit grain, quand la corolle est refermée. Cette corolle en quatre petits pétales rose pâle, peut se prendre pour un calice en quatre parties. Elles les referment sur la graine qui doit y mûrir.

On ne peut compter qu'à la loupe les

étamines de la Persicaire : on lui en suppose huit, et trois pistils.

La Persicaire croît sur-tout au bord des ruisseaux : elle a plusieurs variétés.

Le *polygonum* comprend un grand nombre d'espèces, et peut-être en rencontrerons-nous.

LETTRE CIV.

14 Thermidor.

SAPONAIRE. *Saponaria.*

DÉCANDRIE DIGYNIE.

La Saponaire est une jolie plante qui tient beaucoup de l'œillet. Elle est pour les Allemands une panacée universelle.

Il faut peu de terre végétale à la Saponaire, j'en ai vu des vigoureuses sur des tas de crasse de forge.

Ses tiges sont fortes, quarrées, d'un vert clair, et un peu rudes au toucher. Elles ont des nœuds comme celles de l'œillet, et ces nœuds sont très-prononcés. De ces nœuds, et dans une direction horizontale, partent deux feuilles opposées, sessiles, et communément deux petites branches, garnies elles-mêmes de fleurs et de feuilles, de sorte que la plante très-droite est d'ailleurs assez touffue.

Les feuilles sont d'un vert foncé, dou-

ces au toucher, unies, terminées en pointe arrondie, et marquées seulement de deux rainures parallèles à celle du milieu.

Les nœuds de la tige étant singulièrement rapprochés vers le sommet, il en part des bouquets en tout sens, dont la réunion bien épanouie est presque sphérique et forme un très-agréable effet.

Les fleurs sont toutes blanches ou d'un rose tendre et très-frais.

Le calice est un long tube, d'un tissu assez semblable, pour la finesse, à celui des cocons de vers à soie. Il est chargé de fines aspérités ; la couleur est un vert très-clair, quelquefois marqué de brun. Il a cinq légères découpures.

La fleur est composée de cinq pétales, dont on voit que les onglets sont fort longs, ils s'élèvent au-dessus du calice ; le limbe du pétale est léger, étroit, à peine plissé par le milieu et terminé quarrément ; on remarque deux petits fils placés au point où il se renverse, ces fils sont très-courts et leur réunion for-

me une petite colerette à l'ouverture de la corolle.

Dix étamines inégales, avec de légères anthères qui tombent assez vîte; deux pistils qui reposent sur un très-long ovaire, paroissent au-dessus de cette simple et jolie corolle.

LETTRE CV.

15 Thermidor.

CRESSON. *Sysimbrium nasturtium.*

TÉTRADYNAMIE. SILIQUEUSES.

La botanique nous conduira aujourd'hui au bord des limpides fontaines et des ruisseaux.

Quand je considère la quantité des jolies plantes qui plongent dans l'eau, ou qui se penchent au-dessus d'elle pour y contempler leur image, je reviens à la pensée que ce sont autant de nymphes métamorphosées autour de la déité même qui jadis leur donna le jour.

Elles doivent conserver encore quelque chose de leur caractère. Certes, ces tiges droites qui ne portent pas sans fierté un beau corymbe de fleurs rouges sans nombre, dont la nuance se trouve agréablement mélangée par la quantité et la hauteur de longs filets blancs, des pistils; certes, ces altières eupatoires con-

servent quelque chose de leur ancienne dignité.

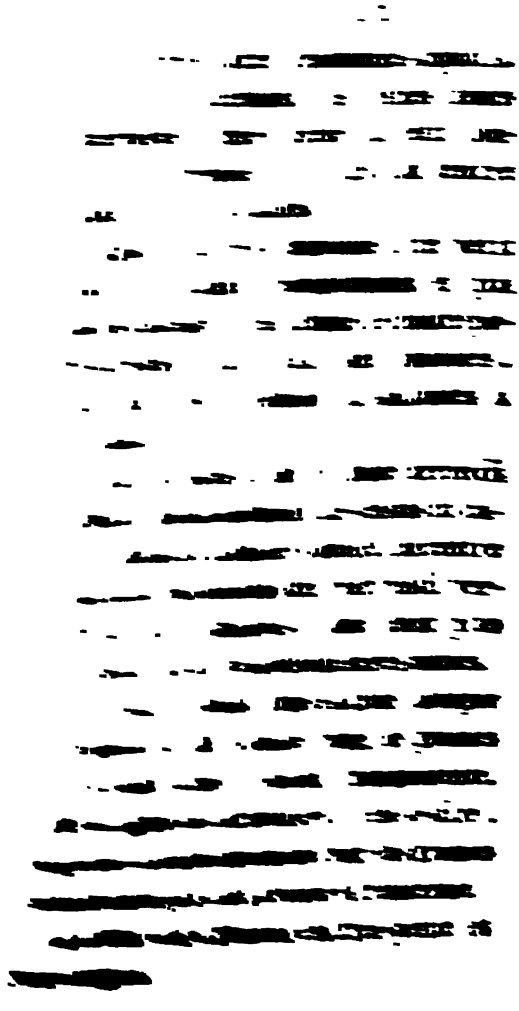
La menthe parfumée, variée dans son costume et toujours charmante; la menthe, qui atteste encore la pureté des eaux qui la baignent; la menthe rappelle tous les dons, les vertus et les charmes dont il plaisoit jadis aux dieux de l'embellir.

Le modeste Cresson ne paroîtra jamais que dans une onde bien pure; cette herbe si utile, si saine, si épurative, est en fleur dans ce moment-ci.

La tige de cette plante salutaire est herbacée, assez épaisse, et creuse, avec d'irrégulières cannelures. Elle est assez branchue.

Les feuilles sont alternes, ailées; les folioles sessiles qui les composent, sont rétrécies à leur extrémité, et pourtant coupées quarrément. Ces folioles d'ailleurs sont unies, douces et molles au toucher, d'un vert foncé et d'une substance herbacée.

Les fleurs sont disposées alternativement autour de la branche jusqu'au som-



LETTRE CVI.

16 Thermidor.

Myosotis scorpioides palustris.

PENTANDRIE MONOGYNIE.

PETIT BECCABUNGA. *Veronica anagallis.*

DIANDRIE MONOGYNIE.

L'AMITIÉ place jusques sur le bord des ruisseaux le joli souvenez-vous de moi, dont elle avoit dès le printemps bordé les chemins.

Mais auprès des fontaines elle a mieux prononcé ses caractères. Le *Mysotis scorpioides palustris* est beaucoup plus grand que le *Myosotis scorpioides* des champs.

Ici les tiges sont plus fortes ; les feuilles toujours alternes et sessiles sont plus alongées, plus grandes et moins velues.

Les fleurs disposées alternativement sur un côté de la tige, dont elles font

courber le bout, sont bien plus grandes. Leur calice à cinq divisions contient le tube raccourci d'une corolle monopétale. Les cinq festons arrondis qu'elle déploie, forment une jolie circonférence d'un bleu-tendre et quelquefois presque rose, et au milieu se dessine un petit cercle jaune. C'est le bord du tube qui se relève en cinq petits points saillans auxquels vous donnerez, si vous voulez, le nom de nectaires.

Cinq petites anthères avec des filamens imperceptibles, sont attachées aux parois intérieures du tube, précisément aux intervalles de ces petits points saillans, qui font au centre de la corolle ce petit anneau de cinq petites perles jaunes.

Le Beccabunga, ou reine des fontaines, *veronica beccabunga*, flotte en ce moment à la surface des eaux. Il a de jolies fleurs bleues, son suc est purifiant, mais je ne l'ai point encore rencontré.

Le Petit-Beccabunga, *veronica ana-*

gallis, s'emploie utilement à sa place.

Sa tige est ronde, assez forte, lisse et blanchâtre; ses feuilles sont sessiles, molles, unies, terminées en pointe, et marquées au milieu d'une rainure longitudinale, et de quelques autres moins prononcées, dans une direction à-peu-près semblable.

Des aisselles des feuilles partent de longs rameaux ou épis de fleurs, qui s'arrondissent autour de la tige principale, et qui paroissent infiniment légers.

Les fleurs délicates de ce long épi ont chacune leur petit pédoncule, et à sa base une petite stipule ou feuille linéaire imperceptible. La disposition de ces fleurs n'est pas toujours bien régulière. Elles se rapprochent plus ou moins, mais leur réunion forme toujours, de la branche qui les porte, une espèce de petit cône.

Chaque petite fleur se compose d'un calice, avec quatre divisions d'une corolle lilas avec quatre divisions arrondies, concaves, et presque totales. Un

pinceau délié semble avoir indiqué deux ou trois petits traits brunâtres à leur base.

Au bord du tube, excessivement court, qui sert d'appui à cette corolle, s'élèvent deux étamines comme dans la véronique ordinaire. Le pistil attaché dans le fond du calice monte jusqu'à elle, et semble se jouer entre les deux.

LETTRE CVII.

17 Thermidor.

DIGITALE JAUNE. *Digitalis lutea.*

DIDYNAMIE ANGIOSPERMIE.

La Digitale ou Gant-de-Notre-Dame, compte plusieurs espèces. L'une, et c'est la plus belle, est la *digitalis purpurea;* je ne l'ai point vue dans ce pays-ci. Elle porte le long de sa tige des fleurs en godets comme des doigts de gant ou des dés à coudre, et l'intérieur de cette petite coupe renversée est semé de taches de pourpre : c'est une superbe fleur.

La Digitale jaune, ou *digitalis lutea*, que j'ai sous les yeux, a bien moins d'attraits.

Sa tige est ligneuse, lisse, assez ferme, quoiqu'un peu tortueuse. Les feuilles de sa base sont assez grandes.

Celles qui, le long de la tige, accompagnent chaque fleur deviennent telle-

ment petites, qu'elles ne sont plus que des stipules.

Les fleurs sont attachées tout le long de la tige et du même côté, quoiqu'alternativement sur deux lignes.

Un court pédoncule les attache, et leur direction est presque tout-à-fait tombante.

Le calice est uni et presqu'herbacé. Il a cinq divisions tellement profondes, qu'on les prendroit pour autant de parties différentes.

La fleur est d'un jaune-blanchâtre et d'un tissu assez épais. C'est une espèce de tuyau applati et dont la forme se trouve ainsi un peu quarrée. C'est une sorte de labiée. La partie qu'on peut nommer lèvre supérieure est courte et relevée en deux divisions triangulaires.

La lèvre inférieure s'avance beaucoup plus. Elle a trois parties. Les deux latérales qui correspondent aux deux côtés que le tube de la fleur marque par un pli, comme les ais du quarré qu'il forme, s'écartent à droite et à gauche, et se ter-

minent en triangle. Celle du milieu répond à la base du tube; elle est plus grande; ses bords sont plus arrondis, mais elle se termine aussi en pointe.

Cette lèvre inférieure est chargée d'une laine légère, mais assez longue, qui protège ainsi l'entrée du tube.

Les quatre étamines didynamiques ont des filamens assez forts et de volumineuses anthères jaunes, qui s'abritent au-dessous de la lèvre supérieure. Le pistil est appuyé au fond du calice sur un ovaire conique, légèrement cotonneux et à deux loges. Les semences mûrissent enfermées dans un péricarpe; ce qui fait que les Botanistes rangent la digitale dans la didynamie angiospermie.

LETTRE CVIII.

18 Thermidor.

CHARDON BONNETIER. *Dipsacus fullonum.*

TETRANDRIE MONOGYNIE.

Il est bien difficile, ma chère amie, que le Chardon-Bonnetier, *dipsacus fullonum*, n'ait pas, en ce moment, attiré votre attention, c'est une belle plante. On la cultive pour l'usage des manufactures en drap, où ses têtes servent à arranger la laine. Celle que l'on trouve au bord des chemins, offre au joli gosier des chardonnerets une graine qu'ils aiment et qui les attire; et cela seul devroit lui mériter une place particulière dans les massifs d'un parc ou d'un jardin anglais.

Les feuilles de ce Chardon conservent quelque temps les eaux de la pluie, et deviennent ainsi autant de petits abreuvoirs pour les petits chantres des airs. J'ai quelquefois remarqué avec cette

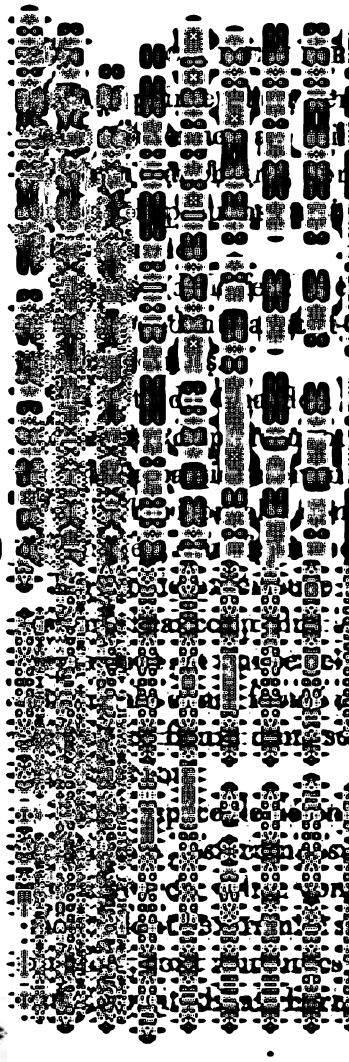
espèce de joie qu'inspire l'observation de la Nature, ces gouttes limpides conservées dans les cavités d'une rose. Un papillon, un insecte, est appelé à partager cette coupe, image d'Hébé elle-même. C'est avec un vêtement d'azur, avec une écharpe de pierreries, que les filles de l'air, reines pour un seul jour, viennent savourer la création; et la félicité vitale, qui seule animoit tout leur être, s'exhale entre mille parfums.

Le Chardon-Bonnetier fait une exception dans la famille nombreuse des Chardons. Il ne se range point dans la syngénésie. Ses fleurs n'ont que quatre étamines distinctes. Il est de la tétrandrie.

Sa tige est fort branchue, droite, haute, d'un vert terne, cannelée, et chargée sur toutes ses côtes de véritables épines.

Les feuilles ne se trouvent qu'à la naissance des branches, le reste des tiges est nu. Les feuilles sont opposées, sessiles et fort grandes à la base de la plante.

Leur forme est très-alongée. Elles sont assez étroites pour leur longueur, termi-



La tête du Chardon, avant d'être épanouie, offre un cône vert, composé de lames pointues et toutes dirigées au-dehors. Celles de l'extrémité sont comme un bouquet vertical.

Ces lames sont autant de bractées, au-dessus desquelles épanouissent les nombreuses fleurs; c'est alors que le cône grossit: les pointes des bractées ne s'apperçoivent plus. Les fleurs lilas qui ressortent, ne font plus qu'une belle colonne, un beau massif; et les bractées supérieures qui seules se distinguent encore, sont le couronnement de ce charmant ouvrage.

Chaque fleur a pour calice particulier, une petite bourse blanche quadrangulaire et bordée de vert.

La fleur est un petit cornet blanc, dont l'extrémité est lilas, et découpée en quatre festons arrondis. Elle renferme quatre étamines et un pistil.

Tel est l'agréable détail que nous présente le Chardon. La Nature nous encourage ainsi à ne jamais nous prévenir ni

sur les noms, ni sur les apparences. Mille fleurs délicates se trouvent entre les épines imposantes de ce Chardon; et ses feuilles bienfaisantes conservent aux oiseaux la douce rosée du matin.

LETTRE CIX.

19 Thermidor.

GRANDE-CONYSE. *Conyza squarrosa.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

BARDANE. *Arctium Lappa.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE EGALE.

On trouve maintenant au bord des chemins une plante appelée la Grande-Conyse, *conysa squarrosa.* Les Botanistes l'ont placée dans la syngénésie polygamie superflue.

Sa tige est dure, presque quarrée, couverte d'une peau épaisse, d'un vert pâle, quoique marquée de rouge et chargée d'un duvet cotonneux. Elle est assez branchue. Ses feuilles sont épaisses, sessiles, terminées en pointe, progressivement plus petites depuis la naissance de la tige, unies sur leurs bords, veinées dans leur

tissu, sans être pourtant crêponnées. Elles sont cotonneuses sur les deux surfaces.

Les fleurs sont disposées en bouquets irréguliers, à l'extrémité des petites branches très-nombreuses dont se compose la plante. Chacune des têtes de fleurs a la forme peu dégagée d'un petit cylindre; le pédoncule de chacune est très-court, de sorte que le bouquet qu'elles composent est contraint de s'étaler, et que ces petits cylindres ont l'air quelquefois, au premier coup-d'œil, d'être attachés les uns aux autres par leur base.

Chaque fleur garde à sa base deux ou trois petites feuilles, très-petites, comme des stipules. J'ai dit qu'elle avoit la forme peu élégante d'un cylindre. Les nombreux fleurons dont la réunion la compose, sont retenus dans un calice imbriqué, dont les écailles légères et fort espacées, écartent un peu leur extrémité verte.

On distingue entre les fleurons ceux de la circonférence et du disque, quoiqu'ils aient la même forme, et que le ni-

veau le plus exact semble avoir passé au-dessus de l'agrégation des fleurons dans le calice commun. Mais les fleurons du centre sont hermaphrodites ; ceux de la circonférence n'ont qu'un pistil.

Ces fleurons sont de vrais tubes capillaires, traversés d'un style et marqués de jaune à leur extrémité. Une aigrette de soies, aussi longues que le tube, l'entoure et s'attache à sa base.

Les fleurons du centre ont un peu plus de corps, et le pistil qu'ils renferment y est entouré du petit faisceau d'étamines.

La Grande-Conyze a une odeur assez forte, et que je ne trouve pas désagréable. Toute la plante a de la roideur, et ses fleurs sans fraîcheur ne sont pas riantes, mais la Nature a voulu des contrastes, des nuances, des mélanges, afin que ses ouvrages eussent encore un prix relatif.

La Bardane est beaucoup plus belle. Elle forme une touffe dont la base est garnie de feuilles nombreuses, bien éta-

lées dans une direction horizontale et d'une grandeur remarquable.

Les tiges de Bardane sont roides et fortes. Elles sont plutôt rayées que cannelées. Elles sont rougeâtres et légèrement cotonneuses.

Ses larges feuilles sont douces au toucher, molles, terminées en pointe, unies sur leurs bords et très-larges à leur base; sur-tout les feuilles radicales. La partie supérieure de ces feuilles est d'un beau vert. La partie inférieure est blanchâtre. Elles sont alternes.

Les pédoncules de ces feuilles sont rouges et creusés en canal comme des membranes. Il est assez remarquable que dans les plantes garnies de feuilles larges et nombreuses, la Nature prend cette précaution pour conserver à la racine l'influence de la pluie. Les eaux descendent jusqu'à elle par les cascades des feuilles et les canaux des pédoncules.

Les fleurs de la Bardane sont composées. Elles se rangent dans la syngé-

nésie, mais dans l'ordre de la polygamie égale.

Le calice qui renferme les fleurons est imbriqué, c'est-à-dire, composé de lames très-étroites qui font ressortir leurs pointes, et dont l'ensemble est plus collant que piquant.

La forme arrondie de ce calice qui se rétrécit à son ouverture, et laisse ressortir la houpe cramoisie et blanche des fleurons, n'est pas sans grace.

Les fleurons sont tous égaux et semblables. Le tube blanc qui les compose, s'élargit au-dessus du calice, prend une nuance qui tient tout à-la-fois du lilas et du cramoisi, et se découpe en cinq divisions droites. Le style qui s'en élève est blanc et bifurqué; le faisceau d'anthères, qui le serre, est brun, et vous devez juger aisément combien cette petite pelotte qui forme la fleur de Bardane, est agréable à l'œil. Un fond d'une couleur très-vive, surmonté d'aigrettes brunes et blanches, offre un aspect riant et léger.

Les fleurs de Bardane sont quelquefois agrégées deux ou trois ensemble, et ressemblent à des petits chardons.

La Bardane, *arctium lappa*, a une variété dont le calice est cotonneux, et qui s'appele *arctium lappa tomentosa*. Je ne l'ai point rencontrée encore.

La Bardane, sous le nom de *capense*, passe pour une plante épurative et salutaire. La racine sur-tout est estimée.

Elle croît souvent entre les pierres. Ses larges feuilles lui procurent sans doute assez d'humidité ; le rameau que j'ai sous les yeux est détaché du buisson majestueux, qui, depuis long-temps, orne un côté de la cour. Je trouvois du plaisir, mon amie, à la voir se développer, s'embellir et fleurir pour vous. La première Bardane que j'ai vue, m'a été donnée par M. Desfontaines, dans mon enfance, et dans un temps où il voulut bien sourire à mes premiers herbiers.

LETTRE CX.

21 Thermidor.

PETITE-CENTAURÉE. *Gentiana centaurium.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

BLED DE VACHE DES BOIS. *Melampyrum sylvaticum.*

DIDYNAMIE ANGIOSPERMIE.

La petite Centaurée, *gentiana centaurium*, est effectivement une espèce de gentiane; mais elle ne ressemble pas à la grande gentiane jaune, qu'on prendroit pour un candélabre; mais une autre gentiane bleue, que nous trouverons cet automne, ne ressemble à aucune de deux. La petite Centaurée s'administre contre la fièvre avec succès. Cette plante croît dans les bois; elle est couleur de rose, délicate, jolie, et peu élevée.

Ses tiges sont minces, ligneuses, fermes, quarrées et très-lisses.

Ses feuilles sont rares et petites ; elles se trouvent à la naissance des rameaux. Le reste de la tige est nu ; elles sont opposées, sessiles, d'un tissu fin, uni, et terminées en pointe.

Les fleurs sont petites et nombreuses au sommet des petites branches, et leur réunion forme un agréable bouquet ; les petits rameaux qui partent deux à deux de chaque branche, et qui se multiplient à son extrémité, concourent à former une espèce de corymbe, d'autant plus joli, qu'il est moins régulier. Deux petites feuilles opposées et devenues imperceptibles, se trouvent toujours à la naissance des rameaux.

La fleur est formée d'un petit tube alongé, mais très-resserré et verdâtre ; le calice, dans lequel il pose, est composé de cinq parties, comme de courts fils verts. Ce tube s'ouvre en cinq découpures arrondies, et du plus joli rose ; elles s'attachent peu et sont concaves.

Cinq étamines délicates, avec des anthères dorées, et placées horizontalement, sont attachées comme des cariatides à l'intérieur du tube, et s'élèvent un peu au-dessus.

Le pistil, appuyé sur un long ovaire verdâtre, n'a qu'un style très-court, et un stigmate sphérique et jaunâtre.

Une autre plante, maintenant très-commune et très-nourrissante pour le bétail, c'est le Bled de vache des bois, *melampyrum sylvaticum;* bien différent du *melampyrum arvense,* ou bled de vache des champs; cette plante rouge et jaune, que ses bractées nombreuses rendent presque barbue, que l'on trouve si abondamment entre les bleds, et que dès l'année dernière nous avons mise dans notre herbier.

La plante dont nous parlons, ma chère amie, a une tige rougeâtre, ligneuse, grêle et quarrée. Elle croît autour des buissons et dans les bois.

Ses feuilles d'un vert bleuâtre, sont

petites, opposées, portées sur le plus court pédoncule, lisses, unies et légèrement taillées en cœur.

Celles qui se rapprochent du sommet de la tige et qui soutiennent les fleurs, se découpent presqu'en petites palmes et s'arrondissent en se raccourcissant.

Les fleurs naissent deux à deux et sur deux lignes, mais tournées du même côté de la tige, et se succèdent ainsi en échelle jusqu'à l'extrémité de la branche.

Cette fleur est en muffle, et sa direction est tout-à-fait horizontale. Elle courbe son tube en sortant du calice, toujours placé entre la tige et la feuille qui le soutient.

Ce calice est très-court. Il est nuancé de brun, et se divise en cinq parties comme des fils.

La lèvre inférieure que j'ai dit être horizontale, s'élargit et se creuse en dessous à son extrémité, ce qui lui fait relever extérieurement deux petites bosses d'une teinte plus jaune et plus foncée que le reste de la corolle. La nuance de la

corolle, très-pâle au sortir du calice, devient toujours plus vive.

La lèvre extérieure est formée de deux parties collées l'une contre l'autre, et qui s'abaissent latéralement sur la lèvre inférieure comme les côtés d'une tente. Mais le tube triangulaire qui forme la corolle, a bien plus d'étendue à son extrémité qu'à sa naissance.

L'extrémité de la lèvre supérieure qui se pose et se ferme sur l'autre comme une mâchoire demi-ouverte, est un peu cotonneuse; elle renferme un pistil et les quatre étamines didynamiques attachées aux parois du tube. La lèvre inférieure et ses deux petites gibbosités ressortent un peu devant elle.

Les graines restent enveloppées dans un péricarpe ovale et applati, autour duquel le calice grandit et s'accroît.

Cette plante est sans fraîcheur; mais elle a quelque chose de svelte, de doux et de gracieux, et elle est très-utile. On la nomme dans les campagnes proprement l'herbe-aux-bœufs.

LETTRE CXI.

23 Thermidor.

ORNITHOGALE RAMEUX. *Ornithogalum ramosum.*

HEXANDRIE MONOGYNIE.

L'ORNITHOGALE est une plante agréable et que je n'avois jamais vue. Elle a un nombre considérable de variétés qui paroissent sur-tout appartenir aux provinces méridionales. Je crois celle que je possède, naturelle comme ici, aux environs de Paris; c'est l'Ornithogale Rameux, *ornithogalum ramosum.*

Sa tige est droite, nue et rameuse vers son sommet, où elle forme un panicule assez lâche. Elle s'élève jusqu'à deux pieds. Elle est très-fine et parfaitement lisse.

Elle n'a de feuilles qu'à sa base. Encore ces feuilles sont-elles linéaires, parfaitement étroites et semblables à celles des graminées.

La racine est bulbeuse.

Chaque petite branche ou bouquet de cette espèce de panicule alongé, est soutenue d'une stipule plus ou moins longue vraiment de l'épaisseur d'un fil.

La fleur n'a point de calice, et son délicat pédoncule se courbe un peu. Sa corolle est d'une blancheur parfaite et du tissu le plus fin. Elle a six pétales oblongs et qui s'épanouissent en étoile.

Entre ces pétales blancs on distingue l'ovaire, qui devient une capsule à trois loges. Cet ovaire encore resserré, soutient un long pistil blanc, autour duquel divergent six étamines, dont trois sont longues et trois plus courtes, et dont les anthères sont des grains de poudre d'or.

Cette jolie plante sommeille tous les soirs; ses voiles blancs se referment. Je l'ai vue se livrer à ce repos complet dans le vase même qui la tient captive. Puisse l'eau dont je baignerai sa tige, lui faire oublier le sol dont elle fut arrachée!

Elle est svelte, aérienne pour ainsi dire; l'air circule entre ses blanches fleurs, et semble les soutenir et les espacer.

LETTRE CXII.

24 Thermidor.

GRANDE LINAIRE. *Anthirrinum majus.*

DIDYNAMIE ANGIOSPERMIE.

STACHYS DES MARAIS. *Stachys palustris.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

J'AI décrit, l'an dernier, un *anthirrinum linaria*, ou plutôt l'*anthirrinum minus*, c'est-à-dire, la Petite-Linaire. Sa fleur en muffle est délicate et rayée d'un lilas tendre et charmant.

La Grande-Linaire que je recueille aujourd'hui, porte des fleurs de la même forme, un peu plus grandes et d'un jaune serin diversement nuancé.

Sa tige est assez droite et lisse. Ses feuilles linéaires, étroites, marquées au milieu d'une seule nervure, et sessiles, s'attachent alternativement autour de la

tige, et la garnissent avec grace et légéreté.

Les fleurs sont groupées de la même manière vers le sommet, et composent en quelque sorte un assez long épi.

Le pédoncule très-court qui soutient chaque fleur, est lui-même appuyé d'une stipule imperceptible.

Le calice est herbacé. Il a cinq divisions, et l'éperon de la fleur s'échappe entre l'une d'elles, de sorte que la fleur a l'air d'être posée par le milieu sur un pivot.

La direction de ces fleurs est en général parallèle à la tige. On diroit que tous ces petits muffles, comme de petits lézards jonquilles, s'efforcent de toute part d'y monter.

La lèvre inférieure, c'est-à-dire, celle qui se trouve le long de la tige, renverse des deux côtés une espèce de barbe en deux parties plus ou moins rapprochées.

La lèvre supérieure a l'ouverture de la petite mâchoire creuse, et s'applatit. Mais elle se relève à l'entrée de cette es-

pèce de bouche, comme une véritable lèvre saillante, et se teint d'un jaune-rougeâtre très-vif. Elle se couronne de trois festons bien arrondis et droits. Elle est bordée d'un velouté d'une extrême finesse, et cache au-dessous d'elle quatre étamines didynamiques et un pistil. Les filamens des étamines sont attachés sur la partie inférieure des mâchoires; le pistil sur le réceptacle.

Le cornet ou nectaire qui termine inférieurement la corolle, s'alonge en éperon.

Les semences demeurent enfermées dans un péricarpe, et reproduisent par milliers ce joli hochet de la Nature.

Les caractères des labiées, proprement dites, sont assez imparfaitement marqués par les botanistes. Lamarck s'en plaint, et trouve que dans cette classe la distinction des genres est difficile.

J'ai cueilli au bord d'un fossé humide, le Stachys des marais, *stachys palustris*; cette plante se trouve en société nom-

breuse; j'ai fait plus d'une fois cette remarque. Il y a des plantes qui se placent seules, et au hasard, entre toute espèce de végétaux; d'autres semblent ne se plaire qu'en communauté, et ne pouvoir prospérer que de cette manière. Le Stachys des marais me paroît dans ce nombre. Au reste, le Stachys se divise en espèces fort différentes, et nous pourrons peut-être successivement les rencontrer.

La tige de mon Stachys, si je ne me trompe point sur son nom, est assez forte, quarrée et cannelée sur chaque face; elle est chargée de poils plus serrés à la base des verticilles et des feuilles; ces poils sont rudes et piquans; les feuilles sont opposées, et suffisamment espacées.

Ces feuilles sont d'un vert très-foncé à l'extérieur, et blanchâtres par-dessous; elles se terminent en pointe; sont festonnées sur leurs bords; toujours plus grandes vers la base, et portées sur des pédoncules dont la longueur est aussi plus remarquable vers la base.

Ces pédoncules rougeâtres, sont creusés en canal, et velus assez légèrement.

La feuille est rude, et porte quelques poils fort ras; la nervure longitudinale se subdivise en un nombre infini de rainures parallèles, qui, de chaque côté, s'en écartent et correspondent aux découpures des festons des bords. Ces rainures, et quelques autres plus délicates, moins marquées et disposées en tout sens, crispent un peu le tissu de la feuille.

Les fleurs sont rangées en verticilles, quelquefois sur deux rangs; leur nombre est ordinairement de six à dix fleurs.

Les verticilles supérieurs, quoique séparés par deux feuilles opposées, successivement plus petites, sont tellement rapprochés, qu'ils ne semblent plus former qu'un seul bouquet.

Chaque calice, dans une direction à demi horizontale, est chargé de duvet et terminé en cinq divisions qui sont des pointes très-piquantes.

La fleur qui en sort, et dont le tube blanchâtre et velu est en ligne courbe,

s'évase en deux lèvres bien séparées et bien ouvertes.

La lèvre supérieure qui sert d'abri aux étamines est assez large, peu concave, arrondie ; la teinte est d'un lilas rose fort tendre, et des poils soyeux, assez longs, en recouvrent le dessus.

Sa lèvre inférieure se déploie, et retombe en trois divisions bien marquées, aux deux séparations desquelles on distingue deux petits plis, comme deux petites cornes.

La division du milieu est légèrement découpée par le bas.

Les nuances des deux divisions latérales, sont d'un lilas tendre, mais marquées d'une tache violet foncé, qui tranche sur l'autre teinte.

La division du milieu est d'un violet foncé, marqué de deux traits longitudinaux, d'un jaune vif ; le tour de cette petite pièce est tout blanc.

Les anthères des étamines didynamiques sont jaunes.

Les quatres semences mûrissent nues

dans le fond du calice, qui s'agrandit pour les contenir.

Ces fleurs, vraiment assez jolies, se détachent avec agrément sur les masses des feuilles d'un gros vert, que forme la réunion de plusieurs tiges et de leurs rameaux.

LETTRE CXIII.

25 Thermidor.

ROSE TRÉMIÈRE, *Alcea rosea* ou *malva rosea.*

MONADELPHIE POLYANDRIE.

De hautes tiges, droites et simples, portées au moins jusqu'à six pieds, cylindriques, épaisses, velues, s'élèvent, en ce moment, dans la plupart de nos jardins. Elles sont garnies de feuilles touffues. De larges fleurs, de nuances purpurines, panachées, mélangées de rose et de blanc, s'ouvrent dans les aisselles des feuilles, vers le sommet de la tige, et forment, en quelque sorte, un long épi par leur situation respective. Cette grande et magnifique plante qui semble préparée pour une décoration de fête, et qui ressemble à une colone ornée d'une guirlande en spirale, c'est la Rose-Trémière, la rose de Provins, le Rosier-bâton, l'Al-

cée-passe-rose ; autrement, *alcea rosea*, ou *malva rosea*.

Cette belle plante qui naturellement croît en Provence, est, dit-on, originaire de Syrie, et nous est venue par les Croisades. Les hauts faits d'armes exécutés alors, sont maintenant en partie oubliés. La philosophie tour-à-tour les a ou flétris ou vantés ; mais la Nature, toujours égale, fait fleurir encore de nos jours cette plante agréable qu'un tendre sentiment fit bien certainement rapporter ; et le sentiment encore sut trouver un hommage parmi les rejetons éternels de la charmante Alcée qu'il distingua.

La feuille de la Rose-Trémière est alterne, soutenue d'un assez long pédoncule arrondi et cotonneux.

Cette feuille d'un beau vert, est large, arrondie, légèrement cordiforme à sa base, découpée sur ses bords, un peu anguleuse et velue.

Le pédoncule de la fleur est un peu courbé, assez court, blanchâtre, arrondi et velu.

Le calice est double comme en général dans les mauves. Le tissu en est épais, cotonneux, d'un vert-pâle, et les deux calices, dont l'un paroît un peu au-dessus de l'autre, ont cinq ou six divisions droites, triangulaires et pointues.

La corolle s'évase comme une coupe dont les bords se renversent lorsque la fleur est simple. Les différens pétales qui, en se joignant, forment ce beau contour, sont du tissu le plus délicat, le plus fin, et se plissent même avec un moëlleux charmant, de sorte que les bords de la coupe en paroissent un peu découpés.

Il est très-rare que cette fleur soit parfaitement simple. Quelques-unes des étamines qui forment au milieu un faisceau étagé, et dont les extrémités retombent d'un rang sur l'autre, se changent assez souvent en pétales assez petits, et plus ou moins frisés, dont la belle couleur nacarat, quand la fleur est de cette nuance, réjouit la vue.

La plupart de ces fleurs sont parfaitement doubles. La corolle primitive qui

se retrouve toujours autour de cette belle fleur, présente alors une véritable corbeille toute remplie de pétales nuancés, festonnés, ondulés, gracieux, et dont l'ensemble, vraiment riche, est dans une parfaite harmonie. C'est la riante image d'un agréable superflu; et celui de la Nature est toujours nécessaire.

Le calice des fleurs doubles est toujours le même que celui des fleurs simples. On ne remarque pas qu'il éprouve jamais de variations; et les pétales primitifs bordent toujours la corolle la plus multiple.

LETTRE CXIV.

27 Thermidor.

PHLOX. *Phlox.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

RÉSÉDA. *Reseda lutea.*

DODECANDRIE TRIGYNIE.

Je ne prends aujourd'hui mes modèles que dans les corbeilles de fleurs qu'on a bien voulu me donner pour ma fête. Vous en offrir quelques petits bouquets, c'est confier à l'amitié l'hommage de la reconnoissance, et je me satisfais deux fois en m'occupant avec vous de ces aimables objets.

Le premier, c'est le *Phlox*; aucune fleur ne présente dans les parterres des bouquets plus frais et des masses plus agréables.

La tige est glabre, d'un vert-clair, quarrée, cannelée et fort droite.

Ses feuilles dont le pédoncule est pres-

qu'insensible, sont opposées alternativement et régulièrement espacées. Leur direction est d'ordinaire horizontale. C'est de leurs aisselles que partent, à droite et à gauche, communément deux petits rameaux. La tige se marque à cette place d'un petit point brunâtre.

Les feuilles lancéolées, étroites, alongées, terminées en pointe, unies, douces au toucher, sont un peu blanchâtres pardessous. Une nervure longitudinale les marque au milieu. On n'y distingue d'ailleurs que la trace légère de quelques veines qui, de la nervure longitudinale, n'atteignent même pas jusqu'aux bords.

Les fleurs sont en bouquets à l'extrémité des rameaux, et comme leur nombre se multiplie et se presse vers le sommet de la tige, leur réunion forme une boule considérable dont l'effet est vraiment magnifique.

La couleur de ces innombrables fleurs est un lilas ravissant et légèrement mélangé de rose. Les rameaux qui les por-

tent deviennent rougeâtres, et se chargent d'un petit duvet cotonneux et bien doux. Le pédoncule de chaque fleur est très-court; le calice est un étui mince, court, étroit, du tissu le plus fin et d'un brun nuancé de rose; il a de petites cannelures et cinq divisions en pointe, droites et aiguës.

La fleur est un long tube lilas, chargé lui-même d'un duvet léger. Ce tube s'évase en un limbe composé de cinq parties horizontales qui s'arrondissent, et ne sont marquées que d'une imperceptible échancrure à leur extrémité.

Le dessous de cette partie de la corolle est blanchâtre. A mesure qu'elle se forme, les divisions du limbe retombent sur le tube.

Le tube contient cinq étamines inégales, attachées à ses parois, et chargées d'anthères blanchâtres et assez épaisses. Le pistil est rose, alongé, d'une extrême finesse, et trifide à son extrémité.

Le Phlox a une variété aussi féconde en fleurs, mais elles sont toutes blanches.

Au pied de ces belles plantes dont une taille majestueuse relève les charmes et élève les trésors, distinguons, à sa douce odeur, l'aimable et modeste Réséda. Baissons la main pour cueillir ses foibles épis; et ne craignons pas d'abuser d'un présent qui semble se multiplier à mesure qu'on ose en faire usage.

La tige tortueuse, presque rampante du Réséda, est herbacée, d'un vert-pâle, semée de petits poils courts, marquée de quelques nervures, et en quelque sorte quarrément faite.

Ses feuilles, ordinairement alternes, n'ont aucune régularité dans leurs formes. Quelquefois elles s'échancrent et se divisent. Plus ordinairement elles sont minces, étroites, presque linéaires, et toujours molles et douces au toucher.

Les fleurs sont en épis arrondis et coniques. Chaque fleur portée sur un court pédoncule, est soutenue d'une stipule ou foliole comme un fil. Chacune est une espèce de miniature. Le calice est une

petite étoile à six ou sept divisions. Une partie de ces divisions est plus longue que l'autre; et celles-là sont plus serrées et plus nombreuses dans la demi-circonférence qu'elles occupent.

Chaque petite fleur est très-difficile à décrire. Elles sont toujours dans une direction penchée.

L'on doit, je pense, appeler corolle le nombre indéterminé de filets blanchâtres qui se trouvent à la partie supérieure, du côté où l'étoile du calice s'alonge aussi davantage.

Les étamines, sans nombre et très-courtes, se jettent principalement sur la partie inférieure. Elles sont chargées d'anthères rouges comme de la brique et en petits grains.

L'ovaire est au milieu de toute la fleur. Il porte trois ou quatre styles verdâtres et bien courts.

Un petit godet verdâtre et ouvert par le haut, succède à la petite fleur, et contient une immense quantité de petites graines attachées aux angles du petit go-

det, ordinairement triangulaire et pourtant arrondi.

Le Réséda ne lasse jamais nos regards, et embaume nos jardins depuis le printemps jusqu'à l'automne. Image de ces personnes intéressantes que le temps ne semble point vieillir, qui n'eurent jamais l'éclat de la beauté, et qui attachent pour toute la vie, parce qu'elles ont une fois réussi à attacher sans son secours.

L'herbe à jaunir la gaude, le Réséda des champs, n'a aucun parfum de mon Réséda des jardins. Il me semble voir une famille où l'un est poète et l'autre teinturier.

LETTRE CXV.

29 Thermidor.

ARMOISE. *Arthemisia vulgaris.*
SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

On trouve encore quelques fleurs, mais elles ne sont pour ainsi dire maintenant que les excuses de l'automne. Je remarque pourtant entr'elles le joli galéopsis rose qui borde encore les chemins, et qui depuis long-temps les embellit. Vous l'avez rencontré vous-même l'an dernier, chère Fanny, et à une époque un peu plus tardive, dans les places où je le retrouve. Le galéopsis est cette labiée dont vous jugiez la ressemblance assez exacte avec une petite chaire à prêcher. Saluez du moins les petits galéopsis qui certainement ornent encore vos promenades, puisque vous ne visitez pas les nôtres.

L'Armoise, *arthemisia vulgaris*, ne durera pas bien long-temps. Sa tige très-

branchue, se rencontre communément. Elle s'élève à deux ou trois pieds; et les nombreux rameaux qu'elle porte, lui donnent un volume assez remarquable. Son aspect a quelque chose de terne et de sérieux. Ses nombreuses fleurs ne sont rien moins qu'éclatantes et fraîches.

Les tiges de l'Armoise sont minces, ligneuses, anguleuses, d'un vert-pâle et quelquefois nuancé de teintes rougeâtres. Elles sont fermes et assez dures au toucher.

Elles sont chargées depuis la base de très-nombreuses feuilles alternes, progressivement plus petites.

Ces feuilles sont sessiles, alongées, découpées profondément en nombre impair de lanières, ou plutôt de folioles étroites et terminées en pointe. On pourroit presque regarder les feuilles d'Armoise comme des feuilles ailées ou composées, et cette disposition les fait nommer pinnatifides. Elles sont d'un vert lisse et luisant par-dessus, blanchâtres par-dessous comme si on leur eût appliqué un tissu cotonneux.

Dans toute la longueur de la tige de l'Armoise on trouve aux aisselles des feuilles, une ou plusieurs petites branches toujours plus courtes jusqu'au sommet, et chargées chacune de nombreuses fleurs.

Ces branches légères et un peu alongées, soutiennent de petits bouquets peu réguliers, portés sur des pédoncules alternes, mais communément tournés vers la partie extérieure de la petite branche. On trouve le long de ces petites branches de petites feuilles simples comme des stipules, à la naissance des pédoncules et jusqu'au sommet de la tige; il n'est point de branche qui n'ait la sienne.

Les fleurs sont extrêmement petites; ce sont comme des petits grelots pour leur disposition et pour leur forme. Chacune de ces miniatures est composée de fleurons et de demi-fleurons; c'est de quoi confondre nos idées de grandeur et de petitesse.

Le calice est un petit cylindre imbriqué, qui n'est ouvert qu'à la surface

[illegible]

partient donc à la syngénésie polygamie superflue. Cette plante est aromatique, et comme presque tous les baumes, elle est fort négligée sous le rapport de la parure.

L'absynthe est une sorte d'armoise, et ses parfums et ses vertus ont, je crois, encore plus de force.

LETTRE CXVI.

30 Thermidor.

CHICORÉE SAUVAGE. *Cichorium intubum.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE ÉGALE.

La Chicorée sauvage, *cichorium intubum*, commence à étaler ses étoiles bleues dans les lieux les plus arides et les plus négligés.

Ses tiges sont d'un vert terne, âpres au toucher, dures, tortueuses; elles portent alternativement, et à intervalles inégaux, plusieurs fleurs presque sessiles, et poussent au-desous d'elles une petite branche roide, horizontale; on voit souvent une fleur à l'extrémité de cette branche, et elle s'alonge après l'avoir fait épanouir.

Les feuilles, le long de la tige, ne paroissent qu'au-dessous des petites branches, et y sont assez peu sensibles. Les feuilles radicales atteignent, presque

seules, la longueur qui leur convient.

Elles sont sessiles, molles, longues, assez étroites, marquées d'une rainure longitudinale, au long de laquelle leur tissu se contourne, s'ondule, se tourmente et la frise quelquefois; elles les découpent et les déchirent souvent très-irrégulièrement sur leurs bords.

Le calice est imbriqué, ou plutôt il est double; la partie intérieure est partagée en un grand nombre de divisions alongées et étroites; la partie extérieure plus courte, a des divisions presque totales et moins nombreuses; elles paroissent toutes deux herbacées et chargées de quelques poils.

La fleur d'un bleu charmant, s'ouvre en étoile à deux rangs; elle appartient à la syngénésie polygamie égale, et n'est composée que de demi-fleurons.

Le tube du demi-fleuron est extrêmement court; son pétale est un joli ruban bleu, finement découpé à son extrémité, et qui s'étale horizontalement.

On voit sortir, perpendiculaires du

petit tube, des petites anthères bleu-foncé, rayées de blanc; au-dessus d'elles paroît un pistil comme blanchi d'une légère farine, et terminé par deux petites fourches bleues : ce sont les petits cylindres qui remplissent le fond de la fleur ; ils sont débout sur l'étroit réceptacle, où s'appuyent les tubes courts dont ils sortent, et leurs pétales s'étendent circulairement autour d'eux.

Il n'est point de fleur plus vîte passée et plus vîte renouvelée sur la même tige : on la cultive dans les jardins, où les vertus de ses feuilles s'adoucissent ; mais elles sont toujours amères et froides.

LETTRE CXVII.

1^er^ Fructidor.

BASILIC SAUVAGE. *Clynopodium vulgare.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

Le *Clynopodium vulgare*, ou Basilic sauvage, est en ce moment dans sa fleur; c'est encore une labiée.

Sa tige est haute, droite, fort velue et quarrée; ses fleurs sont arrangées en verticilles, à trois, quatre et cinq rangs, considérablement espacés, ce qui rend la plante remarquable. Cette tige d'un à deux pieds, est terminée par un anneau semblable à ceux qui l'ornent dans sa hauteur; elle n'a de feuilles que celles qui se trouvent opposées en dessous de chaque anneau. Ces feuilles ont de courts pédoncules; elles se courbent intérieurement sur la tige; elles sont simples, velues, plus blanches dessous que dessus, et marquées d'un assez grand nombre de

fibres entre la nervure longitudinale : elles sont assez petites, et terminées en pointe.

Ce que j'ai dit des espaces des verticilles, et du nombre des fleurs qu'ils contiennent, pourroit déjà servir à distinguer la plante.

Les calices des fleurs sont très-étroits; ce sont de petits étuis, velus, cannelés, brunâtres, d'un tissu délicat, avec cinq pointes aiguës, très-serrés l'un contre l'autre; le cercle inférieur du verticille est très-grand, le cercle supérieur est beaucoup plus petit, et tout rangé contre la tige.

Les fleurs ne sont pas toutes épanouies à-la-fois, de manière que celles qui paroissent semblent fichées dans une petite éponge ronde, au travers de laquelle on auroit passé un petit bâton.

La fleur est une assez grande labiée, d'un rose vif, et presque nacarat. La lèvre supérieure porte un petit pli dans la longueur; elle s'échancre à son extrémité, et ses deux petits bords la relèvent.

La lèvre inférieure est large; les deux divisions latérales sont arrondies; celle du milieu s'abaisse davantage et s'échancre au milieu, ce qui lui donne, en quelque chose, la forme d'un petit cœur. Des deux côtés de cette division de la lèvre inférieure, descendent au fond du tube deux petites lignes chargées d'un duvet doux, soyeux, blanc et imperceptible. Les étamines didynamiques, et leurs anthères bleues avec le long pistil, se collent à la lèvre supérieure, et ne paroissent presque point.

Le tube de cette fleur est assez long; sa direction est moyenne entre la verticale et l'horizontale.

Le *Clynopodium* est une plante aromatique.

LETTRE CXVIII.

3 Fructidor.

MENTHE EN PYRAMIDE ou BAUME DES RATS D'EAU. *Mentha viridis.*

DIDYNAMIE GYMNOSPERMIE.

Les fleurs qu'on rencontre aujourd'hui, font un plaisir d'autant plus vif, qu'elles sont plus rares ; je les compare maintenant, que la terre est dépouillée, à ces jolies petites glaneuses, qui rapportent encore des épis, quoique le moissonneur n'en apperçoive plus. Vous devez rencontrer ces intéressantes petites ouvrières, dont le grand chapeau de paille est écrasé d'une pauvre gerbe. Je ne puis vous exprimer sous combien de rapports ce spectacle me touche ; mais, chère amie, revenons à nos fleurs ; la Nature pour elles pourvoit à tout.

La Menthe en pyramide, le Baume des rats d'eau, est sous mes yeux, et je

voudrois vous transmettre le doux parfum qui me pénètre, à mesure que je touche, que je contemple et que je décris.

Elle croît au bord des eaux ; quelques personnes voyent en elles la garantie de leur salubrité. Bernardin de Saint-Pierre nous assure que la prévoyante Nature place les baumes dans les endroits humides, pour en purifier les exhalaisons. Livrons-nous à la foi de celui qui nous présente la providence comme notre mère.

La tige de la Menthe est droite, quarrée, cannelée, lisse et rougeâtre.

Les feuilles alternativement opposées, servent d'appui à de légers rameaux qui accompagnent la tige deux à deux.

Chaque feuille est simple, dans une direction horizontale, portée sur un court pédoncule, creusée en canal ; elle est en pointe, mince, douce au toucher, lisse, découpée finement sur ses bords ; sa nervure longitudinale est comme une

arête qui alonge, à droite et à gauche, de plus délicates nervures.

Les fleurs verticillées se trouvent au sommet des rameaux ; et leurs anneaux sont toujours plus serrés vers l'extrémité de la branche : ces verticilles sont composés de deux bouquets opposés qui s'unissent en circonférence ; ils sont soutenus, chacun, sur un court pédoncule commun à toutes les fleurs du bouquet; ces bouquets sont placés alternativement sur les deux faces opposées de la tige ou branche.

Ces délicats verticilles forment un épi gracieux et bien arrondi. La couleur brune des petits calices fait ressortir agréablement la nuance délicate de rose et de lilas, qui embellit les petites corolles.

Le calice en effet est d'une extrême petitesse. C'est un petit étui d'un tissu brun et délicat, avec cinq petites pointes proportionnées.

La fleur n'est guère qu'un petit tube, avec quatre divisions droites et pres-

qu'égales. Celle qui pourtant sert de lèvre supérieure est un peu plus grande, échancrée, et relève, à droite et à gauche, ses deux petits bords.

Ce petit tube contient quatre étamines didynamiques bien légères, et un pistil bifurqué assez long.

Cette Menthe est celle dont on fait une eau distillée et des bonbons. Avec quelques bouteilles d'eau de Menthe, un apothicaire de Paris vendit, en moins de trois mois, pour douze mille francs de pastilles à l'imitation de celles d'Angleterre. Tant la mode a d'empire sur tout!

LETTRE CXIX.

4 Fructidor.

SPIRŒA A ÉPIS. *Spiræa spicata.*

ICOSANDRIE PENTAGYNIE.

Vous avez aimé mon Spiræa printanier. La saison où nous sommes, chère amie, me permet de vous en offrir un nouveau. Je ne puis le distinguer qu'en le nommant Spiræa à épis.

La tige s'élève jusqu'à trois ou quatre pieds. Elle est ligneuse, ronde, quoique légèrement anguleuse, svelte, lisse, d'un vert-pâle et presque blanchâtre, et quelquefois nuancé de rouge.

Ses feuilles sont simples, étroites, oblongues, terminées en pointe, finement découpées sur leurs bords, d'un vert très-pâle, et sur lequel leurs délicates nervures marquent une nuance plus foncée. Elles ont de courts pédoncules. Leur direction est moyenne entre la tige et l'ho-

rizon. Elles sont alternes et disposées de manière à revêtir la tige en tout sens.

L'épi de fleurs nombreuses et serrées, qui se trouve à l'extrémité de longs rameaux, est composé d'un grand nombre de petits bouquets corymbiformes; ceux qui se trouvent à la base, ont de plus longs pédoncules et sont plus espacés.

Ce riant épi, bien rond, offre l'heureux mélange du blanc et du rose.

Chaque petite fleur a son petit calice d'un vert-pâle, et tel qu'une petite coupe arrondie. Car il faut que les expressions grossissent les objets à l'imagination, comme le microscope les grossit à la vue.

Cette imperceptible coupe a cinq divisions qui s'évasent, et sur le bord desquelles s'attache la corolle.

Les cinq pétales qui la composent sont blancs, concaves et arrondis.

Plus de vingt étamines inégales posent leurs filamens légers sur le bord de ce même calice; leurs anthères sont de petits points presque roses.

Mais ce qui contribue à donner à toute

la fleur ce joli reflet, c'est que le calice est lui-même garni d'un petit cercle d'un rouge vif, qu'on distingue comme un transparent à travers le nuage blanc des étamines.

Dans la petite coupe du calice reposent cinq petits ovaires, qui portent chacun leur petit pistil presque rose.

Rien de plus frais que ce joli épi. Il n'a ni le volume, ni la parfaite blancheur, ni peut-être le balancement du joli cylindre de fleurs, dont je vous avois fait la description. Il est même beaucoup plus court. Mais toutes ses nuances sont modestes et douces. Il semble avoir dans cette saison la réserve charmante d'une jeune fille qui rougit de sa jeunesse, et s'intimide de représenter le printemps entre les personnes graves qui sont dans leur automne.

LETTRE CXX.

5 Fructidor.

TANAISIE ODORANTE. *Tanacetum balsamita.*

TANAISIE ANNUELLE. *Tanacetum annuum.*

SYNGENÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

J'ai sous les yeux, ma chère amie, deux espèces de Tanaisie qui ne sont pas naturelles à nos climats, et qui nous viennent, je crois, des provinces méridionales. Cependant elles passent l'hiver dans nos jardins en pleine terre. Elles sont toutes deux bien parfumées. Je vais commencer par vous faire connoître la plus foible.

Ses tiges sont courtes, quarrées, d'un vert très-pâle, et comme revêtues d'un réseau cotonneux plutôt que chargées de duvet.

Les feuilles, assez rares, sont alternes

et presque sessiles. Celles qui se rapprochent de la base sont les plus grandes. Elles sont assez épaisses, oblongues et quelquefois toutes arrondies; finement découpées sur leurs bords, et quelquefois ayant à leur base une ou deux découpures profondes et entières comme une espèce de stipule.

Le même réseau cotonneux se trouve appliqué sur les deux surfaces de la feuille; elle est d'ailleurs lisse et très-plane, à peine marquée d'un léger pli par sa nervure longitudinale; les autres veines sont à peine sensibles. Il suffit d'effleurer une de ces feuilles avec la main, pour retirer sa main tout imprégnée d'un parfum doux, qui tient de diverses odeurs, et qui en forme une nouvelle toute charmante.

Le sommet des branches est extrêmement divisé en bouquets fort irréguliers. Quelques-uns en forme de corymbe, d'autres en légers paniculés un peu alongés. Les petites fleurs que soutiennent de petits pédoncules cotonneux, ne com-

posent pas des agrégations bien brillantes.

Elles sont enveloppées d'un petit calice imbriqué, dont les écailles microscopiques sont bordées de brun.

Ce petit réceptacle circulaire est rempli d'un nombre infini de fleurons jaunes hermaphrodites, et qu'on distingue comme des petits points imperceptibles.

Chacun de ces petits points contient, grace à la toute-puissante industrie, un cylindre de cinq étamines autour du pistil de même nuance.

La surface de ces petites fleurs comprises et serrées dans le même calice, se creuse au centre en un petit point rougeâtre, marqué par les fleurons qui ne sont pas encore développés.

Le parfum qu'exhale cette petite plante, est moins sensible à l'odorat qui cherche à le saisir sur les petits plateaux des fleurs, que sur les feuilles et la tige, quand la main les presse et semble dérober un peu de leur ambroisie. Quel travail s'opère donc dans le laboratoire compris en de si

petits vaisseaux, pour leur faire de cette sorte évaporer, transsuder, une espèce d'éther enivrant! Expliquez-vous par ce nouveau prodige, combien les sentimens et les idées peuvent aussi éprouver de modifications diverses dans le foyer de l'ame qui les reçoit?

Mes petites fleurs, dont chacune n'égale pas en surface un très-petit pois applati, appartiennent à la *syngénésie*. Toutes composées de fleurons hermaphrodites, elles devroient avoir pour ordre la polygamie égale. Mais les Tanaisies étant en général composées de fleurons hermaphrodites et de fleurons femelles, on a classé tout le genre dans la polygamie superflue.

L'autre espèce de Tanaisie diffère essentiellement de la première.

Ses feuilles alternes, extrêmement touffues et sur-tout vers la base, sont ailées et surcomposées, car chacune de leurs nombreuses folioles est découpée et frisée dans son étroite longueur.

Je crois qu'on nomme ces feuilles bipinnées.

Une forte rainure longitudinale soutient ces longues et larges feuilles, dont les découpures infinies supposent un travail immense. Chacune des folioles est laciniée elle-même, et toute composée d'échancrures festonnées et frisées aussi. Chacune de ces folioles est attachée alternativement sur l'arête longitudinale, aux deux côtés de laquelle elles se pressent; et les intervalles en sont remplis par des festons bien découpés qui tiennent encore à l'arête.

Cette arête s'attache à la tige par une courte membrane creusée en canal.

Le tissu de ces feuilles est lisse, très-fin et d'un vert très-foncé. La plus forte odeur de camphre s'en exhale; et quand on en écrase quelques parties, l'évaporation balsamique est prodigieuse.

Nous avions dans le jardin des échantillons de cette plante; l'un d'eux n'a donné que des feuilles bien vivaces, bien odorantes, et n'a laissé distinguer au-

cune apparence de floraison. J'avoue mon ignorance, je cherchois à mon baume une petite place dans les fougères. Il s'est enfin nommé.

J'ai vu s'alonger une tige dure, anguleuse, cannelée, glabre et rougeâtre. J'ai vu se dresser un assez large corymbe chargé de fleurs composées comme de petits boutons d'or, et j'ai reconnu une Tanaisie.

Les pédoncules de ces fleurs sont durs, secs, d'un vert terne, mais toujours accompagnés d'une stipule plus ou moins imperceptible.

Chaque calice est imbriqué. Les lames bien minces qui le composent sont bordées de brun.

La surface des petits fleurons jaunes qui le remplissent, est plate et unie.

Les fleurs sont beaucoup moins imprégnées de l'odeur du camphre, que ses nombreuses et larges feuilles tant découpées.

Il y a quelque chose de céleste dans les délices des parfums ! On attribue le par-

fum, l'*arum* des plantes, à l'influence du soleil. Quel admirable rapport entre la lumière, les parfums, la saveur, la couleur, toutes les jouissances en un mot! et que de biens nous sont donc réservés par celui dont les secrets de la Nature semblent être le simple amusement!

LETTRE CXXI.

7 Fructidor.

CHENOPODIUM BLANC ou CHENILLE BATARDE. *Chenopodium album.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

Le Chenopodium blanc, ou Chenille bâtarde, ne devroit pas mériter le nom de fleur.

Sa tige haute d'un pied environ, est cannelée, quarrée, anguleuse; ses côtes sont quelquefois d'un rouge vif, et les sillons ou intervalles, sont d'un vert pâle; le tout est lisse et me paroît glabre.

Les feuilles sont alternes; leurs pédoncules sont assez longs; les feuilles qu'ils soutiennent s'élèvent le long de la tige; elles sont simples, étroites, terminées en pointe, et ne sont presque point tourmentées sur leurs bords.

Leur tissu est mou, compacte; on n'y

distingue bien que la nervure longitudinale, et elle ne se plisse même pas; les autres veines, peu nombreuses, sont à peine indiquées; elles sont glabres et blanchâtres par-dessous.

Les fleurs innombrables sont rangées et serrées sur de petites et courtes branches, qui naissent aux aisselles des feuilles; les fleurs s'y pressent en petits bouquets, dont on ne distingue presque pas le pédoncule: avant de s'épanouir, toutes ces petites fleurs sont comme de petits grains verts et blancs, collés et attachés autour d'un petit bâton; leur agrégation sur les petites branches, ressemble effectivement à une chenille, et la plante en porte vulgairement le nom.

Quand la fleur s'épanouit, on distingue les cinq divisions vertes et bordées de blanc du calice; la corolle est nulle; cinq étamines sont droites aux intervalles des divisions du calice, et leurs petites anthères jaunes sont en deux petites balles microscopiques.

Au milieu de leur petite circonférence

on distingue un petit ovaire, qui porte deux petits styles bien courts.

Tel est le *chenopodium albūm*, dont je crois qu'on fait ordinairement des cendres. Outre le bon-henri, qui est aussi un *chenopodium*, il en est encore plusieurs autres, et nous les cueillerons s'ils se rencontrent sur notre route.

Je dois vous donner un moyen assez sûr, pour déterminer dans les plantes privées de corolles ou de calice, quelle est la partie qu'elles possèdent. Quand les étamines correspondent aux intervalles des divisions, la fleur a un calice et n'a point de corolle; et les pétales d'une corolle se trouvent toujours au-dessous des étamines.

LETTRE CXXII.

8 Fructidor.

SAUGE ODORANTE. *Salvia officinalis.*

DIANDRIE MONOGYNIE.

Nous avons, l'an passé, décrit la sauge vulgaire, la Sauge violette, l'orvale, ou la toute-bonne ; j'attendois l'occasion de vous décrire la Sauge odorante, celle que nous donne la Provence, que l'on cultive dans nos jardins, et que la Chine, dit-on, nous redemande en échange du thé qu'elle prodigue aux Anglais.

Les tiges de cette Sauge sont fermes, quarrées, d'un vert pâle et absorbé, même sur le duvet blanchâtre qui le recouvre et qui semble collé sur la peau.

Les feuilles opposées sont très-touffues à la base; leurs pédoncules cotonneux sont en canal, les feuilles étroites, unies sur leurs bords, et terminées en pointe, sont comme chagrinées, c'est-à-dire,

grenées comme du chagrin; les deux côtés de cette feuille sont mélangés d'une teinte blanchâtre; mais le dessous particulièrement, est presque gris.

Aux aisselles de ces feuilles poussent de nombreuses petites branches, qui elles-mêmes sont chargées de feuilles, de sorte que rien n'est plus touffu et plus parfumé que le petit trône des feuilles sur lequel s'élève la branche principale.

Elle se dégarnit et se dégage peu à peu; elle s'alonge et se charge de fleurs.

Ces fleurs sont verticillées, et laissent quelquefois échapper entr'elles de courtes petites branches fleuries.

A la base des verticilles suffisamment espacés, je trouve six bractées, grouppées en opposition, trois par trois; le tissu en est mince et très-veiné, et elles se terminent en pointe, et se plissent en long par le milieu; les deux bractées latérales beaucoup plus petites, sont embrassées et soutenues par celle du centre.

Le calice est un étui qui s'évase, et qui se termine en cinq pointes; il est exces-

sivement cannelé, et la substance est odorante.

La fleur est une labiée; mais par une exception facile à reconnoître, elle ne peut se ranger dans la didynamie; deux étamines caractéristiques la placent dans la dyandrie.

Sa couleur est d'un bleu assez vif, mélangé légèrement de rose et de violet.

La lèvre supérieure, convexe comme un petit capuchon, est à peine échancrée, et se charge d'un petit duvet.

Le tube qui s'élargit quarrément à l'ouverture des lèvres, laisse retomber la lèvre inférieure, qui se divise en trois parties. Les deux latérales sont très-courtes, mais celle du centre retombe en deux larges festons, ornée à sa naissance de petites nuances délicates, dont la main de la Nature brode souvent les lèvres inférieures des labiées.

Les étamines attachées chacune à un des côtés du tube se courbent l'une vers l'autre, semblent s'agenouiller, se croiser

l'une sur l'autre, et se relèvent comme deux petites cornes.

Cette disposition des étamines forme le caractère des Sauges. La Sauge de Provence sert à fumer; genre de distraction qui dissipe les chagrins en assoupissant les facultés. Plaisir du marin, qui doit souvent éteindre sa pensée. Occupation du Turc et de l'Asiatique, qui, pour jouir entre des automates, a besoin de se rendre automate lui-même.

LETTRE CXXIII.

9 Fructidor.

ERIGERON DU CANADA. *Erigeron Canadense.*

SYNGÉNESIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

RENOUÉE. *Polygonum centinodium.*

OCTANDRIE TRIGYNIE.

L'ERIGERON du Canada, *Erigeron Canadense*, est une très-petite plante qui a été apportée du nouveau continent dans le nôtre. Les graines subtiles ont des ailes si légères, qu'elles se sont bientôt répandues, et la plante en très-peu de temps s'est d'elle-même naturalisée. Image fidelle de ces bons et intéressans Canadiens, citoyens encore d'une patrie que la plupart n'ont jamais vue, mais que leur cœur a adoptée, les foibles plantes de ce bon pays ne font que toucher notre sol, et déjà elles sont françaises.

L'Erigeron est une plante qui s'élève peu, dont la tige est ligneuse, les feuilles alternes, étroites, lancéolées, et chargées de poils rudes, spécialement sur leurs bords; elles sont sessiles, la tige est rude elle-même au toucher, d'un verd pâle et très-rameuse, ses branches légères, chargées de leurs fleurs délicates, se dressent le plus verticalement possible.

Chaque petite branche porte un grand nombre de petites branches alternes, que soutiennent des feuilles très-petites, et qui ne sont presque plus que des stipules. Chaque fleur, sur cette espèce de pédoncule commun, porte à la base du sien une espèce de petite stipule imperceptible et linéaire; ce sont, d'ailleurs, autant de petits bouquets, aussi peu apparens que peu réguliers.

La fleur est composée et très-petite. Son petit calice est imbriqué d'un verd tendre, et est arrondi; sa direction est verticale.

Ce petit vase en miniature, renferme

une circonférence de demi-fleurons femelles, qui ne se renversent pas, et un disque de fleurons hermaphrodites.

Ces demi-fleurons de la circonférence, ont leur tube terminé par un pétale très-court, et tout semblable à une fine soie; ils sont blancs, mais n'ont point d'éclat; les fleurons du disque sont de petits tubes, dont l'extrémité supérieure est d'un jaune pâle.

Les graines nombreuses qui demeurent debout sur le réceptacle, sont enlevées au loin sur de subtiles aigrettes. Je remarque que la Providence n'a point voulu accumuler au même lieu des semences aussi nombreuses que le sont en général celles des plantes de la syngénésie, et dont l'utilité pour notre espèce n'est pas extrêmement sensible. Les nourrissantes semences de la plupart des graminées, sont pesantes, et semblent destinées par la Nature à ne point séparer une société qui entretient celle des hommes.

L'autre plante sur laquelle je desire

attirer votre attention, est la Renouée, ou *polygonum*.

Cette plante se subdivise, selon les Botanistes, en un nombre infini d'espèces. Les fleurs, dans toutes, sont extrêmement petites. Leur corolle est divisée profondément en quatre ou cinq parties. Elles ont de cinq à huit étamines, qu'une excellente loupe peut seule aider à distinguer. La semence est ordinairement à trois angles. La plante, communément, se range dans l'octandrie. Elle contient un ovaire chargé d'un style à deux ou trois divisions, et presque imperceptible.

Les espèces de *polygonum* se distinguent par des épithètes. Nous avons déjà remarqué la persicaire, *polygonum persicaria*. L'espèce qui nous occupe aujourd'hui, est le *polygonum centinodium*, et proprement la Renouée ou vulgairement Traînasse.

De longues tiges herbacées, vertes, glabres, articulées, rameuses, feuillées, couchées, étalées sur la terre, forment,

en ce moment, une espèce de gazon très-verdoyant et très-épais.

Les feuilles lancéolées, plus ou moins étroites, assez courtes, bien vertes et presque sessiles, sont alternes et attachées aux nœuds. Une membrane blanchâtre, transparente et légère, semble les attacher à la branche qu'elle embrasse. Elle est d'ailleurs excessivement courte, et toujours un peu déchirée.

Les fleurs sont comme de petites graines alongées, au nombre de deux ou de quatre, attachées aux aisselles des feuilles. Le petit calice qui enferme la fleur, a quatre ou cinq divisions. La corolle blanchâtre en compte à-peu-près le même nombre et s'entr'ouvre à peine.

Une variété de cette espèce, et qui, selon Lamarck, pourroit former une espèce elle-même, est une Renouée qui ne se couche qu'à demi, et dont la tige principale est souvent droite pendant que ses rameaux sont parallèles à l'horizon. Elle ne diffère d'ailleurs de l'autre qu'en ce que les petites membranes qui, à chaque

nœud, embrassent la tige et qui se déchirent en stipules transparentes, sont d'une couleur de rose, agréable et très-vif à leur base. La petite fleur est rose aussi, du moins sur les bords, et l'effet en est plus riant.

Le bled de sarrazin, originaire d'Afrique, est aussi un *polygonum*. On ne le cultive point ici.

LETTRE CXXIV.

11 Fructidor.

ASTER.

REINE-MARGUERITE. *Aster chinensis.*

SYNGÉNÉSIE POLYGAMIE SUPERFLUE.

Les jardins, en ce moment, sont ornés de touffes qui font un charmant effet, et que je vous engage à prodiguer en massifs dans le vôtre, avec la verge-d'or, les pieds-d'alouette et les rosiers. C'est l'*Aster*. Cette plante dont le buisson s'élève jusqu'à quatre ou cinq pieds, est un présent des provinces méridionales, et couronne dans celles du Nord, les soins du jardinier avec ses innombrables fleurs.

Ses tiges sont assez minces, fermes, rougeâtres, arrondies, peu cannelées, presque lisses et très-rameuses.

Ses feuilles nombreuses sont petites, vu la hauteur des tiges; elles sont alter-

nes, portées sur de courts pédoncules, découpées sans art, terminées en pointe, glabres et un peu dures au toucher. Leur couleur est extérieurement très-foncée.

Les fleurs forment un nombre infini de corymbes irréguliers, de panicules alongés, et les plus frêles rameaux en sont couverts.

Les fleurs, comme leur nom l'indique, ressemblent à de petits astres. Elles sont radiées et composées.

Chacune a son petit pédoncule muni de petites feuilles presqu'imperceptibles. Le calice est un petit vase imbriqué, dont les écailles très-minces, se détachent par leur extrémité plus verte, sur la nuance pâle du calice.

La circonférence de la fleur est composée de demi-fleurons femelles, dont le tube bien court, contient un pistil bifurqué, et dont le pétal très-étroit, finement découpé à son extrémité, est d'un lilas clair et charmant.

Ces petits pétales ou languettes, très-étroits, sur-tout à leur naissance, sont

espacés l'un de l'autre, d'une manière qui ajoute beaucoup de légéreté au coup-d'œil. Ils sont très-ouverts.

Le disque est rempli de fleurons hermaphrodites, dont l'agrégation tombe avec grace par le milieu.

Ce fleuron est un petit tube de couleur paille, a cinq divisions, au centre duquel s'élève un petit pistil bifide, entouré d'un faisceau d'anthères dont l'extrémité est violette; leur réunion est comme une petite pelotte dans laquelle on auroit piqué de petites épingles.

Les graines de l'*Aster* volent au loin, sur les aigrettes dont les a pourvues la Nature.

La fleur d'automne, la Reine-marguerite, qui s'épanouit en ce moment, est une sorte d'*Aster*, et nous vient de la Chine; on l'appelle, *Aster chinensis*.

C'est une belle plante, et l'une des dernières parures de l'automne. Elle s'élève à-peu-près de deux pieds. Elle n'a rien de la fraîcheur et de la légéreté prin-

tanières; mais riche, éclatante, durable, elle semble appuyer son empire sur les souvenirs mêmes que chaque imagination garde aux fleurs qui viennent de passer. J'aime à la comparer à cet âge de la vie que les femmes redoutent, et qui peut cependant les environner de jouissances, si d'avance elles veulent bien traiter avec l'automne et recevoir ses fleurs brillantes et solides, en échange de quelques jours de leur été.

C'est d'après cette idée que je ne veux point terminer ma guirlande par cette fleur, et que je m'empresse de la cueillir.

La Reine-marguerite est vraiment une fleur de parterre. La variété de ses nuances vives et satinées, la rend susceptible de se prêter aux jeux de l'art. Je l'ai vue régulièrement étalée, servir à écrire des devises. Droite, sage, grave, si je puis parler ainsi, on est bien sûr qu'elle remplira l'emploi qu'on lui a destiné.

Sa tige est ronde, rougeâtre et plus ou moins rameuse. Un duvet assez roide, assez long, s'y fait remarquer.

Ses feuilles sont alternes et disposées en manière de spirale autour de la tige; elles sont sessiles.

Les feuilles de la base sont assez grandes, découpées et d'un tissu semblable à celui des feuilles de la tige.

Les feuilles de la tige sont étroites, unies sur leurs bords, un peu arrondies à leur extrémité. Elles sont douces, molles au toucher et velues sur leurs bords.

Le calice est demi-sphérique, imbriqué, c'est-à-dire, composé de plusieurs rangs de feuilles florales, toutes semblables à celles de la tige, pour le tissu, mais assez petites et étroites. Cette espèce de richesse et de superflu dans le seul ornement du calice, fait ressortir la triple ou quadruple couronne de rayons que la fleur, toujours un peu penchée, étale avec tant de graces et de majesté.

Le disque est large et composé de fleurons hermaphrodites, dont la surface est d'un beau jaune.

Le cylindre d'anthères et le pistil sont de cette couleur. Le tube dont se compose

le fleuron est blanc à sa base, et entouré de l'aigrette légère qui doit enlever sa semence.

La circonférence est chargée de plusieurs rangs de demi-fleurons. Leur tube, excessivement court, contient un pistil bifurqué, et porté sur un petit ovaire aigretté comme ceux des fleurons.

Le petit ruban ou languette, qui termine le tube, est large, alongé, marqué de plusieurs cannelures longitudinales, et terminé par une découpure légère. Le violet, le pourpre, le lilas, le bleu, le blanc, le rose, toutes les nuances de la soie se retrouvent sur ces belles couronnes; et par ce genre de variétés, la fleur nous dédommage de cet heureux mouvement de ces élégantes formes qui siéent si bien à la jeunesse.

LETTRE CXXV.

15 Fructidor.

LAURIER-ROSE. *Laurus nerion.*

PENTANDRIE MONOGYNIE.

Le Laurier, *laurus*, est un arbuste, et quelquefois un arbre toujours vert; on le dit à l'abri de la foudre; ce privilége, en quelque sorte allégorique, justifieroit le choix de la gloire. Il étoit digne des Grecs de donner aux beaux-arts une couronne semblable à la sienne. Le Laurier franc porte avec lui le sentiment de l'enthousiasme; il vaut bien mieux le conquérir que le vanter.

Il y a plusieurs espèces de Laurier; tous sont couverts de fleurs; tous ont un feuillage épais et toujours vert; mais ce sont les fleurs même qui varient.

Le Laurier thym, ou Laurier bouquet, est ce charmant arbuste chargé de grappes de fleurs blanches et roses, petites, dé-

licates et charmantes, qui, dès le printemps, s'épanouit dans les serres.

Encore différent du Laurier-cerise, dont les bayes ressemblent à des cerises, le Laurier-rose, *laurus nerion*, se trouve fréquemment dans nos jardins, sur nos terrasses; naturel aux pays méridionaux, il a, dans nos climats, besoin de soins pendant l'hiver: c'est un des plus charmans Lauriers, et l'aimable Daphné a certainement passé sous son écorce.

Il ne faut pas retenir trop long-temps dans les serres le noble arbuste qu'on leur confie; ses feuilles s'y fanent, la poussière les flétrit; un héros même ne peut enfermer ses couronnes, s'il veut en conserver le mérite et la fraîcheur.

Le Laurier se multiplie de marcottes; et bien souvent au figuré, la palme se cueille sur un tronc vigoureux, qui ne craint point de s'appauvrir en les prodiguant.

Les branches du Laurier sont vertes et nombreuses; un imperceptible duvet les couvre.

Les feuilles sont longues, étroites, terminées en pointe, fort épaisses, marquées d'une seule rainure longitudinale et blanchâtre ; d'ailleurs unies, glabres, d'un vert mat et foncé, et d'un tissu parchemineux ; elles sont *ternées*, c'est-à-dire, disposées alternativement et circulairement trois par trois, autour de la branche qui les porte.

Les fleurs, belles et nombreuses, s'élèvent en magnifiques corymbes à l'extrémité des rameaux. Les pédoncules qui soutiennent les divers bouquets qui les composent sont bruns, et chargés d'un velouté très-doux : on retrouve ce velouté sur le calice à cinq divisions de chaque fleur. Ce calice, simple, d'un tissu très-fin, est très-court, et ne sert précisément qu'à poser l'extrémité du tube alongé de la fleur : le bouton avant de s'épanouir, n'étant point enveloppé du calice, est comme chargé d'un vernis onctueux qui le préserve des intempéries de l'air.

La fleur rose est monopétale et tubu-

lée ; son tube se gonfle, s'élargit et s'évase en cinq divisions, arrondies, un peu échancrées d'un côté et courbées de l'autre ; leur bord porte ordinairement une teinte d'un incarnat plus vif que le reste de la fleur ; chaque division est aussi marquée de cette nuance sur un de ses côtés et par-dessous.

A l'ouverture du tube, on remarque une espèce de petite doublure plus blanche, et rayée d'une nuance plus foncée, qui se termine sur chaque division, et se divise avec chacune d'elles : les cinq petits bords de cette doublure s'échancrent légèrement en se détachant de la corolle ; peut-être les considère-t-on comme des nectaires.

Les cinq étamines, dont les filets attachés au fond du tube, sont très-courts, ont des anthères blanches, alongées, et comme ornées d'un duvet de cygne ; elles se terminent en autant de petites aigrettes, comme des petites plumes qui se réunissent.

Le pistil, comme une petite colonne,

s'appuie sur l'ovaire, et porte son stigmate semblable à une petite moulure ronde; il devient une silique, ou baie alongée, étroite et solide, remplie de semences aigrettées.

Pétrarque dans ses plus rians tableaux, place la belle Laure sous un Laurier; cet arbuste charmant ne cesse, pendant près de six mois, de renouveler et de multiplier ses superbes gerbes de fleurs: leur direction est toujours verticale.

LETTRE CXXVI.

4e jour complémentaire.

GENTIANE D'AUTOMNE. *Gentiana pneumonanthe.*

PENTANDRIE DIGYNIE.

RUE DES MURAILLES. *Asplenium ruta.*

CRYPTOGAMIE.

On trouve encore sur les pelouses une fleur bleue, prête à passer, mais dont la nuance est toujours vive et fraîche, et c'est la *gentiana pneumonanthe*, la Gentiane d'automne, la gentianelle, et je lui crois des vertus comparables à celles de la grande Gentiane jaune, et de la petite centaurée rose.

Sa tige plus ou moins courte, ronde, glabre, nuancée de rose, et garnie de feuilles opposées, qui l'embrassent pour ainsi dire; ces feuilles étroites sont alongées, terminées en pointes, et marquées

au milieu d'un pli longitudinal prononcé.

Le calice s'élargit et s'évase comme un verre à pied ; son tissu est mince et glabre ; il est quelquefois veiné de rouge; il a cinq divisions droites, pointues et profondes, qui marquent une rainure longitudinale, et dont les intervalles paroissent prêts à se déchirer entièrement.

La fleur est un tube qui se divise en cinq parties, profondément découpées, qui s'entr'ouvrent plus ou moins, et qui rarement se renversent tout-à-fait; leur couleur bleue est celle d'une belle porcelaine; elles sont comme frangées ou finement découpées sur leurs bords ou à leur base.

Ce tube, dont le fonds paroît légèrement soyeux, contient ordinairement cinq étamines dont les filets blancs attachés à ses parois, sont très-forts, et les anthères brunâtres; je n'en ai pas trouvé plus de quatre dans les fleurs que j'ai examinées; mais cette différence

se remarque quelquefois dans les individus.

Le pistil, ou plutôt l'ovaire, est très-long et forme une capsule quadrangulaire; il porte deux stigmates prononcés.

Les fleurs sont terminales, c'est-à-dire disposées aux extrémités des branches ou des tiges.

C'est par cette description que, selon toute apparence, je terminerai mon Herbier de l'année. Déjà la veillotte ou colchique couvre les prés de ses fleurs lilas, et annonce le dernier sourire de la nature languissante. La colchique croît sans feuilles, je crois vous l'avoir dit; elles ne se développent qu'au printemps, et les graines mûrissent avec elles. Images pénibles de ces enfans orphelins, qui coûtent en naissant la vie à leur débile mère, et qui s'élèvent à l'ombre de son tombeau.

Maintenant les mousses, les lichens, les différens végétaux rangés dans la cryptogamie, peuvent devenir le sujet

de vos études. J'en aurois bien à faire avant de vous y suivre ; c'est un sujet remis, ainsi que beaucoup d'autres parties de la botanique, s'il vous convient, ma chère Fanny, de l'étudier encore avec moi.

Le mot cryptogame signifie noces clandestines ; on n'a pas encore bien connu les moyens et les prodiges de la fructification, dans tant de genres et d'espèces. Ces pampres verds, qui égayent encore les murs de nos terrasses, appartiennent presque tous au genre des fougères. On n'y distingue que des feuilles, dont le dos est chargé de graines reproductives. L'année dernière nous observâmes le charmant et délicat *Asplenium trichomanes*, ou capillaire ; vous pouvez y joindre la rue des murailles, autre espèce d'*Asplenium*, dont les feuilles n'ont précisément ni la même régularité, ni la même grace ; ce sont les parures de l'hiver. On ne les préfère pas à celles du printemps, mais elles ont au moins autant de prix que la sagesse tardive de la vieil-

lesse. La nature nous apprend par son propre exemple, que lorsqu'on n'est plus belle, on peut bien encore être bonne. La mousse forme des lits, des matelas pour les pauvres, et sert ainsi à les réchauffer; elle garnit les toits de chaume, et les rend impénétrables. Richesse du pôle, elle y nourrit le Renne, sans lequel ce climat ne seroit point habité; enfin, la mousse la plus sèche reverdit à l'instant qu'on l'arrose. Tels ces cœurs autrefois sensibles, et qu'on croiroit éteints par le malheur, un trait généreux les ranime; les pleurs d'une ame pénétrée ne coulent point vainement auprès d'eux, et la douce voix de l'amitié les fait encore tressaillir.

LETTRE CXXVII.

10 Vendémiaire an 10.

IMMORTELLE ou ANTHOLIDE.

Gomphrena globosa.

PENTANDRIE DIGYNIE.

QUAND après des momens de contrariétés et de chagrin on voit poindre une lueur d'espérance, on trouve une douceur nouvelle à s'occuper d'une fleur. Le cœur reconnoissant envers la Providence pour la consolation que déjà il en reçoit; le cœur qui cependant supplie, comme sans interruption, l'auteur de toute son espérance; le cœur religieusement ému, s'attache avec délices à tous les objets de la Nature. Là il trouve partout la Divinité, le bienfait, l'ordre et le plaisir. Là il apprend que le Créateur est bon, et que le bonheur est la fin de ses ouvrages.

Une fleur survit presque seule en ce

moment. C'est l'Immortelle, ou l'*Antholide;* autrement, *gomphrena globosa.*

Cette plante vient des Indes. Elle a paré le berceau des premiers hommes; elle paroît antique et durable comme le monde.

Elle n'a point de fraîcheur, elle n'a point de parfum; mais inaltérable dans sa forme et dans ses couleurs, elle se conserve sans jeunesse. Elle perd tous ses sucs, toute son humidité; elle est toujours; l'amitié revendique cette fleur.

L'Immortelle s'élève peu. Ses tiges rondes sont couvertes d'une peau épaisse et chargées d'un duvet cotonneux. Elle a des nœuds assez distans, dont le gonflement est fort sensible, et dont la teinte est rougeâtre. C'est de-là seulement que partent les feuilles opposées et les branches qui s'élèvent deux à deux.

Les feuilles sont sessiles, oblongues et terminées en pointe; leurs bords sont unis. Une nervure longitudinale les partage. Les arêtes qui s'en écartent, sont en petit nombre et peu prononcées. Ces

feuilles sont chargées du même duvet que la tige sur les deux surfaces, de sorte que les feuilles aussi bien que la tige, sont d'un vert assez terne et adouci encore par le duvet qui les recouvre. La surface inférieure des feuilles est plus blanche que l'autre surface.

Les fleurs sont agglomérées au sommet de la tige ou des branches, et forment une boule comme une très-grosse fraise. Quelquefois deux boules semblables, mais plus petites, l'accompagnent de chaque côté et partent du même point.

Chacune de ces boules est soutenue de deux feuilles qui tiennent lieu de bractées, et qui l'enveloppent avant son parfait développement. Ces feuilles sont toutes semblables à celles de la tige, quoiqu'un peu plus petites.

Chacune des fleurs dont se compose l'agrégation terminale, est douée d'une organisation compliquée et fort singulière.

La fleur est un petit tube blanchâtre dont l'ouverture découpée en cinq petits

festons, est rouge, violette ou blanche, suivant que la fleur a l'une de ces trois nuances.

Ce petit tube contient cinq étamines avec de petites anthères comme des fils jaunâtres et très-fins. Il réunit encore un petit ovaire et deux pistils.

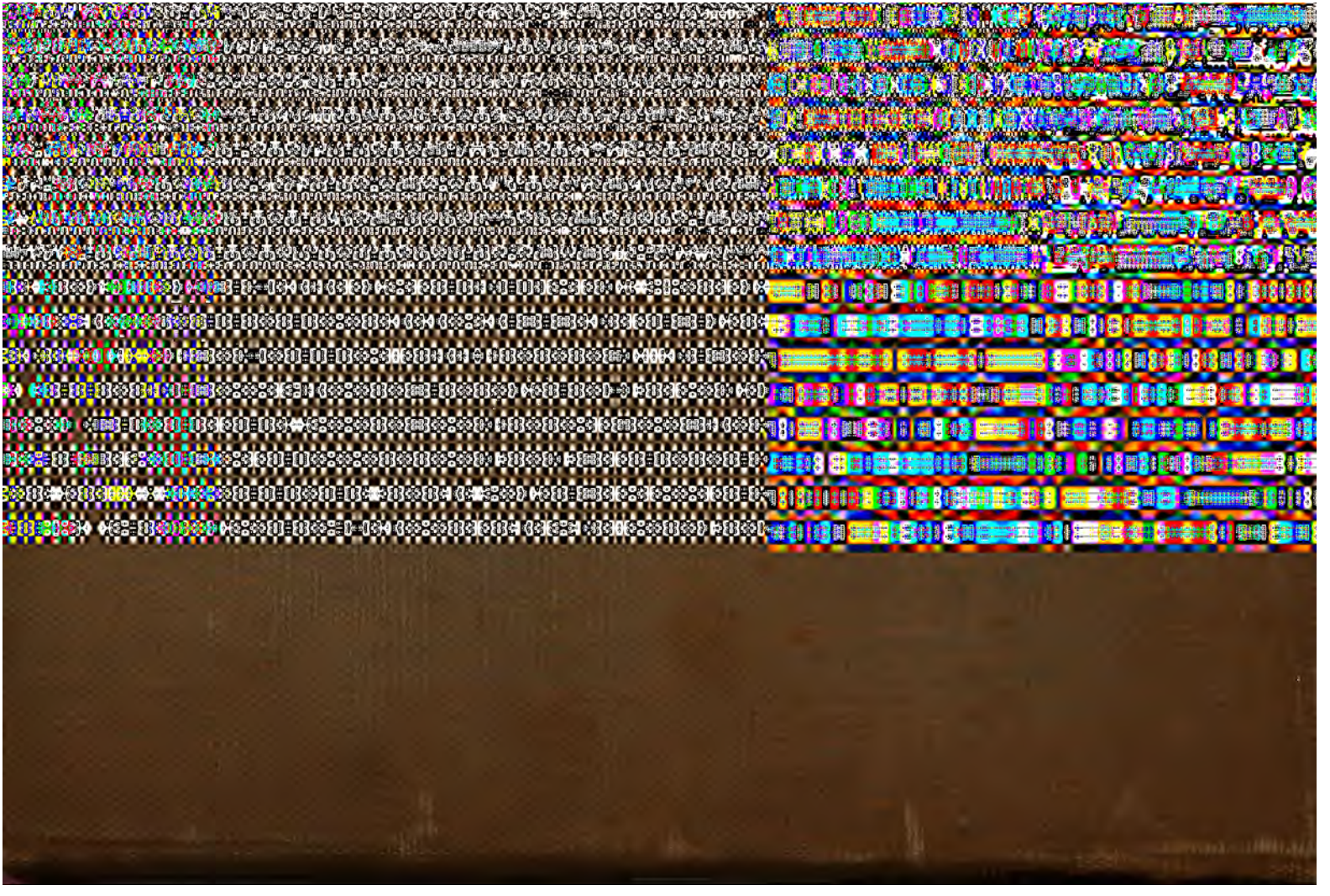
Ce tube est entouré à sa base d'un petit calice léger qui lui sert comme de nid, et qui rappelle toute la mollesse du climat où l'Antholide prospère.

Cinq écailles comme des fils et dont l'extrémité est aussi colorée, entourent ce tube, et sont comme plantées dans ce coton. Linné leur donne le nom de pétales, et au tube celui de nectaire.

Cet assemblage est retenu et presque caché entre deux écailles doubles demi-ouvertes, et dont la forme est celle d'une carène qui seroit posée sur une de ces extrémités.

Ces écailles dont le tissu est fin, brillant et sec, constituent en quelque sorte la fleur et gardent leurs vives nuances sans se flétrir. Elles s'entr'ouvrent à la

floraison très-tardive de la fleurette dont elles sont le calice. Habituellement rapprochées, applaties, et ne formant qu'une seule pièce et comme un seul pétale arrondi et terminé en pointe, elles sont placées circulairement sur plusieurs rangs toujours plus étendus, et forment, par leur réunion, la petite sphère qu'on nomme vulgairement la fleur de l'Immortelle.

Recevez, ma chère amie, cette fleur en bouquet. Elle convient à l'hommage que je veux vous en faire. Elle appartient essentiellement à l'amitié. Cette déesse de tous les âges, étend ses droits sur les parterres, sur les buissons, sur les prairies. Elle accepte toutes les guirlandes; mais prévoyante comme la sagesse, elle en tresse une pour son automne, et s'en sert avec avantage pour nouer celles de son printemps.

FIN.